

COLLECTION L'ESPACE CRITIQUE
dirigée par Paul Virilio

L'Université du désastre

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Galilée

VITESSE ET POLITIQUE, 1977.
DÉFENSE POPULAIRE ET LUTTES ÉCOLOGIQUES, 1978.
L'HORIZON NÉGATIF, 1984.
LA MACHINE DE VISION, 1988, 1994.
ESTHÉTIQUE DE LA DISPARITION, 1989.
L'ÉCRAN DU DÉSERT, 1991.
L'INSÉCURITÉ DU TERRITOIRE, 1993.
L'ART DU MOTEUR, 1993.
LA VITESSE DE LIBÉRATION, 1995.
UN PAYSAGE D'ÉVÉNEMENTS, 1996.
LA BOMBE INFORMATIQUE, 1998.
STRATÉGIE DE LA DÉCEPTION, 1999.
LA PROCÉDURE SILENCE, 2000.
CE QUI ARRIVE. *Naissance de la philofolie*, 2002.
VILLE PANIQUE. *Ailleurs commence ici*, 2004.
L'ACCIDENT ORIGINEL, 2005.
L'ART À PERTE DE VUE, 2005.
L'UNIVERSITÉ DU DÉSASTRE, 2007.

Chez d'autres éditeurs

BUNKER ARCHÉOLOGIE, Éditions du CCI, 1975,
Éditions Demi-Cercle, 1991.
L'ESPACE CRITIQUE, Christian Bourgois, 1984.
LOGISTIQUE DE LA PERCEPTION – GUERRE ET CINÉMA I,
Éditions de l'Étoile, *Cahiers du cinéma*, 1984, 1990.
L'INERTIE POLAIRE, Christian Bourgois, 1990.
CYBERMONDE, LA POLITIQUE DU PIRE, Textuel, 1996.

Paul Virilio

L'Université du désastre



Galilée

© 2007, ÉDITIONS GALILÉE, 9 rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

À Jean Duvignaud

Cette science dont l'OBJET est le SUJET lui-même,
cette science circulaire est une science malheureuse.

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

L'intuition

L'instant réel est-il présent ? De quelle réalité l'histoire des sociétés est-elle chargée : celle des siècles, des années, des civilisations, des générations passées ? L'accélération de la réalité présente n'a-t-elle pas un impact décisif sur l'historicité des faits avérés ? Plus précisément encore, une histoire du TEMPS RÉEL est-elle encore historique ? Autant d'interrogations qui affectent, aujourd'hui, l'anthropologie du temps de la pensée.

En effet, peut-on encore parler d'un monde *contemporain* ? Ne devrait-on pas plutôt parler de l'anthropologie d'un monde non pas *intemporel*, mais *intemporal* ?

« La survivance de l'intuition au-delà de l'instant doit être cautionnée », nous prévient Vladimir Jankélévitch. Une anthropologie de l'instant est-elle seulement concevable ? Peut-elle être « logique » sans renier sa dimension pleinement historique ? À mon sens, ces questions en rafale causale s'imposent désormais à notre intelligence.

Ne dit-on pas depuis peu que *la Terre est plate* ? Certes, l'horizon est bien là pour nous confirmer la relative platitude de l'*espace réel* de la géopolitique des nations. Mais le temps, le *temps réel*, est-il pour autant aplani ? Qu'en est-il de l'aplatissement de la durée, des longues durées de l'Histoire ? L'instantanéité écrase-t-elle toute temporalité, toute aspérité chronologique ou, à l'inverse, « l'évidence d'un temps sans objet qui n'est celui d'aucune histoire » a-t-elle définitivement subtilisé l'ensemble des faits de mémoire¹ ? Si c'est

1. Marc Augé, *Le Temps en ruines*, Galilée, 2003.

bien le cas, l'UCHRONIE ne va pas tarder à succéder à l'UTOPIE, et l'insularité du « Temps mondial » et astronomique va renouveler, de fond en comble, celle de Thomas More !

Devant ce genre de troubles, de tremblements d'une durée « historique », le sentiment d'insécurité, ressenti dans nos lointaines banlieues périphériques, devient celui de tout un chacun.

Et, face à cette amnésie de l'instant, se pose et se repose sans cesse l'interrogation existentielle d'un saint Augustin : « L'instant réel est-il encore présent ? »

Si notre réponse est désormais négative et si l'accélération du réel a vraiment supplanté l'accélération de l'Histoire chère à Daniel Halévy, alors, notre savant docteur de l'Église serait remis en cause !

En effet, si je n'ai même plus conscience de ce qu'est le temps, incapable que je suis, depuis toujours, de le décrire explicitement, la *Foi* devient une nécessité première, une urgente nécessité devant la panique d'une désorientation intégrale. Devant cette ruine du temps ne subsiste plus, dès lors, que cette anxiété si particulière dont parlait Kierkegaard : « L'angoisse est la possibilité de la liberté. Grâce à la foi, cette angoisse possède une valeur éducative absolue. Car elle corrode toutes les choses du monde fini et met à nu leur illusion¹. »

La durée, toute durée véritable, serait-elle devenue, du fait de l'accélération du « réalisme », une illusion quotidienne ? Une absence de durée ou, plus exactement, cette durée de l'absence qui ne permet même plus la saisie de ce qui est là, ni de ceux qui sont encore là, au seul profit du caractère intempestif de ce qui arrive *ex abrupto*, de l'accident qui remplace désormais tous les événements ?

Ainsi, après l'amnésie des peuples sans histoire, assisterions-nous à la démence sénile d'une humanité enfin globalisée. Finalement, toutes les questions posées par la révolution de l'information instantanée seraient aussi celles de la révélation d'une déception grandissante où l'immédiateté et l'ubiquité, attributs du DIVIN, ne deviendraient pas pour autant ceux de l'HUMAIN,

1. S. A. Kierkegaard, *Le Concept de l'angoisse*, Gallimard, 1935.

mais, bien plutôt, ceux d'une *inhumanité intemporaïne* dont les crimes ne seraient jamais condamnés par une quelconque Cour de justice internationale – même si certains prétendent en préparer la procédure, pour une sorte de procès de Galilée qui concernerait cette fois la CHRONOLOGIE et non plus une ASTROLOGIE devenue ASTRONOMIE ; la conquête de l'espace intersidéral ayant, pour une large part, déplacé la question morale de la science en direction de ce continuum (spatiotemporel) dont parlent aujourd'hui les prophètes de l'expansion universelle.

Naissance du temps pour les astrophysiciens du BIG BANG ; *naissance de l'instant* pour les anthropologues du BIG CRUNCH de l'instant présent, de cet « éternel présent » d'une relativité qui serait soudain devenue une interrogation immédiate pour les tenants de la géopolitique des lieux comme de l'histoire des liens qui composent les sociétés.

« L'instant est inhabitable comme le futur », écrivait Octavio Paz... Crise du lieu comme du lien, ce « non-lieu » est en train de devenir la question majeure du peuplement d'un TRANSIT qui succède à l'*inertie domiciliaire* des origines, avec cependant ce déplacement curieux du sens commun qui fait du sédentaire d'aujourd'hui *celui qui est partout chez lui* grâce aux « télé-technologies » du portable comme des transports à grande vitesse, mais qui fait aussi du nomade de naguère celui qui n'est *nulle part chez lui*, comme si désormais l'inversion était portée à son comble et que, à défaut d'un stationnement durable, on avait rendu habitable la circulation, rendant ainsi impropre et foncièrement inhabitables les villes, la *bande d'arrêt d'urgence* remplaçant à peu de frais les îlots des quartiers d'autrefois et le *parking*, nos anciennes places publiques...

Devant un tel état de fait *anachronique* imposé aux politiques de tous bords, le problème n'est plus tant celui d'une STANDARDISATION des produits et des comportements d'une ère industrielle révolue que celui d'une SYNCHRONISATION des sensations susceptibles d'influencer subitement nos décisions.

À Londres comme à Tokyo, par exemple, l'affichage publicitaire des avenues est mis à jour en temps réel sur des écrans numériques reliés entre eux par Internet. Ici donc, la tentative est parfaitement claire : on ne synchronise plus les montres mais la démonstration ! Toute démonstration de force – commerciale ou politique – doit se faire *ici et là-bas, dans le même temps* d'un « présent » sans profondeur de champ, et c'est d'ailleurs la même logique qui conduit les attentats terroristes qui se succèdent ici ou là, depuis cinq ans déjà...

En 2004, à Madrid par exemple, l'attentat qui contribua à amener la gauche espagnole au pouvoir fut limité dans son ampleur désastreuse parce que les cinq trains de banlieue ne sont pas arrivés à l'heure prévue sous la voûte de la gare d'Atocha, et que la synchronisation des détonateurs actionnés par les téléphones portables des terroristes ne pouvait prévoir ce retard.

Ainsi, l'hypermodernité du temps réel est-elle bien l'effet combiné de l'accélération de l'Histoire et d'un rétrécissement de l'espace géographique occasionnant une *individualisation des destins* de chacun comme des diverses destinations de l'action.

Action économique, politique, tout autant tactique que purement stratégique, l'*individualisme de masse* occupe la place d'un *collectivisme* dépassé par les nouvelles capacités à traiter tête par tête nos mentalités.

Toute la scène du monde en est dès lors bouleversée, au point que les *représentations* perdent peu à peu leur pertinence – esthétique, politique, éthique... – au profit d'une *présentation*, intempestive celle-là, supprimant aussi bien la profondeur de temps de la réflexion en commun que celle du champ d'action et de ses déplacements.

Dès lors, à l'inverse du théâtre où chaque spectateur peut voir se dérouler une action différenciée selon les séances (le jeu des acteurs), le spectateur de la salle obscure assiste au même film, sous le même angle de prise de vues, avec, comme ultime « liberté », celle de ne pas arriver à l'heure au début de la projection, situation analogue à celle du terroriste désappointé par le manque de ponctualité des convois ferroviaires.

Avec la TÉLÉ-AUDIOVISION et le téléphone mobile, désormais, nous voyons non seulement la même chose au même moment, mais nous pouvons interagir ou, plus précisément, inter-réagir grâce à ce TEMPO soi-disant réel qui s'apparente, pour la communication de l'information interactive, à la radioactivité de la matière et à ses méfaits, c'est-à-dire à une « fusion » émotionnelle des interlocuteurs comme à la « fission » d'un emportement, d'une *activité réflexe*.

« Ici le temps n'échappe plus à l'Histoire, l'Histoire l'a tué », précise par exemple Marc Augé à propos de Tchernobyl. « Seule une catastrophe est susceptible de produire aujourd'hui des effets comparables à la lente action du temps [...] mort soudaine imprévue, le passé est ici daté : le désert a été décrété du jour au lendemain¹. »

RADIOACTIVITÉ de la matière de l'endroit, INTERACTIVITÉ de l'information, la même bombe explose à tout instant, d'où cette transmutation du caractère historique de l'anthropologie comme de la physique d'un infiniment « petit » soudain adapté à l'infiniment « vaste » de l'astrophysique...

« Tout se passe, poursuit l'anthropologue, comme si l'avenir ne pouvait plus s'imaginer que comme le souvenir d'un désastre dont nous n'aurions aujourd'hui que le pressentiment. »

Après l'histoire événementielle des Modernes, le temps ou, plus exactement, l'absence de temps, d'une histoire accidentelle serait donc venu où la culture de l'immanence céderait sa primauté à celle de l'imminence du désastre, non plus celui de l'accélération historique décrite par Daniel Halévy, mais celui de la réalité de l'instant présent. ANTHROPOLOGIE et DROMOLOGIE se confondent à la manière dont l'histoire des théories musicales et la musicologie l'avaient fait précédemment.

En fait, si la ruine est ce qui reste de ce qui était jadis, aujourd'hui c'est surtout *ce qui reste de ce qui arrive ex abrupto*, cet « accident majeur » qui l'emporte désormais de toutes parts, pourrait-on dire, sur l'événement du monde contemporain.

1. M. Augé, *Le Temps en ruines*, op. cit.

Malaise non plus « dans la civilisation », mais dans l'actualité même des faits de culture¹.

Ainsi, de la représentation « objective » des faits, nous passons subitement à la présentation « téléobjective » d'un monde globalement accidenté par les méfaits d'une MÉGALOSCOPIE de l'ubiquité qui dénature non seulement l'histoire des civilisations et de l'art, mais tout autant celle de ces sciences INTEMPORAINES, ci-devant victimes de la guerre du temps, où la morphologie cède son importance coutumière à une pure *rhythmologie* pour l'homme générique, celui qui, au siècle dernier, marchait sur la Lune et qui ne marche plus aujourd'hui que dans l'image et ses chimères, celles d'une « télésurveillance » incontinent et désespérée.

Habitant de l'inhabituel tout autant que du caractère néfaste et inhabitable de l'instantanéité, la délocalisation de nos activités atteint donc également le domaine des connaissances nécessaires à la vie et, en particulier, à la vie sociétale.

En effet, si l'anthropologie du moment devient soudain prémonitoire, c'est qu'elle subit à son tour ce que l'on nomme désormais l'EXTERNALISATION, ce renversement de perspective qui retourne la réalité comme un gant et où le « point de fuite » n'est plus celui de l'espace réel du Quattrocento, mais celui de l'*instant réel* d'une immédiateté qui n'est jamais qu'une sorte d'illusion STROBOSCOPIQUE qui brouille toute perception et toute connaissance véritables.

De fait, si l'instant est inhabitable et cependant habité par des impulsions « électro-techniques », il contribue à extérioriser avec le passé et l'avenir toute rétrospective, toute mémoire et donc toute anticipation, au point que la *fiction du prémonitoire* prend peu à peu le pas sur le *roman de l'histoire*.

Quelque chose d'à la fois magique et mythique s'empare alors de ces sciences trop humaines qui s'étaient attachées aux dates et

1. Le musée du Quai-Branly, conçu par Jean Nouvel, venant confirmer ce propos.

aux lieux, comme à la chronologie des événements passés, pour les délocaliser, les déterritorialiser totalement. Tout se passe aujourd'hui comme si une imminente « polarisation » affectait nos différents savoirs, une activité autrefois scientifique qui se déroulait au sein du domaine universitaire, pour s'émanciper, s'extrapoler dans l'exotisme d'une mondialisation « touristique » qui s'apparente déjà à la découverte d'une planète inconnue, voire d'une exoplanète impropre à la vie ; une Terre étrangère à la Terre, à son histoire comme à sa géographie, semblable en cela à celle que nos astronomes s'efforcent désespérément de découvrir dans l'espace cosmique.

Devant ce phénomène exotique que l'on pourrait qualifier d'EXTRA-POLARISATION, l'*anthropologue du pressentiment* risque fort de se muer en celui d'un ressentiment profond devant l'UTOPIE NOIRE d'un désastre qui contraindrait l'humanité tout entière et ses diverses « facultés » à *vider les lieux* pour s'exiler. Dieu sait où, loin d'ici et de maintenant, dans l'outre-monde d'un illuminisme cybernétique ; culte solaire tardif non plus de la lumière comme hier, mais de sa seule vitesse, nouvel absolu d'un siècle qui ne serait donc plus, comme chacun le pressent, celui des « Lumières », mais celui des ténèbres d'un obscurantisme post-moderne où la *recherche de la matière sombre et de son énergie cachée*, entreprise par nos astrophysiciens, signalerait surtout ce déni du visible et du manifeste au profit de l'inaperçu, de l'inattendu, voire de l'indicible de ces « nuages d'inconnaissance » dont pourtant se gaussaient naguère nos savants docteurs.

Devant cet *accident des connaissances* qui met littéralement cul par-dessus tête nos sciences issues de la Terre et de son histoire, l'apparition, le développement fulgurant de l'ÉCOLOGIE prend figure de prophétie autoréalisatrice pour le prochain lancement d'une ESCHATOLOGIE non seulement laïque et athée, mais névrotique, ce qui est autrement redoutable, même si on écarte l'exemple du *Lebensraum* nazi.

En effet, disqualifier la planète Terre, celle du vivant, pour cause d'insalubrité et de pollutions diverses, celle des substances comme celle des distances, et partir à la découverte postcoloniale d'un ailleurs de substitution, c'est exiler toute science humaine,

c'est-à-dire TERRIENNE, dans l'espérance contre toute espérance de découvrir une science parfaitement exotique dont nul n'a idée, et pratiquer l'exode d'une *Terre promise* qui n'était certes pas au centre de l'Univers mais recelait, cependant, l'exclusivité de la vie et des « sciences vivantes ».

Observons d'ailleurs que les biologistes restent, quant à eux, plus matérialistes que les physiciens, sans parler des astrophysiciens. Écoutons l'un d'eux qui ne se targue pas encore d'être EXOBIOLOGISTE : « À l'ère du chaos et du hasard, à l'ère du fragment de connaissance, on ne peut plus envisager les théories comme au XIX^e siècle. La preuve, c'est qu'il existe aujourd'hui des théories scientifiques, des courants d'idées, mais pas de noyaux durs comme Marx, Freud ou Darwin ont pu en réaliser. Nous sommes dans l'ère des théories éclatées¹. »

On se souvient de cet humoriste qui déclarait : « Je lègue mon corps à la science-fiction ! » Aujourd'hui, si nous en croyons les savants de l'EXOSCIENCE, c'est l'ensemble du corps céleste et de son histoire que nous nous apprêtons à léguer à l'héroïque fantaisie des exobiologistes, à ces promoteurs de recherche d'un logiciel à tout faire ou, plutôt, à *tout refaire*, le clonage de la « Terre mère » par ses fils n'étant jamais que l'aboutissement fatal de celui des enfants de ses filles.

1. « Les chemins écartés de l'évolution », entretien de P. Berthommeau et J. Albert, biologiste, *Sud-Ouest*, 2007.

La salle d'attente

Chapitre I

Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel disparaîtra.

SAINT PAUL

Partielle notre science, partielle notre conscience de ses bienfaits, la mondialisation en cours fait disparaître une à une les illusions d'optique d'un Progrès qui avait illuminé les siècles passés, d'où ce principe d'incertitude devant le risque d'un accident des *connaissances* qui viendrait redoubler, demain, celui des *substances* d'une écologie qui prend au sérieux le second axiome aristotélicien : « L'achèvement est une limite. »

Lorsque l'Accident devient intégral, que la catastrophe fait système (écosystème) et que, de continu, le désastre devient *continuum*, autrement dit espace de temps d'un renversement matérialiste, que reste-t-il, en effet, d'une approche philosophique qui privilégiait indûment la « pensée opératoire », dénoncée déjà par Maurice Merleau-Ponty lorsqu'il constatait : « La science manipule les choses mais renonce à les habiter¹ » ?

Pour la « science » comme pour ses technologies, l'achèvement est donc également une limite, une limite *écosystémique* qui fait disparaître les idéalités mathématiques d'un savoir où la pratique « constructive » de l'information se donne pour autonome, la

1. M. Merleau-Ponty, *L'Œil et l'Esprit*, Gallimard, 1985.

numérologie quantitative de l'informatique dominant peu à peu l'*analogie qualitative* de nos perceptions vitales. D'où l'incertitude de la raison devant cet accident d'une prévision devenue prévention, si ce n'est simple précaution, mais qui ne saurait constituer une raison suffisante, seulement une approche estimative incertaine débouchant demain ou après-demain sur la nécessité d'une MÉTÉOROLOGIE qui ne s'intéresserait plus exclusivement aux *éléments du temps qu'il fait* (température, précipitations, vents, etc.), c'est-à-dire à la patiente recherche de « modèles » pour les mouvements de l'atmosphère, mais aux mystères, *aux énigmes de l'espace-temps* d'une dromosphère d'accélération qui échappe à nos estimations, avec ses hautes pressions terrorisantes, ses tempêtes et ses précipitations économiques inconnues, sans parler du changement climatique et de son retentissement sur le peuplement d'un globe terrestre devenu un « modèle réduit »...

Dans cet ordre d'idées, observons, par exemple, que l'Ukraine, vingt ans après Tchernobyl, vient de se doter d'un « ministère des Situations d'urgence ». Ici, ce n'est plus la politique qui ouvre ses ministères, mais l'*État d'urgence* qui installe son administration pour tenter de s'adapter à cette « dynamique des fluides » qui échappe à l'économie politique de la région, à l'instar de la radio-activité qui continue de s'échapper du sarcophage historique.

De même, dans le domaine des banques d'assurances, les grandes compagnies, qui souhaitent se prémunir contre les dégâts économiques des catastrophes naturelles, font appel désormais à des géographes et à des climatologues. Pour l'essentiel, cependant, ces organismes s'appuient de préférence sur des actuaires et des ingénieurs qui recourent à des *logiciels de simulation des catastrophes*.

Ainsi, dans l'espérance contre toute espérance de contribuer à la prévention des sinistres qui les menacent, on assiste à la naissance d'un nouveau métier : le *chargé de modélisation* du désastre économique. Vision d'avenir... Pour ce type d'emploi, il n'est cependant pas prévu de recrutement massif car, comme l'indique l'un de ces experts, « pour faire des modèles, on n'a pas besoin de beaucoup de monde ».

Parmi ces spécialistes en matière de négativité, les uns se consacreront aux catastrophes naturelles et les autres, aux catastrophes industrielles, aux attentats... Rappelons, toutefois, qu'il n'existe officiellement que trois ou quatre fabricants mondiaux de LOGICIELS DE SIMULATION CATASTROPHIQUE et que l'avantage de cette situation pour nos experts est d'utiliser, avec les mêmes logiciels, une sorte de langue universelle, contribuant ainsi à boucler à double tour le LOGICISME, cette doctrine développée par G. Frege et B. Russell qui consiste à faire prévaloir la logique du raisonnement sur les aspects psychologiques et sociologiques des phénomènes étudiés.

Mythomanie d'une quantification encouragée par le développement constant de l'informatique et de ses effets d'entraînement sur les exigences d'une communication où la rapidité du résultat prime sur sa qualité ; approche normative qui semble contribuer à un « avancement des connaissances », alors même qu'elle ne débouche que sur ce *dogmatisme numérolgique* dont les risques pour la démocratie sont considérables. Cette religion du chiffre alimente aujourd'hui non seulement les sondages d'opinion, mais le résultat des élections, comme on a pu le constater, avec un écart de plus en plus faible entre les candidats, lors de récentes consultations politiques aussi bien au Mexique qu'en Italie, aux États-Unis ou en Allemagne.

Ainsi, le LOGICISME est-il en passe de devenir l'industrie lourde de l'âge du numérique, comme le pressentait Maurice Merleau-Ponty : « *La pensée opératoire devient une sorte d'artificialisme absolu comme on le voit dans l'idéologie cybernétique* où les créations humaines sont dérivées d'un processus naturel d'information, lui-même conçu sur le modèle des "machines humaines". Il y a aujourd'hui non dans la science, mais dans une philosophie des sciences assez répandue, ceci de tout nouveau, que la pratique constructive se prend et se donne pour autonome, et que la pensée se réduit délibérément à l'ensemble des techniques de captation qu'elle invente¹. »

1. M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, 1986.

Et notre phénoménologue de conclure ainsi sa mise en garde touchant la technoscience : « Penser, c'est opérer sous la seule réserve d'un contrôle expérimental où n'interviennent que des phénomènes que nos appareils produisent plutôt qu'ils ne les enregistrent. »

Pour illustrer ce constat, observons un projet récent où le discernement du risque majeur se trouve inversé, puisque l'ordinateur en question s'engage ici dans sa production. À la fin de l'année 2006, IBM a en effet décidé de construire, pour le Pentagone, le supercalculateur le plus puissant du monde. Installée à Los Alamos, lieu de naissance de la bombe atomique, cette « bombe informatique » servira à la simulation de l'explosion des armes nucléaires du futur.

Pour ce faire, elle utilisera des processeurs réalisant jusqu'à *un million de milliards d'opérations à la seconde*, accélérant d'autant la réalité du progrès catastrophique des armes de destruction massive... D'où cette interrogation personnelle : après le recours des compagnies d'assurance et de réassurances à des météorologues et autres climatologues pour calculer les risques économiques des catastrophes, ces compagnies devront-elles, demain, faire appel aux militaires et à leurs nouveaux stratèges pour discerner le risque écologique majeur de la prolifération nucléaire, entraînant ainsi l'urgence d'une météorologie *polémologique*, celle-là, où la guerre politique entre les États-nations laisserait place à l'état d'urgence « transpolitique » d'un accident de l'histoire qui déboucherait sur le chaos ?

Il y a une cinquantaine d'années, dans le journal *Le Monde*, l'économiste François Perroux portait ce jugement : « *La vie académique dans son ensemble est assez imperméable aux questions tragiques.* La géographie, quant à elle, s'abstient en général devant les grands événements et c'est surtout en cela que cette discipline n'est pas une science politique. »

En fait, pendant la période récente, la course à l'espace intersidéral pour les besoins du complexe militaro-industriel a permis le développement d'une astrophysique qui devait contri-

buer à effacer les limites de la géophysique du globe que nous habitons.

Au XX^e siècle, en effet, la question de l'achèvement de la conquête du monde n'a pas été analysée dans ses ultimes conséquences, et ceci malgré l'apparition de sciences « écologiques », ou encore du développement de la météorologie. D'où cette confusion babélique au sujet de la « nature de l'espace » – cet *espace de l'atmosphère* « *géophysique* » qui n'est nullement semblable à celui de la *dromosphère* « *astrophysique* » puisque, contrairement aux autres planètes du système solaire, il abrite justement la vie, cette vie moléculaire d'un espace de temps qui a favorisé l'Histoire.

Ayant ainsi omis de considérer les limites extrêmes, l'achèvement pour ce qu'il est, la science a dès lors renoncé à habiter l'étendue qui l'a vue naître en sa matière pour se projeter dans l'immensité incommensurable d'un système ouvert, où l'astrophysique pouvait apparaître comme un progrès des connaissances astronomiques, mais sûrement pas comme une solution aux problèmes cruciaux désormais posés à l'humanité, comme si la sérénité nécessaire à la science ne pouvait se retrouver que dans la contemplation de spectacles sans drames, sans tragédies historiques, à l'exception des grandes catastrophes cosmiques du genre de l'explosion d'une « supernova », voire des traces du lointain BIG BANG.

La contemplation des lunettes astronomiques puis des écrans d'ordinateurs ayant suppléé à la perception des faits, en attendant la télévision domestique, la TÉLÉOBJECTIVITÉ des télescopes a porté à son comble l'éloignement, le retrait des réalités de cette « matérialité immédiate » qui était pourtant le fondement même de nos connaissances pratiques.

Finalement, l'utopie véritable est là, dans cette omission du corps territorial qui a vu naître toute vitalité organique. Déterritorialisation qui a préfacé celle du monde d'une « actualité » qui élimine définitivement, semble-t-il, l'urgence d'une géographie politique des civilisations à venir.

« Que personne n'impute au destin notre isolement ! s'écriait Hölderlin, c'est nous et nous seuls qui prenons plaisir à nous

enfoncer dans la nuit de l'inconnu. S'il se pouvait, nous abandonnerions la zone du soleil pour nous ruer hors de ses limites¹. »

C'est chose faite avec la quête de ces EXOPLANÈTES destinées demain à se substituer à une planète surannée dont l'obsolescence nous désole encore, alors même que l'idée d'une « totalisation » est dépourvue de sens : « Durerait-il encore des millions d'années, le monde finira sans avoir été achevé », nous avertissait Merleau-Ponty.

Ainsi, la science (toute science humaine) est-elle en passe de devenir bientôt cet *état de stupeur continu* dont parlait hier notre phénoménologue de la perception à propos de cette *positivité opératoire* qui débouche, aujourd'hui, sur la déception du faux imaginaire d'une « virtualité électronique » qui tente de combler ce vide, « ce regret de n'être pas tout » échec patent d'un universalisme scientologique plus que réellement scientifique.

D'où, également, cette interrogation récente du catholicisme sur *la Foi et la Raison*, mais indirectement aussi sur la raison et la folie suicidaire, cette PHILOFOLIE du pire qui angoisse les tenants d'une sagesse immémoriale, confrontés à l'enchaînement des catastrophes qui endeuillent l'histoire.

Ici, deux termes se font écho : DISSUASION et DÉCEPTION. *Dissuasion* devant l'ampleur d'un désastre issu de l'éblouissante réussite d'une science inféodée à la guerre totale et donc à la probabilité d'une destruction mutuellement assurée ; *déception* devant les risques majeurs inconsciemment développés par les prouesses énergétiques, informatiques et bientôt génétiques de nos technologies.

Dans ses Mémoires, le biologiste Edwin Chargaff écrit : « Ma vie a été marquée par deux découvertes scientifiques importantes, la fission de l'atome et l'élucidation de la chimie de l'hérédité. Dans un cas comme dans l'autre, c'est un NOYAU qui est maltraité : celui de l'atome et celui de la cellule. Dans un cas

1. Hölderlin, *Hypérion*, dans *Œuvres*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967.

comme dans l'autre, j'ai le sentiment que la science a franchi une limite devant laquelle elle aurait dû reculer¹. »

Mais, désormais, c'est un tout autre type de NOYAU qui est, semble-t-il, maltraité, celui d'un astre unique en son genre puisqu'il abrite justement la « biologie » et son histoire. Dans ce constat d'un savant responsable du « Progrès », ce qui est révélateur au plus haut point, c'est le rapprochement des deux termes de FISSION et d'ÉLUCIDATION, comme si ce dernier n'était, lui aussi, que l'explosion ou, plus précisément, l'implosion d'un savoir définitivement accidenté par ses mérites, ses performances ; figure emblématique d'un accident des « connaissances » scientifiques qui vient parachever celui des « substances » de l'énergie nucléaire.

Dissuasion obligée devant les menaces de la « fission » comme de la « fusion » atomique, et *déception outragée* devant les risques d'une « élucidation » qui déboucherait, cette fois, sur l'ACCIDENT INTÉGRAL de la positivité de ces sciences opératoires qui ont favorisé l'essor de notre modernité.

De fait, ce qui s'apprête à éclater, c'est donc bien cet autre NOYAU, cette « bulle » des connaissances acquises au cours des siècles depuis l'affaire Galilée ; la bulle d'une science qui, à l'instar du globe, tourne et retourne non pas autour du Soleil, mais désormais autour d'une aveuglante lumière « plus claire que mille soleils », celle de l'extermination possible de toute conscience critique. *État suicidaire* d'une science inconsciente, parvenue à ce stade où l'ÉCOLOGIE DE LA RAISON et sa philosophie cèdent la place à cette ESCHATOLOGIE d'une philofolie telle que l'avait augurée le siècle passé, à Auschwitz comme à Hiroshima ou à Nagasaki.

Au tout début du troisième millénaire, comment ne pas comprendre, enfin, que l'exemplaire réussite des sciences de l'humanité, ces sciences aujourd'hui si arrogantes, débouche fatalement sur l'*inconscience d'une inhumanité* qui n'a pas été sanctionnée à Nuremberg, mais qui le sera demain par ses succès catastrophiques, l'ampleur de performances « extrémistes », qui entraîne-

1. Edwin Chargaff, *Le Feu d'Héraclite*, Viviane Hamy, 2006.

ront le retour sinon de la question d'un « Dieu créateur », du moins de celle de la finitude possible d'un « genre humain » qui s'est pris pour le « Très-Haut », le démiurge d'un Nouveau Monde, sans même s'apercevoir qu'il rendait inhabitable non seulement la planète, mais l'ensemble d'une science plus apte à manipuler les êtres, les choses, et qui, singulièrement, renonçait à habiter cette « gigantesque Machine » dont parlait récemment André Gorz, laquelle, « au lieu de libérer les humains, restreint leur espace d'autonomie et détermine quelle fin ils doivent poursuivre¹ » ?

De fait, l'accident intégral de cette machinerie du savoir qui rend insupportables les connaissances acquises et inhabitables, les substances qui composent la vie moléculaire de l'espace humain, débouche aujourd'hui sur une « révélation » autrement plus vaste de conséquences que l'ensemble de ces « révolutions » qui ont accouché d'une modernité plus transgressive que réellement progressiste.

Le Mondialisme a succédé à l'Universalisme au moment même où l'astrophysique nous faisait négliger, avec la géophysique du globe, toute véritable géopolitique et toute géostratégie militaire². À l'instar du libéralisme outrancier d'un marché devenu unique, le globalitarisme a nié les différentes cultures et leurs civilisations dans un unilatéralisme qui atteint jusqu'à notre vision du monde, et c'est alors qu'au *politiquement correct* s'est substituée cette aperception *optiquement correcte* qui a faussé le rapport au réel, comme à l'imaginaire, dont parlait Maurice Merleau-Ponty ; au point, d'ailleurs, que la fameuse MONDIALISATION est devenue simple MODÉLISATION de nos comportements, en attendant la *mondialisation des affects*, cette synchronisation de nos émotions, qui a débuté avec le débarquement sur la Lune et qui devait considérablement se développer au tout début du

1. André Gorz, *Lettre à D.*, Galilée, 2006.

2. Dans certaines écoles de guerre, la géographie militaire n'est plus enseignée.

XXI^e siècle avec l'attentat de New York, instantanément perçu par des millions d'individus.

À propos de cette inconsciente modélisation de nos comportements, écoutons maintenant Derrick de Kerkhove, un ancien assistant de Marshall McLuhan (dans un séminaire à Bordeaux en 2006) : « L'expansion géographique de notre pensée déborde largement nos limites nationales ; cela se fait de façon inconsciente, même si je crois qu'il faut dépasser ces notions de conscience et d'inconscience. Nous habitons un monde dans lequel nous sommes en permanence confrontés à la globalisation. Nous ne pouvons plus échapper à une dimension globale de l'être. »

Ici, la déréalisation en cours est bien le dépassement forcé des notions de conscience et d'inconscience, cet enfermement – ce « grand renfermement », disait Michel Foucault – qui fait du monde entier un *univers carcéral*, alors que celui du cosmos inter-sidéral apparaît comme un horizon de libération des contraintes écologiques de l'habitat humain.

« Je vois bien, poursuit D. de Kerkhove, qu'il se produit une sorte de mélange entre le conscient et l'inconscient que Freud n'avait pas prévu. Google, le moteur de recherche intégral, c'est le conscient technique de cet autre inconscient qui constitue la personne numérique. *Le conscient technique, c'est ce que vous mettez sur l'écran.* »

Quant à l'inconscient, c'est la masse de ces informations qui circulent dans le monde de l'espace réel, à la vitesse de ce « temps réel » et qui vous concernent directement – LIVE, devrait-on dire.

On le voit donc clairement : le *citoyen du monde fini* (le terrien) n'est plus qu'un exclu, l'un de ces êtres EXTERNALISÉS par la polarisation soudaine de l'espace-temps terrestre, moins générique qu'exotique et pour lequel il conviendrait d'innover une nouvelle éthique, adaptable à l'espace virtuel de la déréalisation en cours, depuis l'invention de ce soi-disant *Sixième Continent* d'une perception elle-même numérique et instantanée (ou presque), l'écran-monde du moteur de recherche de Google Earth se substituant tout à fait à l'horizon des apparences phénoménologiques.

L'optique globale de la *téléobjectivité* se substituant dès lors à l'*objectivité, de visu et in situ*, à la correction oculaire des lentilles de nos lunettes (astronomique et autres) viendrait alors s'adjoindre une correction *sociétaire*, celle-là, du regard unique de l'humanité sur son destin, opérée grâce à la parfaite synchronisation de ses sensations visuelles et auditives, autrefois individuelles et personnalisées et désormais collectivisées par cette tyrannie d'un *instant soi-disant réel*, mais qui n'aurait strictement rien à voir (c'est le cas de le dire) avec l'instant *présent* de notre conscience immédiate *hic et nunc*.

Phénomène de photosynthèse en somme, où le règne animal de notre humanité s'apparenterait, tout à coup, au règne végétal des plantes, sous la lumière froide des ondes qui véhiculent nos images et nos impressions...

En effet, devant l'*inertie photosensible* de la réception des messages, le téléspectateur INTERACTIF, devenu l'internaute d'un espace de substitution au monde réel des faits avérés, tend à réagir de la même manière que les systèmes végétaux, l'*illumination photonique* des écrans s'apparentant de plus en plus aux effets du rayonnement solaire sur la vie végétative.

D'où les recherches récentes du *neuromarketing* à l'ère de la télévisiophonie du portable et de l'implantation de puces d'identification par radiofréquence (RFID) dans l'espace urbain, à seule fin de décrypter le processus de décision en matière d'achat « impulsif » ; véritables pratiques subliminales qui visent à déclencher à distance un achat, une vente et, qui sait, un vote...

De même, des scientifiques du CNRS préparent actuellement un logiciel de traitement d'images capable d'identifier chaque personne s'arrêtant devant un panneau interactif.

Après les phénomènes de réception interactive et leurs messages « ciblés », allons-nous demain devenir PHOTOSENSIBLES, à l'instar des pellicules disparues de nos appareils de prise de vue ? Sensibles aux radiations passagères comme les plantes, les fleurs et les fruits le sont à la photosynthèse ? D'ailleurs, n'oublions pas que l'image digitale, aujourd'hui numérique, était dénommée *image de synthèse*.

Pour preuve de ce nouvel « état des lieux », et après Kevin Warwick, le premier homme à avoir reçu en implant une puce d'identification par fréquence radio, ce sont désormais les boîtes de nuit de Rotterdam ou de Barcelone qui appliquent le même système à leurs VIP... et le professeur Warwick, du département de cybernétique anglais, recevait, en 2002, une nouvelle puce interactive connectée avec son système nerveux, au moment où Sir John Eccles, prix Nobel de médecine, déclarait que « le cerveau serait davantage le récepteur de la conscience que son émetteur¹ ».

D'où cette mentalité cosmique d'un « cerveau global » disponible pour la réception des messageries interactives de l'ère des télécommunications instantanées. Récepteur, donc, et non plus dispensateur d'un échange spirituel, d'une conscience de l'altérité comme de ce partage des connaissances autrefois dispensé par l'Université, « cette *“Université des Lumières”* désormais coupée de la nature, comme l'explique Jean-Marie Pelt, dans laquelle elle baignait depuis le Moyen Âge, la connaissance des animaux et des plantes ayant été bannie de nos facultés, comme le furent, sous Colbert, l'alchimie et l'astrologie² ». Et cela malgré le « réalisme » d'un cybermonde si proche de la photosynthèse botanique ainsi que de l'« animalité » zoologique, et donc si éloigné, désormais, de cette dynamique de la perception dont Merleau-Ponty, après Husserl, s'était fait le phénoménologue.

En fait, ce qui est désormais le plus redoutable pour la science, les sciences exactes, c'est moins la TECHNOPHOBIE de ses critiques que la TECHNOPHILIE de ses promoteurs attitrés. Écoutons l'un d'eux, Claude Allègre : « Les mathématiques sont appelées à vivre un déclin inéluctable, puisque aujourd'hui on a des machines pour faire les calculs. »

De telles déclarations semblent ignorer la suite : les logiciels ayant éliminé les mathématiques, et les enfants disposant, dès le primaire, de calculatrices, les nombres n'auront plus aucun sens

1. De son côté, Gilles Deleuze écrivait : « L'œil, ce n'est pas la caméra, c'est l'écran. »

2. J.-M. Pelt, *L'Avenir droit dans les yeux*, Fayard, 2003.

pour eux, le LOGICISME succédant ainsi à l'ancienne, très ancienne, religion du chiffre !

Le voilà donc, ce Cerveau Global qui, sous prétexte de progrès numérique partagé par tous, contribue au lancement non plus seulement d'un « métalangage » normatif, mais d'une MÉTASCIENCE qui rompt définitivement avec nos connaissances acquises au nom du COGNITIVISME !

Illustration parfaite du développement du logiciel : sa généralisation dans le domaine de la compétition sportive comme dans ceux de l'éducation ou de l'administration publique.

Prototype exemplaire du « logiciel d'aide à la décision », Zeus le bien nommé peut simuler en quelques secondes toutes les *possibilités d'action* face à une situation donnée et proposer le « meilleur choix » à partir d'une multitude de combinaisons offensives¹.

Destiné aux entraîneurs de football américain, ce logiciel intéresse également les tenants de la course automobile de Formule 1 ou les équipes de la coupe de voile America...

Écoutons un expert de cette dernière compétition : « Le barreur peut recevoir jusqu'à 25 informations simultanément. Pour éviter la saturation cognitive, il faut alors l'aider à analyser et à synthétiser ces données². »

L'assurance tous risques n'est décidément plus la seule à utiliser le « synthétiseur », et la prévention, jusque-là simple précaution, s'apprête à dominer toute prévision humaine et demain, sans doute, toute décision du libre arbitre !

Au Pew Research Center de Washington, on s'interroge d'ailleurs sur l'avenir du réseau Internet. En 2020, selon les experts, *tout sera de plus en plus visible par chacun*, grâce au nouveau système de surveillance et de pistage ; la « surexposition sociale » sera portée à son comble. Certains prédisent même qu'avant cette date « on implantera déjà une puce d'identifica-

1. *Sud-Ouest*, 2006.

2. *Ibid.*

tion par fréquence radio sur tous les nouveau-nés dans les pays industrialisés ». Initialement prévues pour fournir des données médicales, ces puces RFID pourront donc être utilisées pour le traçage et la télésurveillance des individus.

Alors que l'information circulatoire se limitait jusqu'ici à la signalétique spatiotemporelle (de la carte géographique du touriste à la borne vidéo), nous en sommes maintenant au radioguidage de nos déplacements. L'informatique n'accompagne plus le transport, elle le constitue souverainement. « Un jour, déclare un responsable de la régie des transports parisiens, nous aurons des chaussures équipées de cartes électroniques », un peu comme celles de ces vendeuses dont les talons enregistrent le nombre de déplacements.

Ainsi, après le contrôle de l'OBJET, c'est celui du TRAJET et des itinéraires de l'errance d'un être vivant disposant, pour peu de temps encore, de son autonomie de mouvement.

Après la TÉLÉOBJECTIVITÉ de nos perceptions, de nos sensations, c'est maintenant la TÉLÉSUBJECTIVITÉ de nos décisions qui semble en passe d'être conditionnée. On pourrait d'ailleurs rapprocher encore cette situation de l'HÉLIOTROPISME qui, en botanique, décide de l'orientation des plantes.

Autant de questions qui révèlent que l'*interactivité* est aujourd'hui à l'information ce que la *radioactivité* et son irradiation sont, depuis toujours, à l'énergie.

Mais, en fait de phénomènes hallucinatoires, il faut nous tourner vers le domaine des cosmétiques pour observer l'avenir des « messageries » de l'ère de la photosynthèse.

En France, par exemple, les chercheurs spécialisés dans le maquillage s'intéressent maintenant aux « effets chromatiques » de l'IRISATION, cette couleur sans couleur des bulles de savon dont l'apparence varie selon l'angle des regards. En effet, dans un maquillage « impressionniste », la couleur vient des pigments : lorsque ceux-ci reçoivent la lumière, ils en absorbent une partie, et la lumière ainsi renvoyée et perçue par l'œil prend alors la couleur complémentaire de celle observée.

Pour manipuler ces diffractions ou ces interférences, ce laboratoire a recours à une couleur dite *structurale* où la lumière doit

effectuer un certain trajet à travers de minuscules motifs, tous identiques, qui engendrent, en tous points de la surface maquillée, des couleurs inattendues et intenses.

Le but de ces recherches est de parer les paupières et les cils, les ongles et les lèvres du sujet de véritables hologrammes (versatiles) qui, par des jeux d'interférences entre les ondes lumineuses, y feraient surgir un « relief » (fleurs, ailes de papillon...), à moins que le top-modèle, adepte de ce tatouage PHOTONIQUE, n'accepte sur ses lèvres ou ses paupières le logo du fabricant...

Devant sa profonde crise d'identité, le sujet de l'ère photosensible veut désormais briller de tous ses feux, *devenir électro-luminescent*. Il ne se contente plus d'être à la fois « impressionniste » et profondément impressionné par le choc des images et les malheurs du temps, il veut devenir lumineux, *éblouissant* ; d'où cette soif d'une reconnaissance instantanée, *en temps réel*, et cette orientation HÉLIOTROPIQUE des corps en mouvement devant les caméras, le désir à la fois d'enregistrer et de s'enregistrer sans cesse grâce à ces portables « télévisiophoniques », dans l'espoir non plus d'être célèbre mais de *faire célèbre*, d'une célébrité qui n'a rien de commun avec un talent ou un mérite durable, une quelconque immortalité.

D'où ce *make-up* où l'ancienne coloration « pictorialiste » des visages et des corps devient brusquement spectrale, de l'ordre de l'apparition, où l'image de la personne irradie, à la manière fugitive d'une plante qui fleurit, en attendant de porter ses fruits.

On ne comprendrait rien d'ailleurs au retour du tragique, à la mode du gothique, sans cette photosynthèse d'une interactivité des sentiments où il s'agit désormais de *surgir au loin* et de devenir soi-même une sorte d'*émanation iconique*, le mot même de « *star* » n'étant plus exagéré mais banalisé à l'extrême, puisqu'il concerne moins un acteur talentueux qu'un IMPACT MAKER, un de ces faiseurs d'impacts dont la scène postmoderne de la « téléréalité » est aujourd'hui encombrée, aussi bien dans le domaine de l'art que dans ceux de la politique ou du terrorisme.

Afin de tenter de mieux comprendre cette étonnante faillite des représentations à l'époque de la *présentation photosensible* des faits et de leurs auteurs, revenons sur le mot de MORPHING, ce

terme anglo-américain qui désigne couramment la transformation continue, animée d'une image en une autre et participe donc de la cinématique, cette « énergie du visible » si importante en ces temps d'accélération du réel où domine l'audiovisualité des visions du monde.

Qu'on le reconnaisse ou qu'on le masque dans le but de nous abuser, il s'agit ici d'une *métamorphose* des anciennes représentations aussi bien éthiques qu'esthétiques, voire d'une *anamorphose permanente du sensible et du pertinent*, où l'accélération réaliste tend à prolonger indéfiniment, semble-t-il, celle de l'histoire des consciences, comme l'indique la réflexion désabusée d'un Japonais : « Les réseaux omniprésents créeront aussi des problèmes omniprésents ! »

« Les heures passeront, mais la science continuera de s'accroître. » Cette devise progressiste inscrite en latin sur le cadran solaire de la maison de Cuvier, au Jardin des plantes, illustre le constat de Théodore Monod selon lequel « la science est une leçon de Temps », un Temps qui s'efface ou que nous résumons grâce à l'Histoire.

Aujourd'hui, comme l'indiquait judicieusement Winston Churchill à la fin des années 1930 : « *Nous sommes entrés dans l'ère des conséquences* », et celles-ci ne conditionnent pas seulement la politique des nations, mais plus encore la science, les sciences humaines comme l'ensemble de nos connaissances ; au point que, si la science était jadis une *leçon de temps*, du temps qui passe et de l'accroissement du « Progrès », elle devient désormais celle du *temps qu'il fait*, de jour comme de nuit, une « leçon de ténèbres » d'où ce caractère scientifiquement incertain d'une MÉTÉOROLOGIE climatique qui inquiète le monde.

Si rien n'est fixe dans l'univers « dromosphérique » de l'accélération de l'histoire, une science du logicisme et de ses logiciels à tout faire apparaît aujourd'hui globalement irréelle, d'où cette série de controverses qui s'annoncent non seulement théologiques entre l'islam et le christianisme, mais météorologiques entre les tenants de la catastrophe climatique de l'effet de serre et

ceux, tel Claude Allègre, qui fustigeaient hier « les tenants d'une écologie de l'impuissance protestataire devenue un business très lucratif ». D'où, encore, le rapprochement inévitable entre cette insulte aux climatologues et le fait que les banques d'assurances font appel à eux pour prévoir les désastres économiques ou écologiques du futur... Toujours selon l'ancien ministre de la Recherche, « les climatologues ne savent rien de ce qui va se passer, car le climat est imprévisible puisqu'il n'y a aucun modèle prévisionnel qui marche ». Bel hommage au bon sens qui, malheureusement, n'est utile qu'à rassurer et non à assumer les risques de la finitude climaterique.

Singulièrement, selon notre ministre géophysicien émérite, la question de la science nouvelle ne serait plus tant une affaire de *connaissance*, de dévoilement, que de *puissance* et de développement, autrement dit d'une sorte de *volonté de puissance aux dimensions de l'espace vital de l'astre des vivants* !

Cette volonté-là est d'ailleurs parfaitement illustrée par la GÉO-INGÉNIERIE et ses procédés pour contrecarrer artificiellement le réchauffement du climat. D'où ces pratiques extrémistes visant à innover, demain ou après-demain, un CLIMATISEUR UNIVERSEL susceptible de refroidir la planète, *grâce à l'injection en aérosol de petites particules dans la haute atmosphère* pour qu'elles réfléchissent une partie du rayonnement solaire ; ou encore par l'envoi, au-delà de l'orbite lunaire, d'un immense miroir entre le Soleil et la Terre, ajoutant ainsi une grande tache solaire artificielle susceptible de diminuer l'éclairement de notre planète...

Comme l'indiquait un climatologue prudent quant à ces pratiques : « Il est si difficile d'évaluer les conséquences d'une telle manipulation à grande échelle que nos collègues sont pessimistes quant à l'efficacité de telles mesures. »

Entrées au XX^e siècle dans l'« âge des conséquences », la science *géophysique* comme l'économie *géopolitique* des nations se sont soudain confrontées aux limites d'un achèvement, *celui de l'astre porteur de l'histoire* ; d'où cette tentation mégalomane d'une ÉCOLOGIE DE LA PUISSANCE et le déni caractérisé de l'« humilité », de cet humus des origines du savoir, cette volonté de prendre une « assurance multirisques » non plus pour l'habitation, le loge-

ment domestique, mais pour l'habitat de l'espèce humaine. Un environnement géophysique réduit à sa plus simple expression par des logiciels spécialisés qui s'inquiètent surtout de l'état d'un ciel bien plus MÉTÉO-LOGIQUE que météorologique, puisque demain, comme l'annoncent certains, « l'ordinateur aura disparu comme objet singulier pour devenir notre environnement ».

L'omniprésente modélisation des comportements succédant à la mondialisation, le *principe de précaution* laissera place non plus comme jadis à la *défense passive*, mais à cette *sécurité passive* d'une anticipation probabiliste, grâce à l'utilisation de ces « nuages statistiques » qui véhiculent désormais toute prévention, donnant ainsi raison à cet enfant qui s'écriait face à la brume : « C'est un nuage qui est tombé par terre ! »

Malgré tout, soucieux de l'avenir de sa discipline, le directeur de Météo-France déclarait peu avant le lancement du satellite *Metop*, au cours de l'été 2006 : « S'il n'y avait aucun aléa météorologique, si dans le futur le mur du chaos était abattu, les conséquences philosophiques seraient absolument désastreuses. »

À propos des aventuriers du passé, Mark Twain déclarait : « Ils l'ont fait parce qu'ils ne savaient pas que c'était impossible. »

Quoi qu'en disent aujourd'hui nos savants-aventuriers qui ont fait la bombe et sont allés jusque sur la Lune, maintenant ils le savent, et c'est cela même l'*accident des connaissances* !

Chapitre II

Malheureux celui qui connaîtrait les secrets de son avenir ! Il se sentirait misérable avant d'être dans la misère.

SÈNEQUE

Connaître s'opposerait-il à penser ? « Combien la vie serait intolérable si l'on savait d'avance les maux qui nous attendent dans l'avenir », constatait Alphonse de Liguori. En effet, si jadis la contemplation, l'usage du monde ne parvenaient pas à nous faire croire à la réalité de sa création, et donc finalement à croire en Dieu, désormais nous ne parvenons même plus à croire ce que nous savons pertinemment, ce que l'Histoire nous a pourtant si durement appris.

C'est sans doute là l'ultime « athéisme », une sorte de MONO-ATHÉISME qui n'est même plus un « relativisme » plus ou moins fécond, mais une forme de déni, de dénégation des connaissances acquises, où le D majuscule de *Doute* cède la place à celui de *Dissuasion* ; non plus, comme hier, de Dissuasion militaire de l'agressivité, mais cette fois de Dissuasion civile d'un savoir accumulé au cours des âges.

Moderne « objection de conscience » où l'on ne se contente pas de « ne plus en croire ses yeux », puisqu'il s'agit désormais de nier ce que l'on sait pour *ne plus croire du tout* ! Forme supérieure d'un crétinisme qui se prend encore pour un nihilisme d'avant-garde.

Afin d'illustrer cette situation paradoxale que la crise actuelle de l'Université révèle, citons Adrien Barot, le réformateur de l'enseignement supérieur : « Les professeurs sont les prêtres d'un culte auquel plus personne ne croit : celui de la vérité¹. »

Ainsi, après l'Accident des substances et les catastrophes en série auxquelles nous assistons impuissants, est venu le temps de l'Accident des connaissances véritables, forme d'incroyance laïque qui débouche aujourd'hui sur la soudaine *virtualisation du sensible*, du palpable comme du pertinent.

D'où ce déni récent de l'origine judéo-chrétienne et bientôt gréco-latine de l'Europe, cette histoire des civilisations successives qu'il s'agit maintenant de renier pour mieux DISSUADER L'AVENIR D'ADVENIR, avec ses cataclysmes si aisément prévisibles (en matière économique, politique...), au point que ce D majuscule de Dissuasion pourrait bien aller jusqu'à éliminer demain celui de Démocratie.

En fait, avec cette période d'inertie convulsive qui a débuté avec le troisième millénaire, le déséquilibre terroriste sert à dissimuler une menace autrement vaste qui a pour nom l'*obscurantisme progressiste* ; un obscurantisme dont le « *négationnisme* » des *assassins de la mémoire des camps* n'était jamais qu'un symptôme prémonitoire, si utilement dénoncé par un Pierre Vidal-Naquet ou un Jean-Pierre Vernant, ces historiens justement témoins des origines gréco-latines de nos savoirs.

Finalement, ce retournement d'une notion appliquée jusqu'ici à la période « moyenâgeuse » de l'histoire de notre continent, qui atteint désormais l'ensemble de nos savoirs universitaires et non plus seulement les connaissances philosophiques ou religieuses de la chrétienté, constitue de fait une sorte de RÉVÉLATION apocalyptique d'une crise de l'Université européenne qui ne serait jamais que le reflet de la perte des valeurs de l'UNIVERSEL en ces temps de *mondialisation instantanée des affects* – mondialisation cathodique et plus tellement « catholique », où la pensée unique et monocéphale se dissimule opportunément derrière l'idée persistante de RÉVOLUTION ; une révolution des télécommunica-

1. A. Barot, *L'Enseignement mis à mort*, Librio, 2000.

tions dont les « promoteurs de recherche » ne cessent de vanter la fatalité.

Ainsi, la promotion des produits s'apprête-t-elle à succéder définitivement à la raison et aux valeurs de leur production, au seul bénéfice de ce VIRTUEL où l'accélération du réel a depuis longtemps dépassé celle de l'Histoire et de sa véracité.

L'effet de réel dominant de toutes parts la réalité sensible, la mémoire objective du savoir et des connaissances acquises tend à s'estomper, à disparaître à son tour, avec la vérité des faits avérés, au seul profit de cette *éthique de la disparition*, de ce déni relativiste qui a pour nom la DISSUASION... Une Dissuasion soi-disant « civilisatrice » qui complète aujourd'hui, si habilement, cette DISSUASION « exterminatrice » de la paix civile, en cette époque de prolifération de l'arme nucléaire.

Devant cette menace, ce risque majeur d'un *accident intégral* des connaissances acquises, la nécessité de prêcher dans le désert de l'amnésie se fait jour. Témoigner de la vérité dissoute dans le verbiage mass-médiatique redevient une urgence non plus biblique, mais clairement politique, le PRÉCURSEUR du drame à venir succédant à celui du salut, à l'époque d'un *obscurantisme progressiste* qui tente, par tous les moyens d'information, et surtout de formation du public, de *dissuader l'avenir d'advenir*.

Désert hébraïque à l'origine des grandes religions monothéistes ou désertification climatique, la voix qui crie dans le désert, c'est l'espace, c'est la pierre, c'est toute matière !

« Dépourvu du sens du désert, de sa nostalgie, l'Occident par destin était fait pour amasser, pour posséder, pour développer, pour augmenter les biens, propriétés, savoirs ; les sciences, le confort, la démocratie devaient en sortir qu'il allait imposer au monde... avec ses musées¹ ! » écrivait Henri Michaux pendant la seconde guerre mondiale.

1. H. Michaux, *Passages*, Gallimard, 1951.

Désormais, le musée à *venir*, c'est celui d'un désastre écologique et éthologique, si ce n'est anthropologique, avec la possibilité inouïe d'un drame, génétique cette fois.

Après Jean le Baptiste, *rendre témoignage à la vérité* devient un impératif catégorique face à la barbarie d'une technoscience non seulement privée de conscience, mais dissimulatrice du vrai et donc profanatrice de ses origines, d'une raison scientifique et non pas « techno-scientiste ».

Après le matérialisme historique de Marx, nous assistons, avec la globalisation, à l'émergence de l'*idéalisme progressiste* non seulement de l'information à « haut débit », mais, à l'ère numérique, de celle, encore plus perverse, de la *formation publique*, grâce au déni du savoir jadis dispensé par l'Université.

Depuis peu, en effet, nous assistons, médusés, à un conditionnement de l'entendement *qui vise à nous dissuader de croire ce que nous savons pertinemment* : qu'il n'y a jamais d'acquis sans perte de substance, sans accident... ou encore de réelle connaissance sans risque majeur.

Il suffirait pourtant de nous remémorer une seule des phrases de l'ascétisme des adeptes du Désert de l'esprit, édictant au XVI^e siècle : « Nul ne se perd sans le savoir et nul ne reste dans l'erreur sans le vouloir », pour deviner que la fameuse « dissuasion civilisatrice » de la révolution informatique vise surtout à nous dispenser de ce savoir-là, pour nous confiner, si possible, dans l'absence de volonté.

Cette volonté de nous opposer aux dégâts d'un progrès technique grandissant, sans limites et sans frein aucun, fait fi de toute finitude physique, comme si la *dromosphère d'accélération de la réalité commune* permettait d'oublier totalement la sphère de l'habitat de l'espèce humaine, l'inspiration cosmique de ce délire « astrophysique » se situant, aujourd'hui, dans l'exotisme d'un univers en expansion continue.

Mais écoutons encore Henri Michaux : « En l'an 4000, on lira : j'avais 24 ans. J'étais sur terre et m'ennuyais désespérément. J'avais fait le tour de bien des choses ; de notre Globe aussi j'avais fait le tour je ne sais combien de fois, en fin de semaine. [...] Non, l'espace n'est pas plus immuable ni plus insaisissable ou

intouchable que les autres dieux. Allons, ayons confiance, une nouvelle guerre se prépare¹. »

Au cours de cette période marquée par la neurasthénie de la guerre totale, Michaux écrivait encore : « Depuis longtemps déjà on languissait après un nouvel explosif. Donc *on a trouvé un condensé de démolition intra-atomique*. Cette explosion partant de quelques atomes d'uranium peut se propager en chaîne, comme une traînée de poudre. *Tout lui devient munition* : eau, pierre, continent, atmosphère, planète enfin ! Splendide destin de l'imbécile : « Il peut couper la branche sous lui. Cet autrefois impensable suicide, l'humanité le peut, va le pouvoir. » Et notre poète conclut prophétiquement : « *Faire éclater la Création*. Voilà une idée pour plaire à l'homme : notre réplique à la Genèse. Enfin une idée diabolique, qu'en pense Dieu ? [...] Va-t-on bientôt bombarder les anges ? S'ils existent, qu'ils s'attendent à être bientôt traversés de décharges, de fragments atomiques et de nocives vibrations ! *Préparons-nous à entendre l'espace crier !* »

Après l'auteur d'un poème si justement intitulé « La ralentie », lisons Martin Rees, astronome attitré de la Cour d'Angleterre : « Un accélérateur de particules reproduit à très petite échelle les conditions qui prévalaient lors des premières micro-secondes suivant le BIG BANG, lorsque toute la matière de l'Univers s'est agrégée et qu'il est passé de l'opacité à la lumière². » Le but des physiciens est de mieux comprendre les forces qui gouvernent le monde. « Pour obtenir les énergies, les pressions et les températures les plus extrêmes, ils se servent donc d'accélérateurs de particules. »

Et Martin Rees de conclure : « De même certains pensent que l'énergie concentrée due à la collision des particules pourrait déclencher une "transition de phase" momentanée *qui déchirerait la matière de l'espace elle-même*. Les bords de ce vide nouvellement créé s'étireraient alors, à la façon d'une bulle qui enfle. »

1. H. Michaux, *Passages*, op. cit.

2. M. Rees, *Notre dernier siècle ?*, Jean-Claude Lattès, 2004.

Après la musique des sphères de la Création du monde, l'implosion de la *dromosphère* supprimerait, en silence, la vie moléculaire de l'espace des vivants. C'était justement le thème de mon essai *L'Espace critique*, paru il y a quelque vingt années, et qui a donné son nom à ma collection dans une maison d'édition dédiée à un autre astronome, Galilée, celui qui déclarait à son procès : « Et pourtant, elle tourne », alors qu'aujourd'hui il faudrait rétorquer aux tenants de l'Inquisition progressiste : « Et maintenant, elle explose ! »

Ainsi, de la sphère à la dromosphère de l'expansion de l'Univers, l'*horizon négatif* s'élargit sans cesse, au grand dam de ceux qui refusent l'*illusion d'optique* d'un « temps réel » qui dénie à l'espace réel des faits toute réalité ou presque.

En guise d'illustration de cette implosion et de sa sournoise dissimulation, lisons le récit de l'événement atomique le plus dangereux depuis celui de Tchernobyl : « Le 25 juillet 2006, la centrale nucléaire de Forsmark, en Suède, est passée à deux doigts d'une tragédie. À la suite d'un banal court-circuit électrique qui a provoqué le black-out de l'un de ses réacteurs, les opérateurs en place se sont retrouvés sans les commandes face à une machine devenue incontrôlée et incontrôlable. Les batteries des générateurs de secours ayant été affectées par cette panne générale de secteur, le cœur du réacteur numéro 1 s'est considérablement échauffé. *Dans ces conditions extrêmes, l'Accident majeur n'est plus qu'une question de minutes*¹. »

Il faudra quelque vingt-trois minutes à l'équipe de secours pour finalement parvenir à *démarrer à la main* deux des quatre génératrices prévues à cet effet. Selon les responsables suédois, la première phase de la destruction du cœur du réacteur serait survenue *sept minutes plus tard*, et la fusion, dans l'heure qui aurait suivi, aurait produit un dégagement de radioactivité qui se serait disséminée dans toute l'Europe. Un ancien responsable de la construction de ce réacteur numéro 1 devait d'ailleurs déclarer : « C'est un pur hasard si la fusion du cœur n'a pas eu lieu. »

1. *Sud-Ouest*, été 2006.

Un hasard ? Plutôt un miracle ! Quand un simple court-circuit peut déclencher une catastrophe nucléaire, tous aux abris, dans cette fameuse *pièce de repli* que l'architecte des centrales a l'obligation d'aménager pour les techniciens du poste de contrôle, alors même que rien n'est prévu pour les foules apeurées... À moins de réactiver, en période de paix cette fois, les abris atomiques de la guerre froide !

En 2005, le propriétaire de cette centrale de Forsmark, le Krafgrupp, n'affirmait-il pas qu'« un réacteur nucléaire n'est en réalité qu'une bouilloire géante » ?

Le mot-clé n'est pas ici celui qui désigne l'instrument du « service à thé », mais plutôt une RÉALITÉ ; une réalité singulièrement accélérée en pleine canicule 2006, pour le vingtième anniversaire de Tchernobyl.

Ainsi, alors que l'on ne cesse, à Londres par exemple, de nous parler d'« attentats déjoués », depuis plus d'une génération on omet, semble-t-il, de *déjouer l'accident* atomique pour prolonger indéfiniment ce *mensonge par omission* d'un risque fatal que ne cessent de dénoncer ceux qui prêchent dans le désert la sortie du nucléaire. De fait, le terme d'*omission* est ici impropre et devrait être remplacé par celui de *mensonge par dissuasion*.

Depuis plus d'un quart de siècle, en effet, devant la prolifération non seulement des armes atomiques, mais de ces centrales susceptibles de provoquer des destructions massives, il aurait fallu signer un autre traité « contre la prolifération des centrales nucléaires » ; un TNT contre cette DISSUASION TOUS AZIMUTS d'une vérité scientifiquement révélée, ce mensonge du SU qui explique si bien le désastre de l'Université, à l'âge du DIS-SU, de tout ce qui est TU, car ne pas entendre ce qui est dit par les écologistes est une chose compréhensible, *mais ne plus savoir ce qui est su* en est une autre, où le négationnisme « postmoderne » n'est plus uniquement celui d'Auschwitz, mais aussi celui d'Hiroshima et de Nagasaki, sans parler de Harrisburg ni du 11 septembre 2001 et de la probable destination du fameux vol 93...

« La Terre est désolée parce que personne ne réfléchit dans son cœur », constatait déjà le prophète Jérémie... La voilà bien, la catastrophe soi-disant progressiste où l'*accident de la science* devient celui de toute connaissance. Un accident qui était au cœur même du principe universitaire, avec le risque, là aussi, d'une fusion du cœur et de la destruction soudaine non seulement d'un « enseignement supérieur », mais de l'ensemble des savoirs acquis depuis quelques millénaires déjà, grâce aux diverses « facultés » d'un Moyen Âge si souvent vilipendé, alors même que l'actuelle dissuasion des connaissances aboutit, quant à elle, à cette *université du manque* où l'omission du *vrai* cède la place au *vraisemblable* d'un continent de substitution, le sixième du nom, avec ses leurres, ses avatars d'un monde virtuel dont la trans-apparence n'est jamais que l'effet de réel d'un *morphing* ; ce « fondu-enchaîné » d'apparitions et de disparitions subites, où le rythme l'emporte sur les formes mais surtout sur le *fond*, au mépris de toute « morphologie » des connaissances et pour lesquelles le terme anglais de *Dissolving View* est plus pertinent que le français, puisque les sensations visuelles et acoustiques, loin de se compléter, se confondent dans un magma, l'indistinction d'un « art sans fin », sans queue ni tête, où l'audiovisualité réalise le chaos d'une déréalisation de l'art de voir et de savoir.

Fusion/confusion du cœur du sensible, analogue en tous points aux effets d'une *langue de Babel* (numérologique) où le monde s'effondre, finalement, dans l'indifférence et l'inertie.

Mais pour mieux analyser cette froide panique des sensations comme du sens commun et de son estimation, revenons un instant sur ce mot de *morphing*, ce mot anglo-américain d'usage désormais courant, qui désigne la transformation continue, animée, d'une image en une autre et participe donc de la cinématique, cette énergie du visible si importante, avec la perception de ces écrans multiples où l'espace réel des formes cède son évidence esthétique à ce temps réel d'un TRANSFORMISME des faits, au seul profit d'une illusion d'optique en voie de globalisation grâce à Internet et à ses moteurs de recherche.

En effet, si l'invention du cinématographe était déjà celle d'une exploitation spectaculaire de l'énergie du visible, la mise en

œuvre suivante de la télévision domestique devait contribuer à l'*accélération du réel*, ce transformisme d'une représentation formelle et limitée du film en une pure et simple *présentation* où l'imposture de l'immédiateté allait bientôt emprunter l'ensemble des artifices médiatiques pour dominer *tout savoir-voir et entendre*, toute « reconnaissance contemplative », entraînant de ce fait, avec la suprématie de l'écran sur l'écrit, le désastre d'une université héritée de l'an mille, en une époque « postmoderne » celle-là, où les automatismes sont partout installés simplement, nous dit-on, *pour ne plus avoir à y penser*, mais, en réalité, pour ne plus penser du tout, ne plus écrire, ne plus lire, ne plus compter, fascinés que nous sommes par l'illumination des écrans qui dispensent désormais cette dissuasion d'un savoir autrefois « civilisé » et qui tend, aujourd'hui, à disparaître avec l'*éthique du vrai* héritée d'une haute époque où les professeurs n'étaient jamais que les prêtres d'un culte auquel plus personne ne croit : celui de la vérité.

Un exemple parmi d'autres illustre cette dissuasion : le renoncement récent des professeurs de faculté à demander à leurs étudiants les fiches de lecture des livres inscrits à leur programme, pour la bonne raison que, sur Internet, ces fiches sont déjà rédigées et le plus souvent disponibles, ce qui dispense de lire les ouvrages en question !

On le remarque, ici l'amputation n'est plus celle du professeur, du « prêtre », mais celle du « fidèle » – infidèle – qui se prive volontairement de la lecture et de l'écriture devant l'omniprésence de l'écran, en une période convulsive de l'histoire des sciences humaines où la fixité de l'internaute succède à la liberté de penser comme à la liberté de mouvement des écoliers du passé, ces acteurs d'un savoir réellement « navigateur » entre la Sorbonne et Bologne...

Privation sensorielle qui n'a rien à voir avec la « caméra-silence » des chambres de torture ni avec ces « caissons d'isolation sensorielle » présentés comme le comble d'un confort subliminal opposé aux bruits de la ville, à l'agitation du monde commun, mais qui introduisaient, néanmoins, au principe d'une SALLE D'ATTENTE d'un nouveau genre, où *tout arrive* sans qu'il soit nécessaire de partir, de bouger ou de lire, comme c'est le cas avec

le transport ferroviaire. TERMINAL d'un très haut débit d'information de quelque cent mégabits par seconde, où l'énergie du visible, de l'audiovisible, succédera demain à celle des transports en commun, grâce à ces réseaux de fibres optiques qui remplaceront l'emprise des chemins de fer.

Mais, en fait de cinématique comme de dissuasion, l'exemple le plus probant a été donné, le 7 septembre 2006, par le président Jacques Chirac, lors de sa visite officielle au Centre de simulation des essais nucléaires de Bruyères-le-Châtel, dans l'Essonne.

Rendant hommage au Commissariat à l'énergie atomique et à la Direction des applications militaires, le président de la République déclarait : « Jamais notre dissuasion n'aurait pu asseoir sa crédibilité sans ces deux organismes qui œuvrent à l'indépendance et à la sécurité de la France. »

À ce propos, il est éclairant de constater que depuis la signature, en 1996, du Traité d'interdiction des essais nucléaires (TICE), la France s'est lancée dans un ambitieux programme de simulation, dont l'objectif est d'assurer, à long terme, le maintien, coûte que coûte, d'une capacité dissuasive fiable et sûre.

Ainsi, la machine *Tera 10*, autre « bombe informatique » de la société Bull présentée l'été dernier à Jacques Chirac, n'est jamais qu'un super calculateur de tir destiné à reproduire les phases de l'explosion d'une bombe atomique, grâce à quelque 4 300 processeurs qui fournissent chacun une puissance de calcul de près de 13 milliards d'opérations par seconde.

Sans équivalent en Europe et analogue aux plus puissantes machines américaines ou japonaises, *Tera 10* est donc destinée à assurer au mieux la persistance de la *dissuasion du faible au fort*, et surtout, en cette période d'incertitude vis-à-vis de la Corée du Nord ou de l'Iran, *du faible au fou*.

Belle confirmation, s'il en était besoin, de cette « accélération de la réalité » qui vient compléter celle de l'histoire de la guerre froide, puisque ce n'est plus ici la bombe qui explose, mais bien sa DISSUASION ; une dissuasion tous azimuts qui, depuis 1996 et le

TICE, ne repose plus que sur la cinématique simulatrice du tir de l'arme absolue.

Il y a plus d'un quart de siècle, lorsque j'écrivais que « la vitesse est la vieillesse du monde », je ne supposais pas rencontrer une telle confirmation et, surtout, je ne pensais pas qu'en 2006 le nom même du calculateur en question, *Tera*, de la si bien nommée société Bull, reprendrait, mais en l'amputant d'une lettre, le nom de TERRA, la bulle dromosphérique d'accélération du réel venant illuminer de sa déflagration (virtuelle) une époque trouble de l'Histoire où le *temps réel* de la globalisation bouclerait, à double tour, l'*espace réel* de l'étendue terrestre.

De fait, depuis la révolution industrielle des transports et des transmissions, la CINÉMATIQUE a été à la source de notre modernité, depuis l'apparition des images filmiques du cinématographe jusqu'à cette DROMOSCOPIE de la télévision et de l'ensemble vidéo-numérique ; de cette « bombe informatique » où l'énergie du visible est mise au service d'un *simulateur de terreur* destiné à assurer non pas tant la défense du territoire national que la *crédibilité d'une arme idéale, deus ex machina* d'une société laïque où ce terme de « crédibilité » de notre force de frappe devrait être remplacé par celui de « crédulité », en une période de l'Histoire où la « grande guerre » subit le revers d'un terrorisme qui ne repose plus sur la force des armées en présence, mais sur le chaos des seigneurs d'une guerre privée dissimulée sous l'étendard de la religion.

Cette guerre use à profusion du spectacle de ses effets paniques, là où les forces de l'*agglomération métropolitaine* ont remplacé les forces de la *dispersion géopolitique* des campagnes militaires de jadis et de leurs antiques « champs de bataille », renouvelés désormais par les champs de perception des écrans de toute nature – depuis ceux des calculateurs prophétiques des centres de simulation des essais atomiques jusqu'à ceux des journaux télévisés ou de Google Earth, ou ceux des téléphones portables-à-tout-faire, à-tout-entendre et à-tout-voir...

De fait, le mensonge par dissuasion du réel, qui renouvelle le mensonge par omission, c'est la tentative d'institutionnaliser l'« objection de conscience » ou mieux, le devoir de réserve,

en abusant de l'énergie du visible, de l'audiovisible, pour conditionner les consciences grâce aux « effets de réel » de la téléobjectivité ; or, ce retrait se prétend rapprochement immédiat, omettant de préciser ce que constataient pourtant, avec humour, les économistes du XIX^e siècle à propos de l'emprise ferroviaire : « Le problème du chemin de fer, c'est qu'il fonctionne dans les deux sens. »

L'éloignement rapproche. C'est l'évidence de l'explicite, à condition toutefois de ne pas négliger l'évidence de l'implicite : la proximité du lointain favorise grandement l'*extériorité* au détriment de toute *intériorité* consciente. Autrement dit, le « temps réel » des télécommunications disqualifie l'espace réel de la présence objective au seul bénéfice d'une *téléprésence virtuelle de l'être là-bas*, au point qu'à l'impact de l'emprise ferroviaire de jadis succède désormais la stratégie d'impact de l'entreprise totalitaire des multimédias sur nos mentalités.

L'être-là, ici et maintenant, est dès lors subtilement discrédité, rendu furtif, à l'avantage exclusif d'une *absence qui s'impose à distance* par le moyen d'une téléobjectivité que nul ne conteste dans sa crédulité optique, ou plus exactement « électro-optique » (optronique). C'est cela, cette soudaine dissuasion de la réalité présente où *nous ne parvenons plus à croire ce que nous voyons de visu* ; déréalisation de notre milieu de vie qui résulte pour l'essentiel de l'accélération d'un TEMPO réaliste, grandement favorisée par cette « vitesse-lumière » des ondes qui épuisent jusqu'à l'étendue géophysique, dans une pollution des distances de la *grandeur nature* du monde qui vient parachever celles des substances de *toute nature*.

Accident phénoménologique, cette soudaine perte de réalité de l'espace réel de la géosphère nous amène à négliger l'objectivité écologique, au seul profit du « temps réel » de cette DROMOSPHÈRE d'accélération soi-disant économique, qui néglige la nature des biens matériels qui pourtant l'ont fondée...

Ici, ce n'est donc plus, comme au siècle dernier, l'UTOPIE totalitaire qui nous menace mais bien plutôt l'ATOPIE d'un

crépuscule des lieux qui renouvelle celui des dieux du Walhalla nietzschéen.

En effet, ce qui meurt désormais, c'est moins le divin que l'humain, ce vivant témoin né de l'humus, dont l'humilité primitive a disparu devant l'extrême arrogance de ces « sciences sans conscience » qui ravagent non seulement la matière par sa désintégration, mais la lumière et sa vitesse pour tenter d'atteindre, grâce à la « vitesse de libération » de la gravité terrestre, cette « vitesse d'échappement » aux conditions de milieu de la planète Terre, niant ainsi ce LIEU DES LIEUX de toute vie, de tout LIEN, dans la quête, excentrique celle-là, d'une EXOPLANÈTE de substitution à celle épuisée de l'Histoire.

On le remarquera, ce n'est pas tant l'air, l'atmosphère que l'on respire qui sont pollués, mais plutôt l'espace géophysique de cette sphère qui nous abrite tous, au point que l'*écologie grise* de la contraction des distances de temps épuiera bientôt la vastitude du globe terrestre, avant que l'*écologie verte* ne constate, à son tour, la fatale pollution des substances qui la composent.

Ainsi est-il aujourd'hui tout à fait révélateur d'observer – après l'impasse de la physique fondamentale dont les théories phares (la relativité générale et la mécanique quantique) restent inconciliables – la recherche soudaine de l'*erreur initiale*, la quête de cette « brisure de symétrie » qui permettrait peut-être la grande unification théorique si ardemment souhaitée... Découvrir enfin, grâce à l'expérimentation, une brisure de l'espace-temps, une violation de la symétrie de Lorentz, voilà donc la nature de l'enquête internationale lancée par un certain Alan Kostelecky – physicien de son état, Britannique travaillant aux États-Unis –, qui regroupe des dizaines de laboratoires de recherche afin de démasquer l'erreur, l'ACCIDENT ORIGINEL de la physique qui remonterait selon lui à Galilée, autrement dit aux origines mêmes d'un « modèle standard » d'espace de temps, dont Einstein n'était jamais que l'héritier¹...

1. Cf. « Espace-temps, et s'il fallait tout reprendre à zéro ? », *Science et Vie*, septembre 2006.

Plus que jamais dans une situation critique, l'espace de notre physique, comme celui de la vie quotidienne, n'est donc qu'une construction ; une architecture élaborée par la perception des phénomènes qui nous entourent, formant ainsi, pour nous tous, ce « paysage d'événements » dont les philosophes et les savants physiciens ne seraient que les humbles *paysagistes*.

En ce sens, Kosteletzky est un peu le Cézanne de la période de la montagne Sainte-Victoire, puisque, plutôt que de s'attaquer lui-même à l'essence des choses, notre physicien propose de s'attacher à leur apparence. Plutôt que de tenter la *grande unification* théorique de la physique à partir d'équations, il laisse le soin aux phénomènes expérimentaux de le guider vers une physique renouvelée – la fidélité à la *petite sensation* cézannienne redevenant celle de l'expérimentation scientifique. Souvenons-nous d'ailleurs de Francisco Varela, le cognitiviste qui appelait d'urgence, avant de disparaître, au retour à la phénoménologie des sciences...

Alors que nous ne parvenons même plus à croire ce que nous voyons ni à ce que nous savons *pertinemment*, la dissuasion de l'instinct de conservation s'apprête à envahir, après le champ de l'expérience vitale, celui des sciences fondamentales.

En effet, si la *dissuasion nucléaire* consistait hier à détourner d'une intention agressive un adversaire, la *dissuasion populaire* qui s'annonce dès à présent, avec les « mesures antiterroristes », consiste à détourner les regards de la contemplation d'une réalité qui, pourtant, nous environne de toutes parts.

Puisque chacun le sait, *la vitesse n'est pas un phénomène, mais la relation entre les phénomènes* (leur relativité). « Ne plus en croire ses yeux », ce n'est plus tellement pratiquer « l'objection de conscience », ce doute si fructueux en termes de philosophie, c'est pratiquer désormais *l'objection de la science*, de toutes les connaissances acquises si difficilement.

D'où ce surgissement intempestif aujourd'hui en Occident d'un tout dernier ATHÉISME, celui de la Raison, de l'Universel, qui vient affronter le MONOTHÉISME et, particulièrement, celui du christianisme catholique. Forme totalitaire d'une incroyance

fatale que l'on pourrait qualifier de MONO-ATHÉISME. Athéisme de ceux qui ne croient plus en rien, à rien de ce TOUT de leur environnement immédiat, devant l'accélération soudaine d'une réalité de substitution qui tente de supprimer l'importance première des phénomènes de perception du monde et dont le slogan pourrait bien être celui des internautes : « REGARDEZ, ÇA N'A RIEN À VOIR. »

Énergie « électrique » ou énergie « atomique »... Singulièrement, les prophètes du Progrès de la révolution industrielle ont, semble-t-il, négligé l'importance historique de l'énergie « cinématique » ; cette DROMOSCOPIE, cette énergie du visible comme de l'audible, qui, pourtant, conditionne aussi bien la révolution du transport physique que celle des transmissions instantanées.

Mise en œuvre au XIX^e siècle avec l'instantanéité photographique qui a permis le défilement cinématographique du film, elle s'est prolongée, au XX^e siècle, avec l'essor vidéographique de la télévision analogique, l'actuelle numérisation informatique du procédé n'étant jamais que l'ultime révélation d'une *énergie de la vraisemblance* : là où l'espace réel cède la place à l'« effet de réel » du tempo des séquences d'un présent hypnotique, que l'on ose pourtant dénommer « temps réel », alors même que l'objectivité de notre perception *de visu* est confisquée à l'avantage d'une sorte de *téléobjectivité* où le télescopage des événements devient constant.

La dromoscopie de la course des phénomènes l'emportant de très loin sur la *scopie*, l'optique *in situ*, nous assistons, impuissants ou presque, à la mise en scène postindustrielle d'une énergie de l'audiovisible où les rythmes l'emportent définitivement sur les formes comme sur le fond ; les derniers moyens de télécommunication de masse conditionnant une réalité, virtuelle celle-là, où l'INTERACTIVITÉ est à l'information « grand public » ce que la RADIOACTIVITÉ était à l'énergie dans le domaine nucléaire. La désintégration en cause est ici *celle de l'espace-temps des phénomènes* d'une perception instantanée qui conditionne à la fois toute *raison* expérimentale et toute *foi* religieuse ; la *foi perceptive* de cette cinématique anticipant les effets d'adhésion des

anciennes religions, d'où le caractère hypnotique précédemment mentionné. Véritable *illuminisme* issu de la vitesse des ondes électromagnétiques, l'énergie cinématique entraîne donc la suprématie du rythme d'un *morphing* des sensations sur la morphologie des points de vue, où l'importance accordée à l'effet de réel du TRANSFORMISME des séquences aboutit, après la standardisation industrielle des opinions comme des produits, à cette synchronisation postindustrielle des émotions, avec pour horizon cette MONDIALISATION DES AFFECTS qui ne serait que le comble de la tyrannie du temps réel ; modélisation des comportements dont l'actuelle mondialisation n'est que l'esquisse, en attendant demain l'HYPNOSE collective d'une pure *présentation* qui suppléerait à toute représentation (esthétique, éthique...), nos anciennes *libertés d'impression* comme notre liberté d'expression disparaissant devant l'inertie photosensible d'un individu quelconque, qui ne serait dès lors que le bain révélateur d'une prise de vues à perte de vue, DÉRÉALISATION de l'analogique que préfigure déjà l'essor considérable de ce NUMÉRIQUE dont l'adage publicitaire pourrait être demain : NE CIRCULEZ PLUS, IL Y A TOUT À VOIR MAIS RIEN À COMPRENDRE !

L'inertie photosensible

Chapitre III

La mémoire est faite de plans fixes.

SUSAN SONTAG

Avec le primat désormais accordé à la lumière ou, plus précisément, à sa vitesse perçue comme horizon cosmologique, nous sommes entrés dans un nouvel ordre de visibilité où la perspective temporelle subit une mutation. Au temps qui passe de la chronologie et de l'histoire se substitue, soudain, un temps qui s'expose à la vitesse des ondes électromagnétiques.

Cette dérive de l'absolutisme scientifique de l'espace et du temps newtoniens à celui einsteinien de la vitesse de la lumière est en soi « révélatrice », à la manière proprement photographique du terme. Pour le physicien comme pour le théologien, « le temps, c'est le cycle de la lumière ¹ ». L'ordre du temps, cher à Kant, devient, avec le père de la relativité générale, l'ordre de la vitesse. Selon Einstein, en effet, « rien n'est fixe dans l'Univers », hormis la mémoire, peut-être, devrait-on ajouter.

De fait, l'ordre de la vitesse absolue serait donc un ordre de la lumière, une sorte de LUMINOCENTRISME où les trois temps – passé, présent, futur – sont réinterprétés dans un système perceptif qui n'est plus exactement celui de la chronologie, mais

1. Dietrich Bonhoeffer, *Création et Chute*, Petite Bibliothèque protestante, 1999.

plutôt d'une CHRONOSCOPIE. Ici, le temps, ordre de succession selon Leibniz, devient, avec Einstein, ordre d'exposition, système de représentation d'un Univers où le futur, le présent et le passé deviennent des figures conjointes de la sous-exposition (le futur), de l'exposition (le présent) et de la sur-exposition (le passé).

Cette question de la représentation en physique a d'ailleurs provoqué, très tôt, un désaccord entre Niels Bohr et Albert Einstein. Si, pour le premier, la notion de trajectoire des particules n'a plus de sens ou du moins n'est plus utile en physique quantique, le second soutient l'importance des véhicules les plus divers (train, ascenseur...), et l'on comprend parfaitement ce que la perte de la notion de trajet ou de trajectoire (donc de géométrie) peut avoir de grave pour lui.

Lointain continuateur de la relativité « balistique » d'un Galilée, Einstein ne pouvait de fait admettre l'*escamotage à vue* de la mécanique quantique. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres, *la vitesse sert à voir*, grandeur qualitative, unité de mesure primitive, préalable à tout autre découpage géométrique comme à tout décompte chronométrique ; *la vitesse, c'est la lumière de la lumière !*

Ce que confirmeront les expériences photographiques de mise en œuvre des *temps d'exposition*, depuis la chambre noire de Niépce et de Daguerre, la chronophotographie d'un Muybridge ou d'un Marey, jusqu'aux plus récents accélérateurs de particules élémentaires, ces télescopes de l'infiniment petit.

La thèse philosophique de Kant, selon laquelle le temps est impossible à observer directement, selon laquelle, finalement, le temps serait invisible en dehors du vieillissement, s'effondre puisque la relativité, « théorie du point de vue » d'Einstein, correspond maintenant à une sorte de mise au point « photographique » – ou plus exactement « photonique » – du monde.

Si, jadis, « laisser passer le temps » servait à voir indirectement le temps passer, la durée n'étant jamais qu'un dévoilement progressif des événements, avec la relativité einsteinienne comme « exposition optique généralisée », ce n'est plus ce caractère « progressif » – l'extensivité du temps – qui donne à voir, mais

plutôt le caractère « intensif », *l'intensivité maximale de la vitesse de la lumière* des ondes, qui remplit cet office.

Désormais, la « lumière du temps » n'est plus celle du jour solaire, celle d'un astre plus ou moins radieux, elle est celle de la vitesse des photons et de leurs radiations, perçue comme l'étalon, l'ultime limite cosmologique de l'Univers.

Ainsi, *au temps qui passe* correspondait, hier encore, un temps « extensif » – celui des éphémérides, des calendriers... – qui justifiait pleinement la thèse kantienne de l'invisibilité temporelle. Par contre, *au temps qui s'expose* instantanément correspond, aujourd'hui, un temps « intensif », celui de la CHRONOSCOPIE de l'éternel présent relativiste ; optique intégrale qui s'apparente à l'ubiquité comme à la simultanéité d'un regard divin, *totum simul* où les moments successifs du temps sont co-présents dans une perception unique et MÉGALOSCOPIQUE qui fait des moments autrefois successifs un véritable « paysage d'événements ».

Ainsi, le JOUR de la relativité générale n'est-il plus celui du cycle, de la révolution solaire, mais plutôt celui de la *résolution* photonique, révélation astrophysique qui permettrait, enfin, la lisibilité généralisée des différentes durées – la visibilité du temps –, comme l'accommodation oculaire ou la mise au point d'un objectif à grande résolution accroît la netteté d'un cliché, d'une photo instantanée...

D'où, aujourd'hui, cette course aux hautes énergies, la construction d'accélérateurs gigantesques, tel l'anneau de collision de 27 kilomètres de circonférence du Centre européen de recherche nucléaire à Genève, ou encore la proposition de certains physiciens inquiets du retard de l'expérimentation sur la théorie : construire un accélérateur de particules qui ferait le tour de la Terre, voire en construire un plus vaste encore dans l'espace satellitaire, afin d'accroître encore *l'éclat de la lumière de la vitesse* ; aube d'un jour subliminal sans rapport avec la course du Soleil du levant au couchant, avènement d'une sorte de durée sans durée, d'un temps « intensif » susceptible de supplanter définitivement, cette fois, le temps extensif de l'Histoire.

Après la désintégration atomique de l'espace de la matière qui aboutit aujourd'hui, avec la prolifération nucléaire, à la situation

critique que l'on sait, la désintégration photonique du *temps de la lumière* grâce aux grands collisionneurs semble venue. Une désintégration qui entraînera demain une mutation culturelle et politique considérable, où la *profondeur de temps* l'emportera sur l'ancienne *profondeur de champ* héritée de l'espace perspectif de l'histoire du Quattrocento, et où la transparence ne sera plus tant celle des apparences des objets donnés à voir dans l'instant du regard, que celle de ces apparences instantanément transmises à distance. D'où ce terme proposé de TRANS-APPARENCE du « temps réel », pour renouveler celui de TRANSPARENCE de l'« espace réel », la transmission en direct des images des choses supplant dorénavant à l'ancienne apparence de l'air, de l'eau, comme du verre des lentilles de l'objectif de nos télescopes ou de nos appareils « photographiques ».

On le constate donc aisément, l'*implosion du temps réel* conditionne aujourd'hui, quasi intégralement, nos échanges et nos diverses activités comme notre perception du monde.

Véritable KRACH TÉLESCOPIQUE annonciateur d'autres catastrophes interactives ; krach économique certes, mais surtout désastre de la communication sociale, divorces à répétition qui affectent grandement l'INTERSUBJECTIVITÉ des personnes, des individus, puisque *plus la vitesse de l'information augmente et plus tend à s'accroître le contrôle*, l'omniprésence et l'omnivoyance de ce dernier visant à faire de la fameuse CYBERNÉTIQUE le substitut de l'environnement humain, son milieu de vie, son « Nouveau Monde ».

Remarquons-le avec l'anthropologue du présent Marc Augé : « Nous n'avons jamais été aussi proches qu'aujourd'hui d'une possibilité réelle et technologique d'ubiquité [...] pour le coup, nous pourrions gérer l'immobilité, mais serons-nous encore des voyageurs ? Ce n'est certainement pas pour rien que la métaphore du voyage est ainsi si souvent associée à l'activité cybernétique : on surfe, on voyage sur Internet. » Pourtant, poursuit Marc Augé, « la communication est le contraire du voyage puisque la communication c'est l'instantanéité, alors que le voyageur prend son temps, espère et se souvient¹ ».

1. M. Augé, *Les Ruines du temps*, Galilée, 2005.

En ce sens, on peut même ajouter que les pratiques touristiques contemporaines relèvent davantage de la communication que du voyage au long cours et l'on pourrait, par exemple, reprendre ici l'expérience d'un artiste-voyageur du début du XX^e siècle, László Moholy-Nagy, s'essayant à la peinture abstraite – à la *photographie sans caméra* – pour pratiquer ce qu'il désignait comme une *peinture de lumière*, où les objets directement posés sur le papier photosensible créent des compositions parfaitement « fantomatiques », alors que l'internaute, face à l'écran de Google Earth, par exemple, pratique, quant à lui, une sorte de *voyage sur place*, un transport géographique sans véhicule mais non sans moteur, grâce à la vitesse d'un moteur de recherche qui supporte l'attention photosensible de l'impénitent voyeur-voyageur d'Internet.

« La technique a déclaré la guerre au jour », constatait Dietrich Bonhoeffer au tout début des années 1930 et de la « *Totale Mobilmachung* »... Mais, en fait, c'est bien l'objectif photographique au XIX^e siècle qui a ouvert le diaphragme des hostilités. Pourquoi, d'ailleurs, ce terme de PHOTO-GRAPHIE qui privilégie l'enregistrement de l'image pour signaler la « prise de vue » et non pas, plutôt, celui de PHOTOSCOPIE ?

À sa façon, pourtant, l'appareil en question est tout à fait semblable au TÉLESCOPE comme au MICROSCOPE, puisque tous trois donnent à voir, à contempler, la *profondeur de champ* de l'espace perceptif, alors que le PHOTOSCOPE agit, quant à lui, dans la *profondeur de temps* d'un rayonnement photonique, l'espace-temps de la perspective de la lumière de la vitesse.

En fait, depuis la révolution des transports (industriels), l'inertie a très mauvaise réputation : « l'inerte se fait lui-même obstacle », écrivait, on s'en souvient, Sénèque. Alors même que la relativité einsteinienne nous avait appris qu'en physique on ne peut séparer l'espace du temps ni la matière de l'énergie dans le continuum « quadri-dimensionnel », on ne cesse cependant de dévaloriser le solide et sa statique au bénéfice de la dynamique (des ondes, des fluides), dans l'ordre d'une perception désormais

automatique et numérique où « le mouvement est tout et le but sans valeur » (ou presque) ; l'inertie de l'objet étant discréditée au profit d'un trajet sans cesse accéléré, au point d'atteindre, aujourd'hui, la limite de la vitesse de la lumière dans le vide.

On se rappelle la phrase d'un Marcel Duchamp sur l'urgence d'un art extrarétinien, d'un « art à perte de vue » qui s'émanciperait, enfin, de la persistance rétinienne et photoscopique du regard de l'homme.

Souvenons-nous : pour que la roue tourne, il lui faut *un point fixe*, un moyeu qui, lui, ne tourne pas. Ainsi, de même que la persistance rétinienne est à l'origine de notre perception du mouvement, de la cinématique de l'animation du monde et donc de l'invention du *cinématographique*, la résistance photosensible est le « moyeu » de la « photoscopie » en question, autrement dit de l'apparition picturale comme de la révélation photographique ; ce qu'un coloriste comme le peintre Seurat avait parfaitement compris, contrairement à Degas et à quelques autres, jusqu'à Duchamp, sans parler des « futuristes »...

En fait, si le dessin est la vertu de la peinture selon Cézanne, la fixité de l'*inertie photosensible* de la prise de vue de la « chambre d'enregistrement » l'est tout autant de la photographie que de la cinématographie.

Loin d'être ici un handicap, un manque vis-à-vis de la séquence des images animées, l'inertie initiale de l'*acte photographique* est son avenir, sa vérité, et l'« art du moteur » (audiovisuel) de la caméra d'enregistrement automatique du mouvement, qui a succédé à l'« art de l'acteur » photographe, n'est jamais que le passé d'une illusion ; une illusion d'optique qui trouble – pour toujours, qui sait ? – la clarté du Jour.

Ainsi, la fixité apparente du cliché qui a pu apparaître comme un retard, une incapacité par rapport au défilement de la séquence du photogramme, est bien plutôt la *préfiguration photostatique* de l'inertie du réel, de sa mémoire, à l'âge de la mise en œuvre de l'illusoire ubiquité d'un « temps réel » qui prétend désormais supplanter l'espace réel de la géosphère d'un monde « habitable », du moins pour une certaine durée.

« L'immédiateté est une imposture », signalait encore le théologien Dietrich Bonhoeffer... L'instantanéité de notre perception *téléobjective* également, et nous allons très bientôt nous en apercevoir à nos dépens. Que les divers propagandistes de *la motorisation de la perception objective* le veuillent ou non, « contours » et « contrastes » sont des aspects capitaux de la prise de vue photoscopique. Fixer les limites de l'apparition et maîtriser le contraste des valeurs appartiennent à l'héliogravure comme à la gravure, et c'est là le danger que redoutait Nicéphore Niépce lorsqu'il décrivait cette « dévalorisation des solides dont les contours se perdent », s'estompent dans ce « flou artistique » qui allait bientôt dominer, avec l'innovation industrielle de la standardisation de la séquence filmique.

Lorsque le génial inventeur de l'acte photographique craint *la perte de valeur du solide*, il s'appuie, comme le graveur, sur l'importance de la statique, de la résistance du matériau et de la persistance rétinienne des contours de l'objet ; pour tout dire, *de la mémoire*, beaucoup plus que sur la révélation de l'image de la prise de vue.

Chacun peut d'ailleurs aisément le vérifier *de visu*, lorsqu'il fixe un quelconque *contraste lumineux* et que surgit, en fermant les yeux, non pas tant une image détaillée que la silhouette de l'objet interposé entre l'œil et la source d'éclairage.

Là encore, la question est moins celle de l'image plus ou moins colorée que celle de son profil et du découpage du contour du solide intercalé dans l'illumination qui la révèle à nos yeux.

Écoutons maintenant le peintre Henri Matisse, à propos de la coloration : « Ce qui compte le plus dans la couleur, ce sont les rapports. Grâce à eux et à eux seuls, un dessin peut être intensément coloré sans qu'il soit besoin d'y mettre de la couleur. »

Tout est dit sur l'apparition du mouvement graphique et de sa « coloration valorisante » mais, également, sur la révélation « photographique ». Mais tout cela sera oublié par la suite, avec l'innovation spectaculaire d'un cinématographe qui devra plus à Daguerre qu'à Niépce, puis, en 1903 cette fois, avec l'invention des AUTOCHROMES en couleurs des frères Lumière.

En fait, le premier *découpage*, qui mènera au *montage* de la perception *de visu*, sera bien celui du contour des solides et de leurs différents *contrastes de valeurs* qui composeront l'image binoculaire du spectateur. Là encore, le mouvement sans cesse accéléré du *photogramme* et, plus tard, sa coloration plus ou moins outrancière prendront définitivement le pas sur l'*héliographie* de la persistance rétinienne, cette écriture universelle de la lumière qui a permis la naissance de l'énergie cinématique, de sa filmographie.

Couleur, valeur, le contraste est donc bien à l'origine de l'esthétique de l'apparition picturale, comme à celle de la révélation photosensible ; et quand Niépce craint la dévalorisation du contour des solides, il signale l'importance extrême de la *valeur* et non de la *couleur* dans le surgissement PHOTOSCOPIQUE. D'où l'analogie avec le tracé puis la gravure, mais également avec cette magie qui se dégage de la « nature morte ». Sujet de prédilection des peintres, des artistes, surtout depuis la Renaissance jusqu'au XIX^e siècle, où la naissance de la photographie prolongera cet attrait pour l'*objet inanimé*.

Comment d'ailleurs interpréter autrement le terme d'OBJECTIF pour désigner ce qui n'était encore que le STÉNOPE de la chambre obscure, sinon par cet intérêt pour l'« objet solide » des lentilles, certes, mais surtout pour *la chose placée devant* : OBJECTUM ?

« Résistance initiale » des solides et de leurs contours, ou « persistance rétinienne » de l'œil du témoin, la photographie a plus à voir avec la nature morte – *still life* – et donc avec l'*objet* OBJECTIF qu'avec le TRAJECTIF, trajet du défilement filmique.

En ce sens, le contraste des valeurs est l'équivalent du « contre-champ » comme du « contre-temps » du découpage et du montage filmique, l'un comme l'autre n'étant jamais que le résultat de la persistance des formes de l'objet, dont Niépce avait deviné qu'elle était bien la source de la *révélation photosensible*.

Contraste non pas essentiellement de la couleur, cette « concrétion de la visibilité » selon Maurice Merleau-Ponty, mais d'abord *contraste des valeurs* de la figuration des solides qui nous

ramène à l'héliogravure et à sa similitude avec la gravure sur plaque ; « support-surface » essentiel qui devait bientôt apporter la preuve (l'épreuve photographique) de la persistance rétinienne du sujet, fondement à la fois de l'écriture de la lumière comme de sa mise en mouvements séquentiels.

Ainsi, grâce à l'invention de Niépce et de Daguerre, le rapport fond-forme de la configuration des solides l'emportera sur celui de l'ombre et de la lumière qui marquait la projection de la lanterne magique.

Grâce à nos deux inventeurs, *le contraste du plein et du vide* dominera sur les ombres chinoises immémoriales. Intercalée dans l'intervalle séparant les contours des solides, cette CONTRE-FORME trouée agira à la manière du CLAUSTRA sur la clairvoyance, la subjectivité d'un œil qui deviendra effectivement la « fenêtre de l'âme » du sujet, dans l'*entrevue photoscopique* d'une illumination passagère qui devra tout à l'opacité de l'objet inerte.

Disqualifiant l'inertie, la fixité, Sénèque écrivait que « l'inerte se fait lui-même obstacle ». Prolongeant ce constat, les contemporains de la motorisation comme de la standardisation industrielle de la vision devaient, bientôt, discréditer à leur tour l'*inertie de l'objet unique* et artisanal au profit de sa reproduction en série, débouchant ainsi sur le mythe de la mobilisation générale et de l'accélération panique d'un mouvement où la vitesse de la lumière des ondes allait favoriser la prééminence du temps, du *temps réel* des télécommunications, sur l'espace, bien réel celui-là, de la perception *de visu* et *in situ*, aboutissant, pour finir, au discrédit de toute « géophysique » des solides.

À cette occasion, on assistait à une identification nouvelle où la photographie aérienne allait elle-même devenir GÉO-GRAPHIE, au sens propre d'une écriture qui s'inscrit à la surface du monde ; l'inertie du contour solide du globe terrestre inscrivant sa réalité géosphérique par-delà l'ancienne cartographie, dans l'inertie d'une image qui confirmait la phrase clé d'André Disdéri selon laquelle « l'instantanéité est le point d'exactitude dans la représentation de la nature » (1862).

À partir de cette date, l'opposition entre l'objectivité et la subjectivité cessera de suffire à notre discernement, d'où l'émer-

gence, grâce aux travaux de Muybridge et de Marey, de cette fameuse trajectivité qui débouchera sur l'essor de la *trajectographie* des solides, en particulier des missiles de croisière...

Objectif, subjectif et enfin trajectif, le prisme perceptif s'ouvrira dès lors à la quatrième dimension, doublant l'antique *perspective de l'espace réel* (du visuel) par celle du *temps réel* (du télévisuel), tandis que notre perception « objective » se distingue désormais nettement de la perception « télé-objective » des différentes « machines de vision » du monde ; le *point d'exactitude de l'instantanéité* (télé-audiovisuelle) complétant secrètement le *point de fuite* de l'espace des perspectivistes du Quattrocento.

Curieusement, cette révolution du point de vue relativiste et donc de notre vision du monde, loin d'être un progrès du discernement, a totalement disqualifié l'importance première du *point fixe* au bénéfice d'une *fuite en avant de tous les points* (les pixels). Elle occasionne ainsi une gigantesque illusion d'optique qui affectera bientôt la géopolitique des nations, où les cinq continents céderont leur réalité géophysique à l'avantage d'un Sixième Continent, virtuel celui-là – la mégalomanie des insensés de jadis cédant le pas à la MÉGALOSCOPIE d'une ubiquité tous azimuts qui poussera les différents pouvoirs à la faute, si ce n'est, demain, à la tragédie.

Le Gallo-Romain Namatianus interpellait Rome en ces termes : « Tu as fait une ville de ce qui était un monde. » Une ville-monde, comme on le prétend aujourd'hui, nous réjouissant de cette anamorphose, alors même qu'il ne s'agit désormais que d'une *aberration téléobjective* issue d'un point de vue satellitaire excentrique, analogue, en somme, à ces mirages gravitationnels qui dédoublent l'image des objets célestes et que nous donne cependant à admirer l'*optique adaptative* de nos télescopes astronomiques !

Finalement, la MONDIALISATION en cours d'achèvement n'est qu'une illusion d'optique STROBOSCOPIQUE, la modélisation d'un monde dont *les contours et le contraste des valeurs* semblent abolis au seul profit d'un négationnisme « géo-graphique » et non plus seulement historique, puisque certains prétendent que

« *la Terre est plate*¹ » et qu'il convient de l'aplatir plus encore, en accélérant indéfiniment sa réalité, ou, plus exactement, la télé réalité mégaloscopique non seulement d'une pensée mais d'une *vision unique* et indifférenciée.

En fait, alors que certains Européens déplorent « l'immobilisme qui nous assiege » à l'inverse de nations soi-disant plus « dynamiques », il suffit d'observer attentivement la fixité historique des différentes structures politiques pour deviner, *a contrario*, que le « futurisme » de l'autostrade n'a pas attendu l'automobile pour organiser la trajectographie des voies romaines du continent latin. Continent bien réel depuis la « chrétienté », l'Europe s'affronte aujourd'hui à l'illusion stroboscopique d'un continent virtuel issu de la cybernétique du marché unique, avec ses krachs économiques à répétition, en attendant le grand tourment, la grande épreuve de l'*accident intégral*.

Étrangement pourtant, alors que le continent nord-américain, préservé de la seconde guerre mondiale, se complaisait dans la sérialité publicitaire d'un Warhol et de bien d'autres, l'Europe ravagée relançait l'*art cinétique*, reprenant ainsi l'idée de l'« œilmoteur », le CINÉ ŒIL d'un Dziga Vertov, mais en le déplaçant de la cinématique « futuriste » vers la statique d'une œuvre, d'un environnement plastique ; les artistes européens contestaient la suprématie de l'*esthétique de la disparition* filmique sur celle de l'*apparition photosensible* du plan fixe de la mémoire qui prévalait depuis l'art rupestre jusqu'aux *plaques photographiques* d'une héliogravure qui avait retrouvé, dans la chambre noire, le substitut parfait de la paroi des grottes préhistoriques.

« Les photos ne sont pas de l'art, ce ne sont que des instantanés », constatait d'ailleurs lord Snowdon, l'un des photographes de la Cour d'Angleterre... Pendant cette période historique de reconstruction des grandes cités ruinées, en un instant, par le « feu du ciel », l'agglomération métropolitaine se dilatait par-delà ses limites périmétriques habituelles, donnant encore raison à

1. Thomas Friedman, *La Terre est plate*, Phébus, 2006.

Nicéphore Niépce qui redoutait tant cette dévalorisation des solides dont les contours se perdent.

TABULA RASA des bombardements de zones, exode rural puis postcolonial, le *point fixe* de la pérennité urbaine s'évanouissait peu à peu dans la nébulosité des *conurbations*, métastases d'un peuplement trans-historique et bientôt trans-géographique.

Une anecdote illustre cette précarité grandissante. Elle nous est donnée par la proposition ubuesque des autorités urbaines des États-Unis quant à la future dénomination de la gigantesque conurbation qui s'étend sur la côte Est, entre Boston et Washington. Comment faire, en effet, pour baptiser raisonnablement cet *entre-deux* ?

La solution, abandonnée par la suite, était BOSWASH, la nébuleuse mégapolitaine devenant ainsi, elle-même, *une sorte de séquence* entre l'inertie de ses deux extrémités ; son nom propre devait lui-même se scinder par *scissiparité* !

On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi ce jumelage ne débût pas par le Sud, autrement dit par Washington, capitale de ces États eux aussi Unis, ce qui aurait donné à entendre WASHBOST ? À moins que le nom de cette nébuleuse de la côte Est ne change de configuration selon qu'on l'aborde par le Nord (BOSWASH) ou par le Sud (WASHBOST) ? Question sémantique sans doute, mais pourquoi pas cinématique, du fait de l'influence désormais prépondérante des flux de circulation ?

Tout change de fait, selon que le *voir* peut ou non s'enchaîner à un *mouvoir* accéléré, jusqu'à atteindre l'inertie de la vitesse de la lumière des ondes. Ce qui était déjà vrai pour l'héliographie naissante l'est tout autant pour la cartographie du cadastre et la cinématique autoroutière de l'ère de la motorisation générale.

En effet, lorsque l'*intervalle d'espace* des quartiers et du centre-ville cède sa primauté *historiographique* à l'*intervalle de temps* d'une mobilisation excentrique, la PERSISTANCE DU SITE, qui imposait son fondement à la Cité, tend à disparaître tout à fait, remettant en question non seulement l'« État-Cité », comme hier, mais l'État-nation et sa démocratie représentative d'un peuplement qui se voulait constant, au seul profit d'un chaos, d'une tyrannie sans pareille : celle du « temps réel » d'une INTERACTI-

VITÉ tout aussi redoutable en matière d'information que l'était la RADIOACTIVITÉ nucléaire en matière d'énergie.

On saisit mieux ainsi le parallèle, apparemment paradoxal, entre l'invention de l'instantanéité photographique, la venue de l'ère cinématographique au XIX^e siècle, et le déclin, annoncé dès le siècle suivant, de la « persistance urbaine », grâce à l'énergie AUDIOVISIBLE de l'illuminisme des télécommunications.

À la dévalorisation des solides, à l'effacement progressif de leurs contours, succédera ainsi la disqualification de l'ancien « droit de Cité » et des fameux « Droits de l'homme et du citoyen », au bénéfice d'une sorte de flou artistique, ou plus exactement médiatique, qui aboutit au chaos *transpolitique* planétaire, habilement dissimulé derrière cette toute nouvelle volonté de puissance qui a pour nom « mondialisation ».

« Pourquoi ces nations qui remuent, ces peuples qui murmurent en vain ? », demandait déjà le psalmiste. « Pourquoi ce goût du rien, cette course à l'illusion ? »

Après avoir fait depuis si longtemps l'éloge de la folie d'une accélération sans autre limite que celle de la lumière, il serait urgent de faire maintenant l'« éloge de l'inertie » ; de cette statique, de cette fixité photosensible dont l'épreuve photographique est le témoin, la preuve, grâce à la persistance d'une clairvoyance qui est, pour nous, l'équivalent de la cité séculière des siècles passés.

En effet, si faire le point est essentiel à toute navigation, la mise au point de la prise de vue l'est tout autant pour la représentation, l'institution des différentes « figures ». C'est cela même, cette PHOTOSCOPIE qui ne dit plus son nom.

Prenons l'exemple de la photographie aérienne prise par Nadar à partir d'un ballon, à Paris, non loin de l'Arc de Triomphe, en 1858. De quoi s'agissait-il, sinon du prélude de cette GÉOPHOTOGRAPHIE de la couverture du globe terrestre par les satellites d'observation qui épient, en permanence, l'activité de la planète ?

D'ailleurs, remarquons-le au passage, depuis Eugène Atget, l'évolution de l'image de la cité a beaucoup évolué. Si, naguère,

les vues de perspectives représentaient, le plus souvent, les rues, les avenues, le parvis des cathédrales ou des palais, les portes triomphales, désormais, la vue aérienne est dominante, vision de survol d'une démesure du bâti qui signale, à la fois, l'ampleur de la concentration des populations et la prend pour cible d'une destruction toujours possible, par le feu du ciel...

« Modèle réduit », en somme, d'un urbanisme où la réalité de la ville semble abandonnée, puisque, de si haut et de si loin, l'activité disparaît. Là encore, la référence à Eugène Atget est évidente du fait de l'absence de visibilité des hommes, du vide de leur agitation si caractéristique de l'attrait pour la fixité de notre photographie : la *pose photoscopique* s'imposant à lui.

À moins qu'il ne s'agisse déjà du comble de la mobilisation ouvrière, PHOTO-FINISH d'une course industrielle qui ne mène à rien, comme si le film, à l'instar de l'autoroute plus tard, exigeait une *bande d'arrêt d'urgence* pour éviter la catastrophe prévisible du télescopage en série.

Fixité du cadastre du géomètre, encadrement du « point de vue », l'organisation du « cadre de vie » de l'homme contemporain exige la polarisation de la perception commune, l'inertie d'un instant qui passe tout en demeurant mémorable ou non. Comment oser encore prétendre que la fixité est cadavérique ? À ce compte-là, tout « statut » comme toute « statuaire » seraient mortifères, funéraires même.

Ultime anecdote de la PULSION TÉLESCOPIQUE du XXI^e siècle, la décision de Google : « mettre la Terre entière à portée de clic » pour les internautes. Grâce à Google Earth, par exemple, chacun peut zapper d'un site à l'autre, se promener en apesanteur en regardant son ordinateur et distinguer des objets d'une taille à peine supérieure au mètre-étalon.

« La caméra est bien plus qu'un quelconque appareil d'enregistrement. C'est un MÉDIUM à travers lequel des messages d'un autre monde parviennent jusqu'à nous », précisait Orson Welles, cité par le photographe Bill Brandt. Avec Google, ce monde-là n'est plus excentrique, il est devenu *hypercentrique*, puisque sa télescopie nous met « face à face » avec l'objet majeur de l'histoire : cet *objectum* qui n'est autre que l'astre des vivants.

L'extrême menace d'un tel « vis-à-vis » est évidente pour tous, à l'exception de ceux qui, désormais, refusent de voir ou qui ont déjà *perdu la vue* dans une SUREXPOSITION du monde qui les prive du discernement objectif, et cela au profit de l'*optiquement correct* d'une perception téléobjective instantanée du globe qui s'imposera fatalement ; la MÉGALOSCOPIE apportant désormais tout son « relief » à l'ancienne MÉGALOMANIE.

Perte de vue certes, mais davantage encore perte de mémoire, ces « plans fixes » de la conscience immédiate dont nous parlait Susan Sontag. Après la toute première greffe d'un visage de femme, les chirurgiens déclaraient à propos de leur patiente : « Elle a vu son visage. » Ou, plus exactement, celui d'une autre femme qui, dit-on, lui ressemblait beaucoup. Aujourd'hui, il en est de même de la *face cachée* de la Terre : nous allons voir sa face, plus précisément sa surface, comme nous avons vu celle de la Lune, mais il ne s'agira pas du « visage » de l'objet céleste qui nous emporte dans sa course, seulement de celui de l'Art d'un moteur de recherche dénommé Google Earth, dont la pulsion télescopique s'impose à tous, en lieu et place de l'imagination perspective.

D'ailleurs, comme l'indique John Hanke, son directeur : « L'idée de départ était de combiner les jeux vidéo avec les photos de la planète ; mais notre logiciel a été le premier à donner un accès "grand public" au globe terrestre à partir d'un ordinateur. En fait, nous voulions satisfaire le désir qu'ont les gens d'avoir cette expérience planétaire interactive. » Ainsi, l'œil du maître est-il devenu celui de tout un chacun et sa mégaloscopie, un jeu parmi d'autres.

Il y a près d'un siècle, le général d'aviation Chassin déclarait : « Le fait que la Terre est ronde n'a jamais été pris en compte par les militaires. » Aujourd'hui, non seulement c'est chose faite grâce aux stratèges de la « guerre des étoiles », mais c'est encore en s'inspirant d'eux qu'en 2001 une petite société de jeux vidéo de la Silicon Valley, dénommée Key Hole – s'inspirant d'une génération de satellites-espions – se lançait dans la cartographie numérique en trois dimensions pour donner naissance, en 2005, au fameux moteur Google Earth...

Mais tout cela semble trop surréaliste pour être vrai. De même que « la Terre ne se meut pas », pour ses habitants, elle demeure sinon plate, du moins horizontale, le caractère sphérique de la géomorphologie échappant à leur perception coutumière, au point d'amener les civils que nous sommes à poser, à l'envers cette fois, la question TOPOSCOPIQUE des militaires : « Le fait que la Terre est plane et fixe peut-il encore être sérieusement pris en compte par les responsables politiques des nations ? » Ces présidents d'un CYBERMONDE en passe de devenir demain un NANO-MONDE, réduit à rien ou presque par l'accélération d'une réalité interactive où la compression temporelle des données et la pression « dromosphérique » des transports hypersoniques nous oppressent, au point de modifier les mœurs, les coutumes « civilisatrices », de la même façon que la pression « atmosphérique » modifie le climat. Question *géosynchrone* qui ne concerne plus seulement la fixité des satellites géostationnaires mais bien l'ensemble des terriens, *ici-bas* !

En effet, puisque la mémoire de l'histoire est faite des plans fixes de la PLANIMÉTRIE paysagère de la géographie, n'oublions pas que la rotondité de la Terre n'est qu'un éloignement PÉRISCOPIQUE, et qu'il s'agit là du premier pas, d'un échappement que favorisera bientôt *la vitesse de libération* des fusées, pour faire un jour ou l'autre de l'astre des vivants un point plus ou moins brillant, comme celui de l'astre des nuits.

N'omettons plus que le télescope n'est que l'instrument d'une « délocalisation » et que l'astronomie fait de l'étude du ciel nocturne une science *hypnotique*, la contemplation assidue d'un point lumineux s'apparentant à la communication somnambulique qui lie l'astronome à son instrument d'optique, avec ce même *besoin de direction* de l'hypnotisé qui amène ce dernier à attribuer à sa très « longue vue » le rôle jadis imparti au *directeur de conscience* !

Écoutons maintenant Camille Flammarion, l'un des astronomes les plus populaires du XIX^e siècle : « Un système de déception employé comme moyen de gouvernement doit avoir mis en

réquisition non pas seulement l'adresse des savants de l'époque, mais bien une foule d'accessoires calculée pour étonner et confondre le jugement, fasciner les sens et faire prédominer enfin l'imposture particulière que l'on voulait établir¹. »

Comment ne pas reconnaître, dans cette description, l'ensemble de nos modernes moyens de télécommunication et de leur « misérable miracle » ? De ce point de vue, excentrique et bien-tôt hypercentrique, la télévision numérique se double, quant à elle, non seulement d'un pouvoir hypnotique pour les « cerveaux disponibles du public », mais encore d'une puissance télépathique à l'échelle des millions d'individus d'une population « captive », attachée aux chaînes de l'interactivité informatique grâce aux performances des multiples écrans de nos sociétés télécommunicantes.

D'ailleurs, pour en revenir à Google Earth et à sa recherche géosynchrone, observons que les voyageurs virtuels peuvent désormais se retrouver sur le site Google Earth Community, où ils échangent leurs bonnes adresses et leurs repérages (*place marks*).

Les débouchés touristiques de cette sorte d'*ambulance géostationnaire* sont alors démultipliés par des itinéraires personnalisables. On s'en doute un peu, la traçabilité proposée à chacun des adhérents de ce « jeu de piste » est à double entrée, et le choix de leurs trajets – leur *besoin de direction*, dirait le directeur de conscience – est susceptible de se retourner contre eux, dès que le marché du tourisme l'exigera.

Objet, sujet, trajet... Désormais, la trajectivité des ondes acquiert une puissance de conditionnement des foules qui domine, de toutes parts, l'objectivité d'un certain sens commun, ainsi que la subjectivité de ce *présent-vivant* dont nous parlait Husserl, pour qui la présence objective était encore celle de l'*objet placé devant lui* ; la TÉLÉ-OBJECTIVITÉ n'ayant pas encore déporté outre-monde notre connaissance immédiate, par-delà l'horizon des apparences sensibles grâce au *LIVE COVERAGE*... cette « couverture en direct » du globe terrestre qui fait soudain,

1. Danielle Chaperon, *Camille Flammarion*, Imago, 1997.

de toute représentation télévisuelle, une trop évidente PRÉSENTATION d'un monde soi-disant « entier ».

Enfants des étoiles ou enfants des télescopes ? Nous faut-il choisir ou subir cette affirmation purement astrologique ? D'après nombre de nos astrophysiciens, l'homme serait l'enfant des étoiles et non celui de l'HUMUS... même si cette dénomination poétique vient du titre d'un roman d'anticipation de H. G. Wells paru en 1939¹. Impossible de ne pas remarquer, au passage, que si les étoiles et leurs constellations ont, semble-t-il, décidé de l'origine de l'humanité en lieu et place d'un « créateur », l'astrologie trouve ici sa consécration académique, et il est dès lors inutile de nous scandaliser quand une « cartomancienne » soutient une thèse en Sorbonne !

Au siècle de *L'Astronomie populaire* éditée par la jeune maison d'Ernest Flammarion (frère de Camille), Gustave Flaubert écrivait : « Plus les télescopes seront perfectionnés et plus il y aura d'étoiles. » Ce qu'il n'osait deviner, c'est que cette déflagration sidérale reprendrait, un jour, la place de Dieu.

Perte de vue et perte de mémoire associées, dont Gaston Bachelard avait le pressentiment lorsqu'il écrivait : « Toute image a un destin de grandissement. » Il faut en revenir maintenant à l'inertie photosensible, à cette fixité immémoriale que l'éloge d'une télévision sans angle mort semble condamner, alors même que l'apparition de la PHOTOSYNTHÈSE était l'une des merveilles des découvertes « biochimiques »...

Dans le courant des années 1920, Edward Steichen décidait de tenter une expérience digne de Niépce : placer trois pommes sous une épaisse tente destinée à filtrer au maximum la lumière du jour, pour un temps de pose record de trente-six heures. Le résultat est saisissant. Ce qui se dilate ici, c'est le *relief* des pommes, de chacune d'entre elles comme de l'ensemble. Dans cette nature morte – *still life* –, ce n'est donc plus la *profondeur de champ* qui augmente, mais le volume de l'*objectum* qui grandit, à

1. H. G. Wells, *Enfants des étoiles*, Gallimard, 1939.

vue d'œil, jusqu'à atteindre cette « grandeur nature » qui est aussi sa limite.

Ici, l'appareil de prise de vue sert d'abord à voir la finitude du fruit défendu. Grâce à la *profondeur de temps* de la pose surgit alors l'épaisseur, ce « relief du temps » qui passe et qui est finalement tout autre que celui de la troisième dimension de l'espace perspectif.

Dans ce cliché, la longue durée de pose est l'équivalent de la longue focale du télescope, au point que cette pose de trente-six heures est somme toute analogue à celle de la « grandeur nature » de la mémoire du COSMOS, et c'est finalement à partir de cette mise au point *photoscopique* que l'on pourra produire la photosynthèse du CONTINUUM astrophysique, autrement dit de l'espace-temps de la « création » du monde jusqu'à nos jours, ce que certains dénommeront le BIG BANG, omettant, par là même, l'intuition d'un astrophysicien méconnu, l'abbé Lemaître, à propos de l'*atome primordial* !

« La lumière se nomme l'ombre de la lumière vivante », constatait Bernard de Clairvaux. Rendant témoignage à cette *lumière née de la lumière* du « Tout Autre », notre visionnaire THÉOSCOPIQUE rendait aussi un involontaire hommage à la *photosensibilité* du fait historique : cette pose multiséculaire de l'image d'un Univers qui nous parvient (en décalage horaire) grâce à l'ombre portée de ces années-lumière qui nous donnent à contempler non seulement les étoiles, ces « maternités de l'humanité », mais l'origine même des galaxies, dans le bain révélateur de l'histoire cosmique.

De fait, si le premier écran, c'est la *Lune* (l'astre des nuits), la toute première imagerie de l'Univers, c'est la vitesse du film de la lumière qui nous donne à voir l'*histoire du passé composé des constellations*, et cela sans oublier ce *MORPHING cosmétique* qui trouble la perception des lunettes de nos fameux télescopes, je veux parler des mirages gravitationnels et autres trous noirs qui dénaturent la réalité du firmament étoilé¹.

La voilà bien, cette perte de vue des astronomes et autres « cosmographes », à moins qu'en guise de COSMOGRAPHIE nous

1. Paul Virilio, *L'Inertie polaire*, Christian Bourgois, 1990.

n'assistions à la mise en scène intra-utérine d'une ÉCHOGRAPHIE, pour tenter d'apercevoir, enfin, ce qui se cache au sein du BIG BANG et éviter demain l'interruption involontaire de grossesse du BIG CRUNCH !

« Rien n'est fixe dans l'Univers », décrétait, on s'en souvient, Albert Einstein, à l'exception toutefois du caractère absolu de la vitesse de la lumière dans le vide... Bel hommage à cette PHOTOSENSIBILITÉ d'une perception instrumentale qui nous permet de faire la PHOTOSYNTHÈSE théorique du film de l'histoire cosmique...

Récemment encore, dans un documentaire intitulé justement *In utero*, des gynécologues tentaient de donner à voir aux téléspectateurs ce qui se produit pendant les neuf mois de la gestation. Une fois de plus, avec l'aide de l'imagerie médicale en trois dimensions, ils mettaient « en relief » non pas tant le corps naissant que la vitesse de croissance de son développement : deux millions et quelques de neurones à la minute ! Nous pouvions ainsi apprendre que, dès la cinquième semaine de grossesse, l'embryon possède déjà un cœur, un foie, des reins et un estomac ; qu'à la fin du premier trimestre, chacun de ses membres a pris forme, et qu'*il commence même à ouvrir les yeux*. Mais c'est seulement après le sixième mois de sa gestation que ses sens paraissent s'éveiller vraiment.

On le remarque donc une fois encore, dans ce téléfilm, c'est moins la vie qui est en question que sa vitesse de propagation, moins l'énigme du vivant que l'*accélération gynécologique de sa réalité*.

Chapitre IV

L'instant est inhabitable comme le futur.

OCTAVIO PAZ

« Compagnons, antiautoritaires, humains, nous n'avons plus beaucoup de temps », constatait Rudi Dutschke peu avant l'attentat contre lui, en 1968, qui devait mettre un terme à son action et, quelques années plus tard, à sa vie... C'était la fin des années 1960, ces *sixties* qui nous avaient pas mal baladés, ici ou là, en tout cas loin de la réalité du moment : celle du débarquement sur la Lune, de l'illusionnisme progressiste où la conquête de l'espace astrophysique marquait le summum d'un temps historique décidément trop *Terre à Terre*.

À la même époque, aux États-Unis, et en cela plus clairvoyant que Jack Kerouac, John Steinbeck écrivait : « Lorsqu'on conduit depuis des années, comme moi, presque toutes les réactions deviennent automatiques. Ne pas s'arrêter, maintenir l'allure. *Les camionneurs, par exemple, naviguent à la surface de la Nation sans véritablement en faire partie*. Sur la route, leur intérêt va au moteur, à la vitesse qu'il faut tenir pour respecter le contrat... Lorsque les autoroutes traverseront tout le pays (et cela se fera), on pourra rouler de New York jusqu'en Californie sans rien voir¹. »

1. J. Steinbeck, *Voyage avec Charley*, Phébus, 1995.

La voilà bien, cette faillite « dromoscopique », l'aveuglement, la perte de vue qui permet à notre Américain de conclure : « Le terroir n'est pas parti mais il s'en va, car il n'est pas de province qui puisse lutter longtemps contre les autoroutes, les lignes à haute tension et la télévision. »

Il ne s'agit plus ici de la fuite des paysages dans le pare-brise du camion, il s'agit de la disparition d'un territoire, d'un continent. L'esthétique de la disparition n'est plus seulement celle des séquences filmiques, c'est celle de l'art de voir, de percevoir la réalité ambiante.

Dans un entretien récent à l'université de La Rochelle, l'historien Carlo Ginsburg déclarait à propos de son œuvre : « Je préfère faire confiance au réel, son imagination est plus puissante que la mienne et puis qu'est-ce que "l'histoire", sinon une fiction qui peut être prouvée ? »

Ainsi, reconnaît-il qu'après l'accélération de la « fiction historique » annoncée en 1947 par Daniel Halévy était enfin venu le temps de l'accélération de l'imagination de ce « réel » qui n'est autre que l'hyperpuissance du dernier Empire : celui de la Vitesse, qui vient succéder à celui si ancien de la Richesse des nations, puisque le capitalisme de l'ACCUMULATION historique cède sa prépondérance économique au « turbocapitalisme » de l'ACCÉLÉRATION de l'information.

Dans cette eschatologie postmoderne, l'imaginaire de la télé-réalité met fin à l'objectivité perceptive. Dès lors, *ne plus en croire ses yeux* n'est plus la manifestation de la stupéfaction, mais celle d'un aveuglement, d'une cécité perspective provoquée par la *lumière de la vitesse* d'une réalité supposée qui asphyxie la vue, les regards sur la matière. Pas étonnant, dans ces conditions, que la science, la physique du XX^e siècle aient découvert triomphalement, avec Paul Dirac, l'*antimatière* et sa puissance de déflagration !

« L'évidence originelle est devenue un postulat », constatait Edmund Husserl en 1937. Quelque dix années plus tard, avec Halévy, ce postulat philosophique de la phénoménologie devenait une sorte d'ICONE qui nous éloignait d'autant de cette FOI PERCEPTIVE de l'évidence de la vision dont parlait notre phénoménologue. Conscient dès 1933 de l'importance de la future

télévision électronique, son inventeur, Vladimir Zworykin, lui avait d'ailleurs donné le nom d'ICONOSCOPE !

Ainsi, après les premiers clichés « aérostatiques » de Nadar en 1858, la perception de la réalité du monde allait donner naissance à cette Grande Optique « astrostatique », cette soudaine glaciation d'un « arrêt sur image » : *Scan Frize*, séquence gelée d'une perspective de l'ubiquité qui devait bientôt subvertir celle de l'espace de la réalité commune.

« La terreur est la réalisation de la loi du mouvement », écrivait Hannah Arendt, après la *Blitzkrieg*... Elle illustre ainsi parfaitement l'effroi si particulier d'une accélération terroriste de l'Histoire, dont le XX^e siècle devait tellement pâtir.

« Son but principal, poursuivait-elle, est de faire que la force de la nature ou de l'Histoire puisse emporter le genre humain tout entier dans son déchaînement, sans qu'aucune forme d'action humaine spontanée ne vienne y faire obstacle. » Et Arendt concluait : « Comme telle, la terreur cherche à stabiliser les hommes en vue de libérer les forces de la Nature et de l'Histoire¹. »

Ici, le mot-clé est bien STABILISER, rendre inerte ou presque. En effet, après la *mobilisation totale* du futurisme ou du nazisme viendra cet ÉQUILIBRE DE LA TERREUR entre l'Est et l'Ouest, avec l'effroi d'une menace tous azimuts où le déchaînement de la course aux armements finira par se confondre avec la panique d'un monde désormais dépourvu d'issue de secours.

Observons maintenant, à l'entraînement, cette « société de l'accélération du réalisme » qui n'est pas encore tout à fait *une société de l'accès*, mais l'entrée obligatoire (ou presque) dans la communauté virtuelle d'une réalité de substitution qui nous prive de ce tact, de ce contact physique et de l'empathie nécessaires à l'intersubjectivité communautaire.

Aujourd'hui, pour garder le contact avec leurs relations, 56 % des adolescents plébiscitent la messagerie instantanée. En re-

1. Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, Le Seuil, 1972.

vanche, ceux qui se font des relations par Internet ne sont que 51 % à franchir le pas et à rencontrer physiquement leurs interlocuteurs, en conséquence de quoi les firmes Google, Yahoo et Aol en viennent à mettre à leur disposition ce type de messagerie.

Ainsi, *la proximité sans promiscuité devient-elle un marché*. Elle cesse d'être là pour être LA-BAS, et l'objectivité *de visu* se transfigure soudain dans cette objectivité (télé-audiovisuelle) d'un vis-à-vis sans vie, d'un face-à-face par INTERFACE, mais avec vue imprenable sur les écrans qui se substituent à l'horizon commun.

Il s'agit bien là de la perte de vue d'un « art de voir » où la restriction progressive du champ visuel au cadre de l'écran (de tous les écrans) est l'équivalent parfait de cette affection oculaire qui réduit notre vision latérale et qui a pour nom *glaucome*. Maladie irréversible et le plus souvent indolore, qui fait disparaître une à une nombre d'informations optiques et qui peut évoluer vers la cécité totale. OBTURATEUR DU REGARD, elle réalise une sorte d'*iconoclasme* furtif, non plus de l'imagerie picturale, mais de l'imagerie oculaire objective, entraînant ainsi celle des images mentales, et donc de notre subjectivité ; et ceci à l'avantage exclusif d'une imagerie instrumentale et téléobjective qui, en nous éloignant d'autant, parasite l'*intersubjectivité* du contact avec l'interlocuteur. C'est cela même, la TÉLÉRÉALITÉ d'un XXI^e siècle qui ne se résume pas aux jeux de société des chaînes de télévision « grand public ».

Comme l'exprimait si bien Maurice Merleau-Ponty : « Après tout, le monde est autour de moi et non devant moi, je l'habite¹. » Supprimer, comme c'est le cas avec l'obturateur de l'écran d'un « terminal » si bien nommé, la vision latérale, mais aussi bien la province, la contrée d'alentour, c'est priver de relief toute réalité coutumière et faire l'expérience désastreuse de la *réversibilité des dimensions*, en particulier de la profondeur perspective.

« Il n'y a plus de distance, on est si près des choses qu'elles ne nous concernent plus du tout². » – Dès lors, nous naviguons en aveugle à l'exemple des camionneurs de Steinbeck, non plus à la

1. M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, op. cit.

2. Joseph Roth, *La Fuite sans fin*, Gallimard, 1985.

surface d'une nation mais à celle d'un monde clos ; FORCLOS par la « compression temporelle » d'une accélération « réaliste » qui n'est autre que l'accomplissement de cette *loi du mouvement totalitaire* désormais dénommée EXTERNALISATION.

Loin d'être « au monde » comme naguère, nous ne sommes plus qu'*au bord du monde*, à sa toute dernière extrémité... et c'est bien là ce qui provoque aujourd'hui, avec la réversibilité des dimensions, l'inversion des notions d'extérieur et d'intérieur, de dedans et de dehors.

En effet, avec le système globalitaire des télécommunications instantanées qui succède à celui des systèmes totalitaires de l'époque de la mobilisation générale des transports ou, si l'on préfère, de « l'assaut donné au monde » (Heidegger), « le global, c'est l'intérieur d'un monde fini, et le local, l'extérieur ; autrement dit, la grande banlieue périphérique », *tout ce qui peut encore être précisément situé ici ou là*.

Moins topologique que « toposcopique », le soudain retournement de notre rapport au monde environnant, fruit de l'accélération d'un temps réel qui domine de toutes parts l'espace commun, exige une formation, une éducation « télé-scopique » et cela, dès la « mise au monde » de l'enfant et d'une prime enfance moins accompagnée par ses parents biologiques que par la *parentèle des écrans* qui, demain, entourera si étroitement son adolescence et sa maturité.

Conçue pour les moins de trois ans, la toute première chaîne de télévision pour bébés a vu le jour (!) à l'automne 2006 en Europe, après avoir été lancée à la Noël 2003 en Israël... Baby TV s'adresse, si l'on peut dire, à la télésubjectivité de la prime enfance, en *prime time*, grâce à de courtes séquences de deux à dix minutes et à un rythme particulièrement lent, afin de favoriser, autant que faire se peut, leur assimilation. Dessins animés, comptines, jeux ou documentaires, cette *chaîne d'éveil à l'accélération du réel* entraîne le bébé dans cette perception « optiquement correcte » qui deviendra, demain, l'esthétique de sa maturité, et favorise ainsi cette addiction au petit écran des « tout-petits », tandis que, dans le même temps, on prétend les protéger en attirant l'attention des parents sur les risques

d'accoutumance de leur progéniture aux « effets hypnotiques » de la chaîne spécialisée...

Par exemple, il est recommandé à la mère d'accompagner l'enfant avec des commentaires appropriés, d'éviter de donner sinon le sein, du moins le biberon pendant les émissions, afin d'éviter que le bébé n'identifie l'imagerie à l'aliment... à moins que ce ne soit tout simplement pour éviter qu'il n'avale de travers *ce lait autrement maternel* !

Une telle duplicité publicitaire laisse pantois, alors que le « détournement de mineur » est une pratique unanimement condamnée, le *détournement toposcopique* du rapport entre mère et enfant est littéralement confondant !

Comme l'indique, en effet, un pédopsychiatre : « De la naissance à un an et demi, l'enfant apprend à reconnaître sa propre image et à appréhender la réalité, cela pour se détacher peu à peu du corps de sa mère. Si, dès les premiers mois, on lui propose une autre dimension, *virtuelle celle-là*, un doute peut naître chez lui et brouiller ses premiers repères. D'où le rôle essentiel des parents pour l'aider à distinguer le réel du virtuel. »

Ce psychiatre de l'enfance ne semble pas comprendre qu'il s'agit justement, aujourd'hui, de brouiller cette distinction, pour favoriser la SUREXPOSITION future de l'enfant, devenu adolescent, puis adulte, à la télé réalité d'un monde désormais « en circuit fermé » ; d'où, d'ailleurs, la diffusion vingt-quatre heures sur vingt-quatre de Baby TV, alors qu'il est vivement déconseillé de laisser les enfants en bas âge devant l'écran, la nuit...

De fait, avec ce *programme d'éveil à la déréalisation*, nous nous trouvons devant une *machine de dissuasion sans précédent*, quoi qu'elle reprenne à son compte le rôle de la *télépathie* et l'engouement qu'elle a suscité au cours des années 1930, en particulier en Autriche à la fin de l'Empire austro-hongrois. Dans ce moment où l'Europe s'exerce funestement à la suggestion collective de masses et à la pratique d'une « hypnose à distance » qui aboutira à la tragédie que l'on sait... mais avec un tel changement d'échelle que le drame évoqué semble aujourd'hui vraiment mineur.

En effet, avec Internet, le réseau des réseaux, comme nous l'avons vu précédemment, tous les dangers du monde extérieur

s'invitent à l'intérieur de la demeure de chacun, car le retournement TOPOSCOPIQUE est porté à son comble, de fond en comble au domicile de l'internaute, quand ce n'est pas au creux de sa main grâce au téléphone cellulaire doté d'une visiophonie.

Ici, l'ICONOCLASME de l'image oculaire prend les proportions sinon d'un « crime contre l'humanité », du moins d'une sorte de torture (à distance) du champ visuel et des affects de l'enfance, où la déréalisation devient cette « entreprise des apparences » (dont je parlais il y a quelque vingt ans déjà) destinée à favoriser demain, grâce à la synchronisation subite des émotions, la MON-DIALISATION DES AFFECTS.

Adeptes d'une astronomie populaire et quasiment « populiste », dont il fut l'ardent promoteur, Camille Flammarion, par ailleurs président de la Société aérostatique de France et, comme Nadar, fervent de voyages aériens, peut être considéré, bien avant les futuristes italiens, comme le prophète de cette *société d'accélération du réel* qui débouchera au XX^e, mais surtout au XXI^e siècle, sur celle de l'accès aux télécommunications instantanées.

Conscient du fait que l'astronomie est une *science hypnotique* par l'observation prolongée d'objets brillants dans le firmament, Flammarion assistera, à la Salpêtrière, aux expériences de Charcot et aux effets cataleptiques de la lumière électrique sur les patients du célèbre neurologue. De même, mais au Havre cette fois, il sera le témoin privilégié des expériences de Pierre Janet sur les phénomènes de suggestions mentales, que ce dernier décrit dans sa communication de 1896 comme « une passion somnambulique qui lie le patient à son hypnotiseur, au point que le besoin de direction de l'hypnotisé amène celui-ci à *attribuer à son thérapeute le rôle d'un directeur de conscience*¹ », ce qui est un comble pour les savants progressistes et athées de l'époque !

Mais écoutons encore Flammarion, à propos de la télépathie : « Il me semble qu'il s'agit ici d'une transmission d'images par ondes psychiques entre deux cerveaux harmonieusement accor-

1. D. Chaperon, *Camille Flammarion, op. cit.*

dés, l'un remplissant le rôle d'appareil émetteur d'ondes et l'autre de récepteur¹. »

Hypnose « télescopique », somnambulisme, catalepsie et enfin *télépathie*, le comble de la suggestion mentale sera finalement réalisé par cette *téléréalité accélérée* par la lumière de la vitesse de ces ondes qui « électromagnétisent » nos consciences disponibles, dit-on. Pour certains, on pourrait même parler d'une *réalité augmentée* par la cybernétique...

En guise de confirmation du caractère *prénatal* des pratiques contemporaines du CYBERMONDE, tournons-nous vers A. de Frarière, l'auteur de *L'Éducation antérieure* (1855) : « Comme par suggestion, une somnambule est apte à opérer des changements dans son organisme ; pour une époque future encore éloignée, on est en droit de supposer que ce qu'une femme enceinte peut sur elle-même, elle le peut aussi de la même façon sur son enfant. »

À la manière d'un « incubateur de sensations », la compagnie Life-Style ne vient-elle pas de mettre sur le marché domestique OCULAS, *une capsule spatiale destinée à demeurer sur Terre*, où l'internaute bénéficie d'une occlusion instrumentale parfaite du monde ambiant pour s'adonner à sa passion télescopique, grâce aux différents programmeurs de cette *télépathie audiovisuelle* qui lui permet de s'absenter du monde commun, ou plutôt de NAÎTRE LÀ POUR PERSONNE !

Mieux encore, pour s'évader du stress de l'accélération réaliste, la firme française Cocoon's a mis au point (mort) l'inertie photosensible de petites cabines individuelles où sont dispensés des soins de toutes sortes. L'utilisateur incarcéré s'installe alors dans une espèce de bulle où le « siège intelligent » scanne près de soixante points du corps et lui offre un massage personnalisé pendant que la cabine diffuse des sonorités relaxantes, ressac de l'océan ou souffle du vent, et que des images défilent grâce aux lunettes de vision *électro-luminescentes*.

Après les caissons de privation sensorielle, utilisés naguère pour le loisir des agités ou la torture de détenus politiques

1. D. Chaperon, *Camille Flammarion, op. cit.*

encombrants¹, l'*incubateur hyper-réaliste* nous prépare à la naissance « sous X », sinon de l'« Ève future », mais d'un être que Villiers de L'Isle-Adam n'avait pas prévu !

Mais revenons maintenant à la relation de dépendance entre l'hypnotisé et son hypnotiseur qui permet à ce dernier de devenir le « directeur de l'objection de conscience » de son patient.

Aujourd'hui, en Grande-Bretagne comme en Italie, les compagnies d'assurances imposent aux conducteurs d'automobile qui disposent depuis moins de trois ans du permis de conduire d'équiper leur véhicule d'une « boîte noire » associée à un système de géosurveillance par satellite GPS, qui assure le suivi, en temps réel, de leur parcours routier, grâce à des relevés toutes les deux minutes de la vitesse pratiquée, contrôlant la durée de conduite ainsi que les itinéraires empruntés. Grâce à cette trajectographie, le conducteur novice se retrouve donc dans la position du détenu libéré sous conditions et condamné à porter un TRANSPONDER, cette « capsule archaïque » du temps jadis !

Ainsi, de l'inertie maternante de l'internaute encapsulé dans les réseaux à la GÉOLOCALISATION permanente de la liberté de mouvement de l'*externaute*, il n'y avait qu'un pas à faire : « Un petit pas pour l'homme mais un grand pas pour l'humanité... »

Là encore, la réversibilité des dimensions est manifeste, et nous observons que la TÉLÉSURVEILLANCE des divers événements qui se déroulent partout dans l'espace de la mondialisation s'accompagne aussi, mais en catimini, de cette GÉOSURVEILLANCE incessante de nos déplacements coutumiers, ce que certains dénomment la *traçabilité* de l'ensemble des trajets du sujet ; notre géographie privée se dédoublant soudain pour devenir ce contrôle point par point, cette trajectographie qui permet de surveiller à tout instant notre *activité* comme notre *interactivité*.

Déjà, les citoyens les plus épiés du monde, les Britanniques, vont être soumis à un *future system* de reconnaissance automatique des plaques d'immatriculation qui filmiera les mouvements de leurs divers véhicules. Analysés en permanence par une

1. Voir les prisonniers allemands de la Fraction Armée rouge, incarcérés à Stanheim.

banque de données nationale, ces renseignements pourront être comparés avec ceux des douanes et de la police. Rappelons, enfin, que l'installation de la télésurveillance a incroyablement progressé en Angleterre : 1 million de caméras vidéo en 1999, 3 millions en 2003, 25 millions dès 2007 ; au point qu'un innocent Londonien est filmé *trois cents fois par jour* par des réseaux vidéo différents...

Rappelons que, depuis les attentats de l'été 2005, le taux d'approbation de ces mesures inquisitoriales se situe autour de 70 %, comme si les terroristes avaient déjà gagné l'offensive contre les droits civils.

Dans son célèbre entretien avec Paul Gsell, Rodin déclarait à propos de l'invention de Niépce : « La photographie est menteuse car, dans la réalité, le temps ne s'arrête pas¹. » Non seulement le sculpteur de « l'homme qui marche » avait raison, mais il anticipait là les nombreux problèmes esthétiques de l'ère mégaloscopique.

En effet, non seulement le temps ne s'arrête pas, mais il semble aujourd'hui s'accélérer jusqu'à atteindre (grâce aux satellites) la limite « dromosphérique » du globe, au point que l'on pourrait paraphraser Rodin à notre tour en déclarant : la télévision en temps réel est menteuse car, dans la réalité, l'espace ne s'arrête pas plus aux limites des écrans qu'à celles de la rotondité terrestre.

Malgré les tenants de l'économie de marché de la proximité, la Terre n'est donc pas plate, loin s'en faut ; elle est contractée, tel un muscle qui subit une crampe douloureuse et ce n'est que cela, la GLOBALISATION de la *ville-monde*. Contrairement aux dires des « virtualistes » de tous bords, il n'y a donc pas de « réalité augmentée », mais seulement un Réel accéléré jusqu'aux désastres éthologiques à venir.

En ce sens, la dissuasion évoquée lors des chapitres précédents, loin d'avoir été une augmentation de la « réalité historique »,

1. Paul Gsell, *Rodin. L'art*, Grasset-Fasquelle, 1911.

n'aura été que sa fatale restriction ; d'où cette sourde menace d'un *accident des connaissances* acquises au cours des âges.

Écoutons maintenant Thomas Friedman : « Tout ce qui peut être fait sera fait et beaucoup plus vite qu'on ne pense¹. » Insensible, semble-t-il, à l'ironie de son propos, l'éditorialiste américain se réjouit de l'*impensé radical* du nouveau marché de la proximité interactive et s'avoue ouvertement coupable d'un « déterminisme technologique » qui le conduit à définir notre planète tellurique comme une *plateforme technologique*.

Reprenant la phrase de Karl Kraus sur les méfaits de la psychanalyse, il en vient à considérer que « l'aplatissement du monde est à la fois la maladie et son remède », et même à citer un analyste qui prétend que les emplois « à poste fixe » ne sont pas tant externalisés dans l'espace de la délocalisation (vers l'Inde, la Chine) qu'*externalisés vers le passé dès lors qu'ils sont numérisés et automatisés...*

On devine que cette disparition programmée des métiers anciens ne débouche pas seulement sur les ruines du passé, mais sur celles du futur, et que si, jadis, la paresse était considérée comme la mère de tous les vices, le chômage structurel est, quant à lui, le père de tous les sévices à venir !

En regard de cet *état des lieux* où le temps mondial de l'astronomie semble dominer le temps local des agglomérations et de leurs activités d'échanges, une comparaison s'impose celle de la non-séparabilité de l'infiniment « petit » du domaine quantique transposée dans l'infiniment « grand » de la non-séparabilité du domaine médiatique.

Avec cette confusion des sentiments d'appartenance, cette dérive des cinq continents de l'espace géophysique vers le sixième de l'espace cybernétique, c'est soudain *la stabilité morphologique du réel* qui est menacée d'effondrement, entraînant dès lors dans sa ruine non seulement la culture, mais tout autant la nature de la réalité la plus durable qui soit : celle de l'orientation non plus d'une vision « hypnotique » comme précédemment, mais celle de l'être-au-monde et de sa rationalité.

1. Th. Friedman, *La Terre est plate*, op. cit.

Au seuil de la conquête spatiale, Werner von Braun le constatait : « Demain, apprendre l'espace sera aussi utile que d'apprendre à conduire une voiture. » Marquant la différence de nature entre la révolution des transports « astronautiques » et celle des transmissions « cybernétiques », nous devinons bien ici le traumatisme qui nous attend devant cette TERRA INCOGNITA d'un exil spatiotemporel où la perte de l'art de voir et de savoir de la phénoménologie se doublera de celle de l'art de concevoir notre *être-là*.

« Le temps, c'est le cycle de la lumière », écrivait le théologien Dietrich Bonhoeffer. Mais ce temps cyclique des saisons et des jours est doublé désormais par ce temps réel d'une instantanéité qui n'est que le cycle de la vitesse de la lumière des ondes qui véhiculent l'information de l'image et du son.

D'où cette pression « dromosphérique » qui modifie grandement le climat réaliste de nos journées, de nos années, et donc la stabilité nécessaire à notre perception du monde, comme à celle de notre identité proprement humaine.

PRÉSENT au monde puis TÉLÉ-PRÉSENT grâce à la « géolocalisation », le trajet s'impose alors au sujet comme à l'objet d'une commercialisation à flux tendus qui domine désormais l'ancienne stabilité des stocks de produits.

Insensiblement, la communication à distance, devenue télécommunication, mute pour devenir pure PROMOTION, pour un PROMOUVOIR du déplacement de chacun, la proximité devenant ainsi l'*hypermarché du futur*...

Mais cette campagne de promotion des mouvements physiques est encore insuffisante, il faut y ajouter celle de nos émotions, au point qu'à côté du mode d'intelligence électronique, le I-MODE de l'ordinateur, on parle maintenant, grâce au haut débit de l'informatique, de la nécessité de l'I-MOTION.

Demain, c'est donc probable : avec la catastrophe climatique qui s'annonce, apprendre le laps de temps qui reste sera aussi utile que d'apprendre à piloter l'ordinateur !

Quelques exemples concrets nous arrivent de ce pays du Soleil Levant où la culture OTAKU s'est développée au rythme de l'art

des mangas : dans les grands centres d'achat nippons, les clients semblent aujourd'hui guidés par une sorte de *boussole cellulaire* ; l'intrusion dans la vie privée des citoyens japonais n'étant plus le privilège d'une quelconque police politique, mais celui de la police d'assurance d'un commerce massif en quête d'acheteurs. D'où cette tentation proprement totalitaire d'utiliser les *phénomènes de foule* comme un nouveau mass media fondé sur la puissance de conditionnement d'une population, non plus statique et sédentaire comme hier, mais mobilisée en permanence pour tel ou tel motif publicitaire ou idéologique, à l'exemple de ce qui s'est déjà produit il y a une vingtaine d'années pour la grande distribution à « flux tendus et stock zéro », grâce aux satellites de positionnement des véhicules de transport des marchandises.

On comprend mieux ainsi le développement du téléphone portable, sa sophistication, en attendant, pour demain, le port de vêtements intelligents, futures « camisoles électroniques » qui viendront compléter les « camisoles chimiques » des détenus soviétiques ou autres...

En fait, il s'agit de préparer la voie à cette *télécommande universelle* qui ne serait plus tant celle de la virtualité téléphonique instantanée que celle de la vitalité d'un être-là, ici et maintenant, constamment maintenu en contact, à chaque instant comme à chaque endroit de son trajet, ne laissant plus dès lors à l'individu de temps perdu, autrement dit de *temps libre* pour la réflexion, l'introspection prolongée. Car nous serons tous, demain, accaparés par l'*externalisation* croissante de nos sensations autrefois immédiates, soudain collectivisées dans nos affects, nos émotions les plus intimes, glissant ou, plus précisément, « surfant » dans une nouvelle sorte d'épidémie coopérative ; cette pandémie d'une foule autrefois solitaire et désormais en proie au délire d'un UNANIMISME qu'avaient annoncé les prophètes de malheur du XX^e siècle.

Cela, grâce à la synchronisation parfaite d'émotions autrefois passagères qui succédera, si nous n'y prenons garde, à la maîtrise de nos sentiments, de nos opinions (politiques ou autres), la *liberté d'expression* des entreprises de télécommunication supprimant la *liberté d'impression* d'un public devenu captif.

« Il est trop tard pour avoir une vie privée. » Cette phrase du film de Joseph Losey, *Les Damnés*, illustre à merveille la venue de ces *foules intelligentes* annoncée par Howard Rheingold dans son essai si judicieusement intitulé *Smart Mobs*, où il est question, justement, de la révolution sociale de la coopération électronique : autrement dit, de la toute dernière forme d'INQUISITION du tribunal des peuples de l'ère de l'interactivité généralisée. Forme de sorcellerie, d'envoûtement électromagnétique qui reprendrait à son compte tous les excès de la *télépathie* extralucide des origines, sous le fallacieux prétexte d'une intelligence collective et simultanée qui ferait, cette fois, du corps social de l'humanité non plus « un seul peuple pour un seul führer », mais un seul CORPUS MASS-MÉDIATIQUE.

Mysticisme sans précédent d'un *communisme des affects* où le contrôle des masses par les moyens télépatiques se ferait point par point, individualité par individualité, réalisant ainsi la perfection d'un *individualisme de masse* qui approfondirait encore les ravages du collectivisme de naguère, et où les *messages de l'au-delà* ne seraient plus ceux des religions du monothéisme, mais ceux de cette soudaine externalisation *hic et nunc* de chacun d'entre nous. Le résultat en serait, comme par miracle, une sorte de MONO-ATHÉISME fondé non plus sur la liberté de conscience des personnes, mais sur l'excentrique discernement d'un « Cerveau Global » de l'humanité inspiré de certaines thèses théologiques du siècle dernier, mais privées du Christ, encombrées par contre du spectre électromagnétique d'un « Grand Ordinateur » susceptible d'automatiser, non plus la formation du *corps mystique* de l'espèce humaine, mais d'un *corps médiatique* unifié par les mérites d'une interactivité instantanée.

Forme fusionnelle d'un *hypersocialisme* dont les outrances métaphysiques sont partout présentes ou, plus exactement, télé-présentes, à l'époque du turbocapitalisme d'un marché unique, comme la soi-disant « pensée » qui l'instruit.

Jadis, on pouvait dire d'un *individu psychotique* qu'il « perdait la tête ». Actuellement, de l'*individu exotique* de l'individualisme de masse qui succède au collectivisme totalitaire, on devrait dire qu'il perd le Monde !

Ainsi, l'accélération du temps réel de la téléprésence conduit à vérifier ce vieux proverbe : « Si tu veux aller vite, va seul, mais si tu veux aller loin, va avec les autres. » Vous avez mis les peuples au collège, dénonçait encore Georges Bernanos à propos des tyrannies de son époque. Désormais, en le paraphrasant, on pourrait riposter : vous mettez les populations au standard téléphonique !

Les voilà bien, ces « foules intelligentes » d'une interactivité généralisée où le *chien de garde* du communisme moribond est soudain devenu le *chien d'aveugle* de l'hyperlibéralisme, pour une humanité désœuvrée dont le handicap est porté à son comble par la camisole du futur et de son avenir radieux ; ce « vêtement intelligent » pour deux, qui débarrassera nos mains de cet encombrant « portable », la « télécommande » de notre vitalité coutumière remplaçant avantageusement celle du vieux « téléviseur » à domicile, dont la dernière séance est depuis longtemps programmée, en attendant ces nanotechnologies d'une alimentation électrotechnique du corps de l'humanité.

En effet, là où la révolution des transports avait seulement accéléré l'histoire des sociétés industrialisées, la révolution des transmissions instantanées ne se contente plus d'accélérer les communications en temps réel : elle s'apprête, nous venons de le voir, à accélérer la réalité de la physiologie du corps vivant grâce à la troisième révolution, celle des transplantations dont le stimulateur cardiaque n'a jamais été que l'un des précurseurs, en attendant les *biotechnologies duales*, puisqu'il n'y a rien en biologie qui ne soit transposable sur le plan de l'armement des corps pour la course du vivant à travers le temps.

Aujourd'hui, donc, la réalité n'est plus qu'un reste, un résidu du progrès grandissant de l'instrument. Pourtant, tout comme notre vitalité, la réalité est *un don* et non pas une quelconque *donnée* parmi d'autres semblables. En ce sens, et en ce sens seulement, il existe une sorte d'AUTOCHTONIE DU RÉEL que le développement des vitesses de propagation de l'information met en péril : c'est cela même, la déréalisation « postmoderne ».

La téléobjectivité n'est donc pas une simulation, mais la contraction sur place d'une *unité de temps sans unité de lieu* dont nous sommes les *indigènes* et qui conditionne désormais la vitalité propre de tout un chacun.

En ce sens, la contraction du semblant de l'écran ne simule jamais que l'accident à venir, celui de l'autarcie du monde plein. En effet, si, jadis, toute représentation figurative n'était qu'une diminution de l'espace des formes du visible, la présentation du monde à l'ère de la téléprésence surgit, elle, telle la contracture musculaire diffusant tout à coup la douleur au corps entier.

Au début de son livre *L'Œil et l'Esprit*, Maurice Merleau-Ponty écrit cette première phrase révélatrice : « La science manipule les choses et renonce à les habiter. »

Avec les technosciences de notre virtualité cybernétique, cette renonciation devient une sorte d'apostasie et concerne chacun de ceux qui utilisent ses instruments, ses outils de perception ou de conception. Ainsi, aux « rites d'autochtonie » dans l'espace réel de la Cité antique du monde grec se substituent aujourd'hui ceux de l'*autochtonie du temps réel* d'une soi-disant « ville-monde », qui tend à renouveler l'*AXIS MUNDI* des villes de l'Hellade par l'hypercentre d'un lieu du non-lieu, où le *lien* entre les « citoyens du monde » prend peu à peu la place de tous les lieux de la localité coutumière, ruinant ainsi les fondements mêmes de la politique.

Dans un article (*Sud-Ouest*, 2006), l'historien du climat Emmanuel Le Roy Ladurie alertait sur la dimension politique des accidents climatiques et ceci, à propos de la canicule de 2003, en remontant à la source de la Révolution française avec la canicule de 1788, pour finir par le réchauffement climatique en cours et le cyclone Katrina ; il annonçait ainsi publiquement le caractère inaugural de la première protestation contre la *Météorologie nationale*, accusée de n'avoir pas prévu les désastres à répétition, depuis la « tempête du siècle » en 1999 jusqu'à cette canicule de l'été 2003 et le limogeage du ministre de la Santé de l'époque, Jean-François Mattei.

Pression atmosphérique sur l'histoire et la politique des nations, mais, plus encore, *pression dromosphérique* de l'opinion publique et du progrès des connaissances sur les mœurs politiques.

Guerre ou révolution, ces passions collectives de l'actualité entraînent les sociétés les plus développées dans le délire des interprétations, la panique, comme si tout à côté des intempéries de la nature coexistaient, depuis longtemps déjà, ces intempéries de la culture qui bouleversent l'histoire des civilisations.

Encore et toujours à propos de l'*autochtonie* précédemment évoquée, on pourrait donc ajouter qu'il existe aussi de véritables SAISONS DU RÉEL, semblables aux *TRENDS* de l'économie politique dont l'histoire reste à faire, liées qu'elles sont au climat délétère des catastrophes « naturelles », certes, mais tout autant des désastres « industriels » ou autres. C'est bien là ce que nous ressentons depuis le début du troisième millénaire, avec l'« effet transpolitique » de calamités qui affectent notre CYBERMONDE. L'*évidence originelle* de la Foi perceptive, dont parlait Husserl, cède peu à peu du terrain (c'est le cas de le dire) devant l'*évidence terminale* d'une Foi perspective, où la télérealité du temps réel supprimerait définitivement le *hic et nunc*.

L'Université du désastre

Chapitre V

Dès lors que nous nous disséminerons sur d'autres planètes, notre avenir sera assuré.

STEPHEN HAWKING

Dépourvu de visibilité latérale, attiré par la région centrale des écrans qui l'accompagnent dans ses déplacements, ses itinéraires de dégagement, le téléspectateur « à poste fixe » devenu *mobispectateur* dérive non plus tant de sa course que du cours de sa vie.

DROMOMANE, déserteur de l'environnement parcouru, il participe, sans le savoir, de la grande mutation du peuplement planétaire, où le sédentaire est désormais celui qui est partout chez lui – dans le TGV, l'avion supersonique comme à domicile, grâce à son portable – et le nomade, celui qui n'est nulle part chez lui, malgré les lieux d'accueil d'urgence, ou ces tentes qui encombrant les trottoirs parisiens.

Après les grandes catastrophes autoroutières du télescopage de ceux qui roulent en convoi, catastrophes à répétition dues le plus souvent à une faute d'attention à ce qui entoure réellement le conducteur fasciné, le piéton en vient aussi à divaguer, au risque de provoquer à son tour les accidents de sa « locomobilité passagère », et donc à se comporter comme un homme en état d'ivresse.

Manifestant ainsi, sans le vouloir, une sorte de démarche aléatoire, le passant ordinaire devient l'involontaire chorégraphe d'un handicap dont certaines maladies nerveuses sont le signe

patent. Non content d'évacuer de son champ de vision les à-côtés de son chemin, le piéton contemporain de la visiophonie cellulaire, occupé à se concentrer sur l'interlocuteur audiovisible qui l'interpelle, ne voit qu'à peine devant lui.

Devant l'in vraisemblable succès de ces pratiques téléphoniques, comment ne pas deviner que cette nouvelle « technique du corps » donnera bientôt lieu, non pas tant à une réprobation que, inversement, à une célébration enthousiaste où ce type de dérive posturale du sujet et l'aspect décousu et déséquilibré des marcheurs seront vivement appréciés, comme c'est déjà le cas avec l'évolution d'un art de la danse où les postures acrobatiques ont renouvelé l'harmonique du corps de ballet, la chute devenant même le comble du progrès des performances chorégraphiques.

Se faisant ainsi étranger aux abords immédiats de sa marche – comme, avec les bas-côtés de sa course, le conducteur automobile –, le piéton solitaire en viendra peut-être, un jour, à négliger tout à fait la proximité de son errance pédestre, pour s'absorber dans l'imaginaire collectif d'un « lointain audiovisible » qui comblera ses attentes au détriment de toute rencontre.

On peut également imaginer le genre de collision frontale et de télescopage des *foules solitaires* et si intelligentes dont parlait Rheingold, ces foules orientées OBJET et notoirement désorientées SUJET, le personnage téléguidé venant emboutir, les uns après les autres, ses congénères inaperçus.

Rendant dès lors « inhabitables » non seulement le logement mais le déplacement urbain, la circulation quotidienne deviendrait cette sorte de « parcours du combattant » où l'autre n'est plus qu'un adversaire, au mieux un concurrent, que l'on ne rencontrait jadis que dans les phénomènes paniques de terreur collective ; la liberté de mouvement (première liberté de l'être animé) céderait peu à peu la place à cette police de la rue contre les « incivilités », qui viendrait compléter celle de l'autoroute ou celle des stades de football, puisque la prévenance et la politesse de l'ancienne *urbanité* auraient complètement disparu, volatilisées grâce aux ondes, comme c'est déjà le cas dans nombre de banlieues.

On peut même supposer qu'à l'instar de l'autoroute les *couloirs de circulation pédestre* pourraient devenir une nécessité : la

voie rapide pour la jeunesse, l'adolescence ; la *voie médiane* pour l'âge mûr ; enfin, non loin de la bande d'arrêt d'urgence, la *voie sénile* de la maturité dépassée !

En guise de confirmation, observons que la Sécurité routière, à l'initiative de la Gendarmerie nationale et du ministère de l'Éducation nationale, a lancé, au début de 2007, le PERMIS PIÉTON pour les écoliers du Sud-Ouest de la France. Ce permis, nous dit-on, « s'adresse aux enfants entre 8 et 9 ans et doit leur permettre d'assimiler aussi bien les règles de circulation à pied que les réflexes leur permettant d'assurer leur sécurité lorsqu'ils marchent dans la rue ou sur les bords d'une route¹ ».

Tous les enfants scolarisés recevront donc un livret intitulé le Code permis piéton, qui leur permettra de se perfectionner en dehors des heures de classe. Le slogan de l'opération étant : « À PIED C'EST TOI QUI CONDUIS ».

Comme le remarquait le capitaine, commandant l'escadron de la gendarmerie de Gironde : « Si le nombre de tués sur la route baisse globalement, celui des piétons tués augmente ; quant à l'enfant piéton, il est beaucoup plus vulnérable en raison de sa petite taille. Il a donc une vision réduite des dangers de la rue. Trop souvent, les enfants qui disposent d'une acuité visuelle réduite évaluent mal les distances. L'instauration prochaine d'un "permis piéton" devrait leur permettre d'apprendre et de respecter l'ensemble des règles élémentaires². »

« Pour créer je me suis détruit ; je me suis si bien extériorisé au-dedans qu'à l'intérieur je n'existe plus qu'au-dehors », constatait Fernando Pessoa, illustrant magistralement l'état de dépendance panique de l'individualisme de masse³.

En effet, alors que nos déplacements étaient naguère contraints par les pistes, les chemins et les routes de campagne, la ville a démultiplié ces parcours obligés dans ses rues, ses avenues,

1. *Sud-Ouest*, été 2006.

2. *Sud-Ouest*, printemps 2007.

3. F. Pessoa, *Le Voyage immobile*, dans *Œuvres complètes*, Bourgois, 2000.

ses boulevards, ses places publiques. Et, désormais, ce sont nos gestes, nos mouvements les plus infimes qui sont surveillés, devinés, soulignés par les techniques de poursuite automatique des détecteurs de la *traçabilité*, des caméras vidéo, des radars et autres capteurs.

À l'exemple ancien du TRANSPONDER qui inscrit au loin, sur l'écran de contrôle de la police, les itinéraires obligés des détenus équipés d'un bracelet électronique, chacun d'entre nous est désormais *sous contrôle de l'onde porteuse* des messages de son téléphone « cellulaire », si bien nommé, à l'égal du *fourgon* du même nom qui sert au transport des prévenus vers le palais de justice.

De l'ancienne trajectivité de nos voyages au long cours, nous sommes insensiblement passés à cette INTRANQUILLITÉ passagère d'une dromomanie où la gesticulation sur place n'est que l'indice d'une inertie grandissante qui ne manquera pas, demain, de figer le monde plein de l'humanité désœuvrée. D'où le soupir de notre poète portugais : « Ah ! Ne pas être tout le monde et partout. » À quoi j'ajouterai pour ma part : « Tout le monde et tout le temps. »

Mais écoutons encore la voix sourde de Pessoa : « Dieu est un immense intervalle, mais entre quoi et quoi ? Quant à moi, voilà que j'ai perdu le fil de mon sujet : je suis cet intervalle entre moi et moi-même. »

Ainsi, après la perte de l'autochtonie d'un réel qui habite la Terre, nous nous interrogeons, semble-t-il, aujourd'hui, sur cet INTERMONDE cosmique qui prétend supplanter l'INTERVALLE des distances de temps de l'astre des vivants, pour assurer – selon Stephen Hawking – l'avenir de l'humanité. Tout en nous abstenant de « louer Dieu dans l'étendue où éclate sa puissance¹ », il s'agirait, pour l'astrophysicien britannique, de *s'éclater* grâce à l'astronautique pour relancer une fois encore l'aventure coloniale !

1. Psaume 150, doxologie finale.

Ne dit-on pas que la Nasa s'apprête à relancer, pour 2020, son projet de base lunaire permanente ? Bel exemple de DÉLOCALISATION !

En fait, ce n'est pas Pessoa qui a perdu le fil de son sujet, c'est notre histoire qui s'exile vers l'au-delà, dans un délire où science et fiction se confondent.

Que dire de plus de cette perte de vue d'un siècle d'inattention, le vingtième du nom, où l'illusion d'optique « télescopique » aura été portée jusqu'à son point d'incandescence, « plus clair que mille soleils » ? En effet, quoi qu'on dise du Progrès au siècle dernier, de deux choses LUNE, l'autre c'est le SOLEIL, le soleil d'Hiroshima, la performance de la physique ou celle de l'astrophysique du débarquement lunaire n'étant jamais que l'ombre portée de la Grande Guerre du Temps, une guerre bientôt devenue celle des étoiles.

Et c'est ici que le fameux danseur de Nietzsche intervient, par la bouche de William Forsythe : « Bienvenue à ce que vous croyez voir ! » DROMOSCOPIE puis DROMOMANIE, l'art chorégraphique s'apprête à reprendre son droit d'aînesse sur le théâtre du verbe.

Art de la traçabilité des corps en mouvement dont le maître de ballet possède, par avance, les attributs d'un « directeur de conscience » (ou d'un logiciel), la danse a déjà remplacé, dans l'imaginaire, l'importance des arts plastiques par celle d'un *art vivant* ; symptôme clinique d'une époque où la trajectivité domine, de toutes parts, l'ancienne objectivité et la subjectivité de l'être animé.

Prenons l'exemple récent de Trisha Brown à l'Opéra de Paris. Avec elle, les danseurs ne se déplacent presque plus, ils bougent encore seulement ou, plutôt, *ils vibrent*, à l'exemple des ondes électro-luminescentes qui agitent nos écrans.

Apparition, disparition d'une coulisse à l'autre, la scène chorégraphique n'est plus que le lieu de passage plus ou moins furtif d'un danseur qui surgit sur le plateau *ex abrupto*, pour en ressortir trois secondes plus tard, comme s'il s'était trompé d'endroit...

Dans *Geometry of Quiet*, Trisha Brown renvoie à une danse d'exorcisme et de tentative de guérison des maux du temps :

« S'efforçant de faire exister les lisières de la scène, d'en capter les vibrations à travers ces piles électriques que sont ses danseurs », la chorégraphe américaine n'est donc pas dupe de l'illusion du temps réel de notre hypermodernité.

Autre témoin de cette DROMOMANIE chorégraphique, Odile Duboc, avec *Rien ne laisse présager de l'état de l'eau*, où l'hypnose perdure pendant un spectacle où les lumières façonnent l'espace plus que la chorégraphie. Tout cela débutant, comme si souvent, par ces *courses sur place* chères à la *post-modern dance* où, pour finir, les danseurs en viennent à prendre des poses sculpturales parfaitement inertes avant de s'effondrer sur le sol...

Autant d'indices qui révèlent l'attente inquiète d'une époque où *la langue ne dit plus rien et où le verbe ne médiatise plus les rapports humains* ; d'où ce caractère « hyperactif » mais, surtout, ce retour au langage du corps d'une gesticulation signalétique qui accompagne désormais partout la dromomanie d'une individualité émancipée de toute attache sociale ou territoriale.

Depuis le début du XXI^e siècle, ces pratiques vibratoires ou plus exactement VIBRATIONNISTES, inspirées de l'expérience de l'apesanteur et de la délocalisation spatiale, contaminent d'ailleurs le sport à domicile pour ceux qui désirent encore *garder la forme*.

Vélo d'appartement, gymnastique devant le téléviseur, la pratique du sport *at home* s'est popularisée. Ainsi, après l'encombrant tapis de course sur place qui évite le *footing*, commence à se généraliser l'usage du *POWER PLATE*, une plateforme qui envoie de trente à cinquante vibrations musculaires par seconde à celui qui l'emprunte. Cet entraînement vibrationniste, inventé par les Russes pour pallier les effets néfastes de l'apesanteur (atrophie musculaire, dégénérescence osseuse) sur les cosmonautes des stations spatiales, commence à se propager, sur Terre cette fois ; en particulier dans les centres de rééducation, de convalescence, de thalassothérapie et, également, chez les personnalités du sport et des médias ; l'engouement pour le *fitness* cédant maintenant la place au *wellness*, cette tendance lourde, aujourd'hui, du bien-être sans effort...

Ainsi, des grands mouvements de masse de la révolution du transport automobile du siècle dernier ne subsisterait plus, au-

delà de l'encombrement des villes et de leurs banlieues, que cette tendance à la démente d'une agitation sans but, comme celle de nos « convulsionnaires du rythme » qui ne sont plus tout à fait des « danseurs » mais des *contorsionnistes*, se distinguant davantage par leurs performances acrobatiques que par leur art chorégraphique ; comme si le Grand Mouvement du Progrès aboutissait, pour finir, à ce type d'individu agité de manies pivotantes et de secousses nerveuses, dont le hip hop est un symbole, au point que l'on a pu voir récemment une marque de voiture japonaise se servir de l'un de ces *danseurs sur place* pour vendre ses véhicules rapides !

Mais il est vrai que dans ce domaine de l'automobilité « grande routière » et de la conduite, comme de la mauvaise *conduite intérieure*, on assiste actuellement à des pratiques « excentriques ». En Grande-Bretagne, par exemple, le secrétaire d'État à la politique intérieure vient de proposer une loi visant à regrouper les prostituées en appartement, afin de débarrasser les rues de leur commerce. Quant à la sanction prévue : « les maraudeurs du sexe sur la voie publique se verront suspendre leur permis de conduire ». Comme quoi, l'externalisation n'est pas encore aussi généralisée qu'on le dit !

Si, jadis, la danse dans les villes et les campagnes se pratiquait en *bande*, en « sarabandes » et en chaîne, du branle à la bourrée ou au menuet, par la suite, elle devait s'exercer en couple, en changeant au hasard de partenaire. Désormais, et grâce à la « décohérence politique » des familles monoparentales qui accompagne la « décohérence quantique » de la physique de l'infiniment petit, le détachement est porté à son comble : désormais, chacun s'agit à la recherche d'un plaisir plus ou moins solitaire, qui n'est plus qu'un divorce par *consentement mutuel* dans ces *boîtes de nuit* qui sont sans doute des écoles d'urbanité, puisqu'on s'apprête à en ouvrir qui seront exclusivement réservées aux enfants de 10-12 ans, en attendant, après les *nursery rythmes*, l'orgie de décibels de *rave parties* que l'on installe désormais sur les terrains militaires ou les aéroports désaffectés.

Quant au type d'énergie dépensée ici ou là, observons que des architectes londoniens viennent de concevoir le projet *Pacesetters*,

qui vise à « récolter » cette énergie abondante et non polluante *générée par les vibrations des corps humains* circulant dans les gares, afin d'éclairer leur hall, et cela, à partir d'un escalier dont les marches seraient équipées d'un dispositif apte à convertir le mouvement des passants en électricité !

« Les gens regardent devant eux, nous on regarde en l'air. » Héros d'une dromomanie ascensionnelle, celle-là, les Yamakasi pratiquent un art du déplacement qui signale aux yeux de tous ce que j'avais dénommé hier, à propos de la vitesse de libération de la pesanteur, *la chute en haut*.

Adeptes d'un funambulisme citadin où le « monte en l'air » n'est plus un simple cambrioleur mais un cabrioleur de haute volée, le renversement de point de vue des Yamakasi, de l'horizon perdu des lointaines banlieues au zénith des tours de grande hauteur des cités d'Île-de-France, illustre à merveille l'impasse de ces « zones franches » où les tours ne sont jamais que des culs-de-sac en altitude qui prolongent verticalement la forclusion de ces quartiers qu'il s'agit de fuir par tous les moyens, y compris celui du « saut de l'ange », de la varappe ou de ce qui peut devenir, demain, le *saut de la mort* d'une évasion, définitive, cette fois.

N'oublions pas qu'à l'origine le DROMOMANE n'était pas tant un coureur, un nomade ou un malade, qu'un *déserteur*, un homme en fuite. Il est donc tout à fait révélateur de voir nos Yamakasi prodiguer leur savoir-faire aux détenus de Fleury-Mérogis, ces incarcérés qui ne demandent qu'à leur ressembler pour s'échapper enfin de l'enclosure de la centrale pénitentiaire, lieu de confinement, comme l'IGH, « l'immeuble de grande hauteur » devenant *une architecture à gravir* pour l'art pariétal d'un alpinisme débridé ; « aire de jeu sur place » qui s'émanciperait de la chaîne de montagnes, des parois vertigineuses des Grandes Jorasses ou des Dolomites, pour devenir cette performance excessive que certains alpinistes ont initiée récemment, où les longues courses en montagne d'antan laissent place à ces courses de vitesse en solitaire, où il s'agit de « se faire plusieurs

sommets en un rien de temps » – si possible, dans une même journée. La prouesse de l'alpiniste chevronné cédant la place à cette *vitesse ascensionnelle* où les concurrents utilisent le parachute de *BASE JUMP* pour redescendre sur Terre après leur victoire céleste.

De fait, tout cela signale clairement la fin de l'OBJECTIF – ce qui est devant nous, ce sommet, cette cime à atteindre par tous les moyens, cet *objet* de convoitise – et, à l'opposé, l'essor paradoxal de ce pur TRAJET d'un art du déplacement où s'efface le but même de la course en montagne à l'avantage exclusif de l'accélération d'un parcours en circuit fermé, à l'instar de ce qui se produit sur le stade – ce *véhicule statique* de Jeux olympiques qui ne mène nulle part, sinon au podium, et où les athlètes ne sont jamais que *les convulsionnaires de l'excès du record*, en proie à tous les dopages : musculaires – grâce à un entraînement intensif ou à la chimiothérapie –, sujets d'une expérimentation sur le corps qui ne dit même plus son nom aux téléspectateurs habitués désormais à *un progressisme sans but*.

Soyons donc assurés d'une chose : si, selon nos dramaturges, *le langage ne dit plus rien* il en sera très bientôt de même du mouvement des corps, cet art d'un déplacement « objectif » que la danse avait incarné bien avant la formalisation du théâtre antique. Ou encore : si l'époque « postmoderne » préfère le corporel au verbal, il en sera de même, demain, de toute *gestualité significative*, puisque les vibrations nerveuses de la synchronisation interactive ne nous laisseront même plus le temps de l'agitation, nous introduisant ainsi au domaine de cette inertie photosensible dont le règne végétal avait jusqu'ici le secret, alors que le règne animal semblait, quant à lui, obéir aux lois du mouvement physique.

Ainsi donc, si la chorégraphie est *un langage du corps*, celui-ci disparaîtra à son tour, comme c'est déjà prévisible avec le déclin de la communication immédiate, la soudaine généralisation de ces télécommunications instantanées dont la téléobjectivité supprime toute objectivité coutumière, celle du geste comme celle du verbe.

Resterait alors la possibilité ironique d'une caricature, sorte de HIÉROGLYPHE du mouvement humain où le mime, la grimace

supplanteraient les sourires et la beauté du geste ; car l'*expressionnisme* s'adapte parfaitement à l'émergence de ces biotechnologies transgéniques que la tératologie et ses monstres ne sauraient longtemps effrayer (ou retenir), malgré les signaux d'alarme de la chirurgie esthétique et les prémices de l'*hybridation homme-machine* dont les nanotechnologies sont porteuses, la mutation corporelle de la révolution des transplantations succédant à la mobilisation générale de l'époque, déjà si lointaine, de la révolution des transports...

Objectivité, subjectivité. À ces deux notions essentielles de la philosophie, il faudra bien ajouter un jour cette trajectivité des ondes et de leurs vibrations instantanées qui conditionneront l'activité comme la réactivité interactive d'un sujet victime de cette *terreur domestique* qui, selon Hannah Arendt, serait *la réalisation de la loi du mouvement*.

Pour nous en convaincre, il suffit, encore une fois, d'analyser les récentes pratiques policières de la surveillance des détenus de droit commun. Le placement « sous bracelet électronique¹ » révèle, en effet, une modalité intéressante d'exécution des peines, puisque non seulement, nous dit-on, elle ne coupe pas le condamné de sa vie familiale, sociale ou professionnelle, « *mais elle responsabilise un détenu qui gère lui-même sa sanction* ».

On imagine ce nouveau SELF-SERVICE d'un individualisme massifié, grâce au Transponder comme au téléphone cellulaire d'un mobispectateur dont l'appareil n'est plus tant un combiné téléphonique que l'instrument combinatoire d'une politique ou, plus exactement, d'un « marché de la proximité », une sorte de « lampe de poche » pour s'éblouir et, si possible, éblouir les autres.

En fait, puisque la télévision par téléphone portable s'apprête à remplacer le téléviseur à *poste fixe* qui réunit *at home* les membres d'une même communauté, d'une même famille, il n'est pas douteux que, demain, les promoteurs de l'individualisme de masse justifieront cette délocalisation devenue systé-

1. Le TRANSPONDER, cet objet dont j'ai évoqué l'importance politique, il y a si longtemps déjà.

mique (comme le font déjà les organisations caritatives à propos des phénomènes paniques de l'immigration clandestine) en arguant des besoins de ces exilés d'une EXTERNALISATION MASSIVE qu'ils exaltent par ailleurs au nom des bienfaits de la mondialisation !

La seule question en suspens demeure celle du contenu des programmes de ce type de divertissement LOCOMOBILE, où le téléspectateur est souvent *embedded*, embarqué dans une série de vecteurs AUTOMOBILES, ceux-là, métro-trains ou ascenseurs panoramiques possédant déjà leurs écrans, comme si la régie vidéo avait succédé à la caverne de Platon.

« *Il refuse d'être seul, il est l'homme des foules* », constatait, il y a longtemps, Edgar Poe... Mais, dans ce conflit d'interprétations, l'entreprise des apparences du milieu réel est menacée, et il est à craindre que, demain, l'inertie photosensible du passant l'emporte sur ce qui lui reste encore de la gestualité coutumière de ses déambulations, de son errance, comme c'est déjà le cas avec la culture OTAKU des victimes de l'addiction à Internet.

À moins, comme l'indiquait avec optimisme le juge d'application des peines précédemment cité à propos des détenus équipés du bracelet Transponder, que ce nouveau type de « fil à la patte télévisiophonique » responsabilise davantage le porteur, qui aurait à gérer lui-même la sanction encourue : ou bien regarder devant lui OBJECTIVEMENT pour éviter les obstacles, ou bien détourner le regard pour contempler avec acuité l'écran minuscule de cette lampe de poche extralucide qui favorise le strabisme (divergent ou convergent, nul ne le sait) d'un téléspectateur LOCOMOBILE auquel la vision binoculaire garantissait autrefois la vision du « relief » du monde, afin d'assurer au mieux son équilibre pour éviter les chutes !

Autant d'illustrations du vertige de l'intelligence devant « cette force d'expansion du mal enfermé dans le rectangle gris d'un écran où passent et repassent des ombres qui parlent », que redoutait Guido Ceronetti, au point de conseiller à chacun d'abandonner la télévision ou, plus exactement, de se débarrasser

de ce récepteur autrefois d'« appartement », en voie de miniaturisation subite, qui, aujourd'hui, se glisse au plus profond de nos poches ; la pulsation de son vibreur ou la petite musique de nuit de son appel se chargeant de nous réveiller à temps et à contre-temps de la sieste du réel.

De fait, de nombreux symptômes de cette désertion DROMOMANIAQUE ont émaillé le siècle dernier et, là encore, l'art contemporain a servi de révélateur à cette « transe gesticulatoire » de l'expressivité plastique. En particulier avec l'abstraction lyrique qui s'opposait au formalisme abstrait et fut très probablement à l'origine de l'*Action Painting* grâce à Hans Hartung, le légionnaire amputé d'une jambe pendant la seconde guerre mondiale, complétant ainsi le duo avec Blaise Cendrars, l'amputé d'un bras de la première guerre, qui avait apporté à la littérature cette violence ambulatoire de « La prose du Transsibérien ».

Maître d'un mouvement du bras qu'il exécute à partir de son fauteuil roulant, Hartung réalise son rituel polygraphique où, selon ses dires, « c'est d'abord le temps d'exécution d'un trait, les ralentissements, les accélérations, le temps intempestif qui compte ».

Giclure, griffure, tout ce qui se prolongera dans le *dripping* d'un Pollock est déjà là, comme pour s'opposer à l'abstraction géométrique de ses contemporains attachés à cette fixité, cette inertie dont l'icône était le modèle, chez Poliakoff par exemple.

« Je ne peins pas des formes mais des forces », devait finalement constater le maître d'une abstraction lyrique héritée de la violence de la *Blitzkrieg*. Étrange mutation, où la main du mutilé succède aux jambes de la chorégraphie et où la transe de la trace d'un *dripping* préfigure cette TRAÇABILITÉ des produits d'un âge hypervélocé, où la trajectographie du radar de suivi des missiles de croisière semble n'être que la perpétuation stratégique de l'*Action Painting* !

Dans l'un de ses cours au Collège de France, Roland Barthes faisait l'apologie de l'énergie vibratoire du joueur de billard, de son geste hésitant et pourtant si adroit. Mais c'est ici exactement l'inverse qui se produit, puisque à la pensée d'un tremblement propice s'oppose désormais cet *emportement* où le réflexe domine

toute réflexion ; et c'est bien là l'apport de la peinture d'un Pollock à l'opposé de celle d'un Rothko, comme c'était également le cas de Hartung par rapport à Poliakoff.

Gesticulation déclamatoire, démente ambulatoire, autant de signes cabalistiques d'un langage caché qui trahit à la fois le déclin du verbal au profit du visuel comme du gestuel, mais, plus encore, celui de toute représentation, puisque le temps réel de l'interaction synchronisée remplacerait définitivement, cette fois, le temps comme l'espace de l'action, bien réelle et durable, celle-là.

Ainsi, après l'*écriture automatique* et les « champs magnétiques » du surréalisme, assisterions-nous à l'émergence d'une *culture automatique* s'appuyant tout entière sur ces « flux tendus » des ondes électromagnétiques qui véhiculent nos communications, et qui aboutissent, fatalement, au « stock zéro » des représentations, non seulement « artistiques » mais politiques ou juridiques, comme le prouve abondamment l'« affaire des droits d'auteur » et de la « licence globale » sur Internet... après celle des « intermittents du spectacle ».

« Synonyme d'adaptation à la mondialisation et à l'unification des marchés, les Européens sont désormais conscients que la mobilité géographique peut améliorer leurs perspectives d'emploi », pouvait-on lire dans un grand hebdomadaire alors qu'au même moment on découvrait, sous l'intitulé humoristique « Le trajet embûche à l'embauche », que les précaires et les chômeurs sont les premiers pénalisés par l'exigence de mobilité des postes de travail qui nécessitent, encore et encore, des horaires éclatés à la mesure de ces distances qui ne cessent de s'étendre entre leur domicile et leur emploi.

Ainsi, aux « intermittents du spectacle » s'adjoignent désormais, un peu partout dans le monde, ces intermittents du contrat à durée déterminée, en attente d'une *externalisation vers le passé* qui ne saurait manquer... Pourtant, alors même que ces problèmes de mobilité jouent comme autant de démultiplicateurs d'inégalités, le monde des entreprises transnationales ordonne la

mobilisation générale, fuyant ainsi devant les dangers intrinsèques des phénomènes de délocalisation.

La mobilisation générale des migrants de toutes sortes trahit donc la fin de l'ancienne « géopolitique » de la production et de l'emploi comme du domicile fixe, devant l'émergence d'une « chronopolitique » de l'urgence qui ne peut aboutir qu'au chaos sociétal ; le temps des *utopies* du XIX^e siècle cédant désormais le pas à l'âge d'une *uchronie* caractéristique de l'histoire de la globalisation.

On comprend mieux, dès lors, l'impératif d'urgence du bracelet des détenus, ce Transponder qui n'est finalement que le double du téléphone cellulaire, et cette impérieuse nécessité d'un suivi à la trace des exilés de tous bords, d'une mondialisation excentrique où la mise en réseau implique automatiquement leur déambulation perpétuelle, mais surtout une TRAJECTOGRAPHIE permanente de leurs déplacements et les performances électroniques de ces fameuses « puces d'identification par radio-fréquence » (RFID).

Autre conséquence pratique de la mise en ligne et en réseaux des sociétés : si l'autonomisation des individus va de pair avec l'accélération du réel, la SYNCHRONISATION devient la principale menace contre les libertés publiques, puisque l'expansion du réseau reste parfaitement équivoque, dans la mesure où *sa structure INTERACTIVE relève d'un ordre dont les mouvements doivent être spontanément corrélés*.

D'où le transfert d'une « communauté d'intérêt » à tendance oligarchique et pyramidale à cette *communauté d'émotion*, anarchique mais téléguidée, favorisée non plus, comme précédemment, par la standardisation de l'opinion publique, mais bien par la synchronisation des émotions privées ; collectivisées par l'instantanéité interactive du temps réel des télécommunications et non plus par la durabilité, la persistance de l'« espace réel » d'une fixation domiciliaire qui avait fait émerger, après le nomadisme, le peuplement continental, des populations sédentarisées.

« L'opinion publique est une fausse *subjectivité* qui se laisse détacher de la personne et mettre en circulation », écrivait Karl Kraus. Quant à l'*émotion publique* de l'époque de la synchroni-

sation des sensations, elle n'est qu'une fausse objectivité qui trompe l'individu par l'accélération (réaliste) de sa circulation !

L'Un et le Multiple cèdent alors leurs prérogatives devant le fixe et le mobile ; il devient donc impératif d'envisager démocratiquement ses conséquences éthiques et politiques et d'analyser, après le rôle philosophique de la notion d'objet (et d'objectivité) et celle de sujet (et de subjectivité), celle de TRAJET, et de cette trajectivité à flux tendus dans les domaines des réseaux stratégiques et économiques, dont les conséquences bouleversent de fond en comble l'activité politique et juridique des nations, comme au siècle dernier elles avaient bouleversé les domaines littéraires et artistiques, ainsi que nous l'avons vu avec le surréalisme, mais, surtout, au XIX^e siècle déjà, avec l'invention du défilement cinématographique du « septième art » ; faute de quoi la mondialisation du Marché unique pourrait bien déboucher sur ces « crises d'épilepsie sociale » qui ne seront plus tant des « révolutions » que des catastrophes à répétition, plus redoutables encore que celles du futurisme soviétique, du fascisme italien, sans parler du nazisme de la TOTALE MOBILMACHUNG hitlérienne et de sa *Blitzkrieg*.

Habitant désabusé non pas tant d'un CYBERMONDE virtuel que d'un NANOMONDE bien réel, le « touriste » de masse, né de la révolution des transports, n'est plus guère qu'un *éternel retour* (sur investissement).

Dans ce tourisme de la désolation, à l'instar des techniques de la révolution des transmissions, les différents pouvoirs économiques et médiatiques commencent à agir à l'identique de ces scientifiques qui sont déjà en mesure *de manipuler les atomes un par un*, telles les pièces d'un micro-Lego, pour les assembler ici ou là, au gré de leur désir de suffisance économique ; l'unique distinction est qu'ici l'ATOME, c'est l'individu et son QUANTUM D'ACTION, l'interactivité d'un ancien « acteur » devenu l'« interacteur étrange » d'une parodie de liberté qui nous transforme à la fois un par un et tous ensemble en cette TRIBU INTERACTIVE qui n'a plus rien de commun avec le « corps social » des démocraties,

mais bien plus avec celui du Léviathan de Hobbes ; avec ces convulsionnaires d'une sorte de crise épileptique où l'ancien tissu conjonctif des empathies (social, familial...) est remplacé par ce *chaos disjonctif* d'une antipathie, d'une répulsion vis-à-vis de l'autre comme du tout autre.

Ainsi, l'externalisation programmée de la diaspora postindustrielle et touristique tend à s'adjoindre l'internalisation d'une science de l'infiniment proche comme de l'infiniment profond, où la MÉGASPHÈRE de l'infiniment lointain astronomique cède le pas à cette MICROSPHÈRE de l'inaperçue proximité d'une matière *nanométrique* qui disqualifie l'« œil nu », autrement dit l'*aperçu* comme l'était jadis l'homme nu, l'HOMO SACER des origines latines de l'esclavage.

Perte de vue d'une objectivité *de visu*, à l'avantage exclusif d'une télé-objectivité dans l'infiniment vaste de la télescopie télévisuelle, mais tout autant dans l'infiniment minuscule des *microscopes à effet tunnel*, ce tunnel-là ne débouchant plus sur la lumière d'une quelconque « sortie de secours », mais sur l'entrée d'une explosion triomphale, celle du BIG BANG « astronomique », en attendant le BIG CRUNCH ; l'implosion fatale, préfigurée aujourd'hui par la quête nanométrique d'un INFRAMINCE, cher à Marcel Duchamp, l'apôtre d'un art extrarétinien.

Mais revenons, pour conclure, à nos touristes de la désolation, ces sédentaires d'un nouveau genre que les lointains rendent anxieux, ces DROMOMANES de la finitude qui ne voyagent plus tant pour voir le monde que pour assister, en direct, à l'ampleur d'un confinement planétaire qui les attire comme le bord de la falaise attire les curieux ; voyageurs sans bagage qui ressemblent tellement à ces sportifs de l'extrême qui recherchent des sensations fortes pour tenter, si possible, de compenser l'inertie d'une réalité décidément trop *terre à terre*.

De même, certaines agences, spécialisées dans le « tourisme de guerre », proposent à leur clientèle un nouveau type de destination : après le parcours des champs de bataille du passé et la reconstitution des anciens combats (on se souvient encore de la commémoration, en 2005, de la victoire napoléonienne d'Austerlitz comme de celle de la défaite de Trafalgar), elles affrè-

tent des charters pour visiter les lieux d'affrontement de l'Intifada en Palestine, ajoutant même à leur programme de tour operator, après l'Afrique désolée, l'effondrement économique de l'Amérique latine..., ce *voyeurisme* complétant habilement l'*exhibitionnisme* de la télévision et ses atrocités à répétition.

D'autres s'en vont à Quito visiter la fameuse « allée des Volcans », une trentaine dont neuf en activité qui forment la cordillère andine de l'Équateur ; en attendant, demain ou après-demain, d'aller inspecter, pour *se faire peur*, les tumulus de béton qui recouvrent le sarcophage des centrales nucléaires de Russie, cette autre chaîne de volcans en radioactivité constante... L'excitation d'un risque EXOTIQUE succède, pour nos « visiteurs du soir », à la découverte des coutumes étrangères d'un ART PREMIER désormais au musée.

Le dramatique prenant ainsi la place de l'exotique, on tente de redécouvrir au bout de notre planète ces sensations fortes que la tragédie du théâtre antique, ou « la foire du Trône » et ses manèges de haut vol au siècle dernier avaient initiées, puisque l'*inconnu* recherché n'est plus tant l'autre, le différent, que l'ennemi du genre humain : la mort violente, autrement dit cet attrait de la fin d'une époque où l'*état suicidaire* n'est plus seulement psychologique mais encore sociologique et politique, comme l'indique cet autre tourisme, TERRORISTE celui-là, du kamikaze.

C'est aussi cela la *démence ambulatoire* de ce DROMOMANE dont le seul « bagage à main » n'est autre qu'une ceinture ou une chaussure explosive et où ce qui est désespérément tenté, c'est moins la lutte que la désertion finale.

Ainsi, au tourisme de guerre évoqué se substitue désormais celui d'un « terrorisme finaliste » où la terreur et le tour de la Terre ne font plus qu'un : à la fois *en direct* sur le terrain et *en différé* grâce au replay et à la « mise en boucle » des attentats ; désastres d'une époque où, selon le théologien Dietrich Bonhoeffer, « nous avons transformé la fuite en triomphe ».

Autre exemple de cette dromomanie : une agence de voyages californienne propose depuis peu de découvrir *comment vivent les immigrants mexicains en situation irrégulière*. Sous le nom de Reality

l'éclair de chaleur du Trinity Test, pour se prolonger, après Hiroshima, et surtout après Tchernobyl, par l'évidence, explosive elle aussi, de cette BOMBE CLIMATIQUE à retardement que confirme le Groupement d'experts internationaux sur l'évolution du climat.

Encore un peu, et l'on assistera, médusés, au déclenchement de la toute première « guerre civile » entre science et technoscience, alors que jusqu'à présent on avait assisté à leur « guerre étrangère » commune contre les sciences humaines et la philosophie.

En fait, c'est bien l'écologie, si proche tout à coup de l'eschatologie, qui ouvre aujourd'hui les hostilités, dans cette guerre intestine dont le *casus belli* est l'accident d'un savoir partiel, acquis au cours des âges et désormais confronté aux limites drastiques de la géophysique, pour une humanité soudain réduite aux acquêts.

Mais n'oublions pas, comme l'indiquait encore Vladimir Jankélévitch, qu'avec « la guerre, c'est l'homme qui fait sa grande cure métaphysique de malheur, se rationnant volontairement pour expier une civilisation trop voluptueuse¹ », la violence des conflits déclarés n'étant jamais que l'hypocrite succédané de l'austérité.

« Il arrive, poursuit le philosophe, que l'austérité soit une pénitence que le moderne s'inflige en compensation ou en expiation du luxe et des mille agréments que la civilisation technique lui apporte. »

Observons, cependant, qu'il s'agit aujourd'hui d'une austérité d'une tout autre nature, puisque la « guerre civile » entre science et technique, ou plus exactement entre science théorique et technoscience opératoire, entraîne, cette fois, une *mortification sans précédent* qui intéresse très directement non plus la volupté d'une « civilisation du bonheur », mais l'ensemble des satisfactions éprouvées par notre consommation outrancière grâce aux bienfaits technologiques, et donc, indirectement, la remise en cause du caractère expérimental de nos connaissances, puisque l'expé-

1. V. Jankélévitch, *L'Austérité et la Vie morale*, Flammarion, 1956.

rience scientifique probatoire concerne désormais rien moins que la globalité de l'écosystème, autrement dit la « grandeur nature » d'un soi-disant progrès de la culture universelle...

Désormais exigée, l'austérité écologique entraîne, du même coup, la question fantasmatique d'une expérimentation non seulement *globale* mais *finale*, pour une science physique intégralement confondue avec la géophysique de l'astre terrestre, comme l'esquissent déjà les pratiques douteuses d'une *géo-ingénierie* imaginant des tentatives de refroidissement climatologique par l'insémination artificielle de particules dans la haute atmosphère... On croit rêver devant ce qui n'est plus tant de la MÉGALOMANIE qu'une sorte de MÉGALOPSYCHIE, pour une ingénierie dont l'ingéniosité serait devenue folle, ou plus précisément PHILO-FOLLE !

« La dignité de l'homme, indique encore Jankélévitch, est de participer à la raison, son indignité de n'être pas transfiguré par cette raison : sa grandeur est misère et sa misère est grandeur. » De là découleraient, philosophiquement, les deux ordres précédemment indiqués : la *grandeur de puissance* de la raison et la *grandeur de pauvreté* dont l'humilité serait le signe.

Remarquons, cependant, que cette modestie n'est pas le fort d'une époque d'outrance « hyperbolique », lancée dans l'armement d'une course énergétique que stigmatise notre philosophe : « L'austérité est le mot d'ordre des époques décadentes. Dans la décadence, en effet, nos propres rythmes vitaux semblent rejoindre des rythmes astronomiques et calendaires où le cycle annuel des saisons fait place à une dégradation irréversible. »

Devenues, semble-t-il, eschatologiques, les sciences de l'environnement reposent donc désormais sur le constat de faillite d'un progrès énergétique dont l'accélération menace non seulement la géophysique du globe, mais aussi bien l'histoire de l'humanité, son devenir probable. Alors que le sage laboureur de la fable concluait : « travaillons, prenons de la peine, c'est le fonds qui manque le moins », aujourd'hui l'inverse se produit, puisque c'est *le fonds qui manque le plus*.

Pour une science expérimentale, ce constat est fatal, et le rejeter revient à s'aventurer dans le domaine hasardeux d'un

Tour, Bike Aid, antenne de l'association à but non lucratif Global Exchange, organise des excursions autour de thèmes sociaux généralement dramatiques. Pendant une quinzaine de jours, ces FUGITIFS vont découvrir le désert et ses paysages, mais également la frontière électronique entre l'Amérique du Nord et le Mexique, avec ses capteurs, ses caméras de vision nocturne et sa clôture d'acier bientôt prolongée sur 1 200 kilomètres par un véritable « Mur du désert ».

Voyage initiatique certes, mais pour quelle leçon de choses ? Sinon de cette FORCLUSION dont parlait, lors d'un entretien à la BBC en 2006, l'astrophysicien Stephen Hawking : « Tôt ou tard, une catastrophe telle qu'une collision avec un astéroïde ou une guerre nucléaire nous tuera tous. La seule solution serait d'aller coloniser d'autres planètes. »

Si demain l'astre des vivants n'était donc plus que la plateforme technique, le PLANISPHERE INTERACTIF souhaité par les promoteurs du Progrès, il resterait alors à inscrire quelque part dans le désert du Monde : STOP EJECT !

Chapitre VI

Comprendre était autrefois l'Art des arts. Cela ne suffit plus, il faut deviner.

BALTASAR GRACIÁN

Aujourd'hui, le dernier des devoirs d'État serait-il celui d'un mensonge par *dissuasion*, qui renouvellerait le mensonge par *omission* que devinait si bien Hannah Arendt, lorsqu'elle écrivait : « Il se pourrait que nous ne soyons plus jamais capables de comprendre, c'est-à-dire de penser et d'exprimer les choses que nous sommes cependant capables de faire¹. »

Devant cette dénégation soudaine du *savoir-faire*, l'universalité du désastre contemporain implique nécessairement la prochaine refondation de l'Université ; celle d'une sorte d'*hôpital général* de la science et de ses techniques qui viserait, si possible, à faire face à cet *accident des connaissances* qui résulte moins des erreurs et des échecs que de cette spectaculaire réussite des technosciences de la matière comme de la vie, dont les biotechnologies sont le sommet, avec l'apport instrumental des nanotechnologies du vivant.

Un hôpital donc, ou plutôt un *hospice de la science*, un hôtel des Invalides du savoir et de ces connaissances définitivement privées, semble-t-il, de conscience critique, non pas par leur incapacité à progresser rapidement mais par un succès sans précédent,

1. H. Arendt, *Le Système totalitaire*, op. cit.

que nul d'ailleurs ne contrôle plus, malgré la volonté démocratique affichée.

Depuis le siècle dernier, en effet, la volonté de puissance des technosciences a gravement endommagé, si ce n'est invalidé, l'ensemble des connaissances acquises, rendant ainsi suspectes leurs différentes disciplines, désormais considérées comme impropres à la vie et à son environnement.

Arrogante jusqu'au délire, la BIG SCIENCE est devenue impuissante à corriger l'excès de son succès, et cela, moins par une absence de savoir que par l'outrance, l'*hubris* d'une fuite en avant sans aucun souci de ménager ses arrières, son incroyable déficit éthique et philosophique.

Engagées volontaires dans la « guerre totale » du XX^e siècle, dans une militarisation progressiste contre les totalitarismes, les sciences ont ainsi dérivé, l'une après l'autre, pour s'apparenter finalement aux « sports de l'extrême » ; la tentation d'un *dopage théorique* l'emportant finalement sur la sagesse d'un savoir tout relatif, au nom d'une soi-disant *Paix de dissuasion* entre les nations, d'un équilibre terroriste, dont l'actuelle prolifération nucléaire est devenue la vaine confirmation.

« Les dégâts causés par un ignorant sont irréparables », prétend le proverbe. Est-ce le cas de la physique comme de toute connaissance scientifique ? C'est bien la question de la FAILLIBILITÉ, autrefois posée par Karl Popper.

Peut-on se repentir de la connaissance scientifique ? Après le *catholicisme* de la religion chrétienne, l'*universalisme* de la BIG SCIENCE devrait-il se repentir de ses excès meurtriers, des « dégâts du Progrès » ? Devant cette révélation écologique soudaine d'un accident des connaissances qui prolonge celui des substances, la communauté scientifique ne devrait-elle pas, à son tour, faire son *mea culpa* ? Après l'Église au XX^e siècle, avec Karol Wojtyła, son pontife, cette interrogation rétrospective qui a clairement débuté chez Julius Robert Oppenheimer, à la suite de la réussite du « Trinity Test », mais surtout du bombardement du Japon, ne devrait-elle pas être relancée ?

C'est ici que gît le paradoxal projet d'une refondation universitaire qui prendrait prétexte de l'*échec du succès* grandissant de la

BIG SCIENCE. Il ne s'agirait donc plus de la liturgie du repentir d'un célèbre personnage scientifique, ou encore d'une série de prix Nobel de physique entourés de quelques prix Nobel de la paix, mais de l'inauguration officielle de cette UNIVERSITÉ DU DÉSASTRE qui constituerait l'indispensable MEA CULPA désormais nécessaire à la crédibilité d'un savoir en passe de devenir intégralement suicidaire.

Karl Popper le constatait dans un texte important : « On peut dire que l'origine et l'évolution de la connaissance coïncident avec l'origine et l'évolution de la vie et qu'elles sont donc étroitement liées à celle de la Terre. La théorie évolutionniste relie la connaissance et donc nous-mêmes au cosmos. De ce fait, le problème de la connaissance devient un problème cosmologique. Naguère, je parlais déjà du caractère fascinant du "problème de la cosmologie", le caractérisant comme suit : "C'est le problème qui consiste à comprendre le monde, y compris nous-même et notre connaissance, en tant que partie du monde. Telle est la façon dont j'envisage toujours le cadre de la théorie évolutionniste de la connaissance"¹. »

Il est étrange qu'une évidence « logico-cosmique » aussi aveuglante n'ait jamais inquiété nos savants, à propos du devenir ÉCOLOGICO-COSMIQUE de toute connaissance pratique, sur Terre et nulle part ailleurs.

Il est vrai, comme le remarquait Maurice Merleau-Ponty, que « la science suppose la foi perceptive mais ne l'éclaire pas », du moins jusqu'à ce jour pas très éloigné où « la science réintroduira peu à peu ce qu'elle a d'abord écarté comme subjectif. Alors le Monde se fermera sur lui-même et, sauf par ce qui, en nous, pense et fait la science, par ce spectateur impartial qui nous habite, nous serons partie et moment du grand objet² ».

Nous y sommes, c'est chose faite, d'où l'urgence de cette *Université du désastre annoncé*, où logique formelle, logique dialectique et logique paradoxale ne se laisseront plus distraire par les facéties des logiques floues de la postmodernité.

1. Karl Popper, *L'Univers irrésolu*, Hermann, 1984, et *La Quête inachevée*, Pocket, 1989.

2. M. Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, op. cit.

En effet, si, selon Aristote, *il n'y a pas de science de l'accident mais uniquement des substances*, ce qui implique l'improbabilité d'une *accidentologie* véritable, il n'est que trop évident aujourd'hui que l'*accident des connaissances* n'est autre que celui de cette « science des substances » qui aboutit maintenant à accider toute connaissance pratique, pour cause d'excès de succès et de réussite spectaculaire, dont nous sommes à la fois les témoins et les victimes.

Au cours du XX^e siècle, la militarisation de la science a rendu suspecte la *connaissance*, tout comme le développement de la presse industrielle « à sensation » avait rendu suspecte, au XIX^e siècle, l'*information publique*, en attendant de rendre suspecte, à son tour, l'*informatique* du « temps réel ». Question décisive : quelle pourrait bien être, demain, cette discipline d'une sagesse nouvelle, cette *science de l'accident intégral* du Progrès des connaissances ? En serait-il de cette discipline paradoxale ce qu'il en est de la justice selon Robert Badinter : « La justice relève d'une technique et demeure une vertu », relançant par là même le procès de Galilée dont la sentence fut certes indigne, mais pas la procédure !

À défaut d'un tel constat, ce qui disparaîtrait alors, c'est la science, une BIG SCIENCE qui aurait accompli son suicide, tel un kamikaze du Progrès à tout prix.

« Qui peut le plus peut le moins. » Cette maxime populaire est notoirement fausse en ce qui concerne l'accident contemporain de la BIG SCIENCE sans conscience de ses méfaits, et la réussite de cette science à « grand spectacle » est bien incapable de nous prémunir contre ses fatales retombées, comme on peut le constater avec les débats sur l'enfouissement de ces déchets radioactifs dont la durée de nocivité dépasse, paraît-il, les 200 000 ans...

On le remarque donc une fois de plus, l'accident contemporain des progrès de la BIG SCIENCE, c'est l'*accident d'un temps uchronique*, et donc celui de toute prospective salutaire sérieuse, les délais de la prévention dépassant toute capacité politique.

C'est aussi cela, l'« Accident intégral » du savoir, un accident qui intègre un nombre incalculable de faits et de méfaits impré-

visibles sur le long terme, non seulement dans le domaine de la physique de l'atome, mais aussi dans ceux de la biologie ou de la génétique des populations...

Devant l'horizon d'attente millénariste d'une telle catastrophe de la pensée, la nécessité d'une Université du désastre accompli devrait entraîner celle d'une pratique plus démocratique de la recherche et du développement scientifiques et techniques, le partage des différents savoirs étant complété par la question prépondérante des priorités en matière d'investissements économiques.

En effet, en ce tout début du troisième millénaire, quel est le POUVOIR DU RISQUE ? Ce pouvoir technoscientifique qui se dissimule derrière la promotion exaltée d'une technologie spectaculaire qui prétend même recréer la vie, grâce aux artifices d'une biologie de synthèse.

En ce domaine, observons par exemple l'évolution récente de cette *culture du risque majeur* qu'un rapport du Commissariat général au Plan, intitulé « L'État et l'assurance des risques nouveaux », a édité au printemps 2005 et dont les premiers résultats pratiques sont apparus en 2006. Selon cet « exercice prospectif », le dossier de l'amiante (cent mille décès potentiels et 14 milliards d'euros d'indemnisation aux victimes) laisse présager une montée en puissance des dommages collatéraux, *due à l'introduction hâtive, scientifique ou technologique* (nucléaire, biologique, etc.) de procédures multiples, le phénomène du risque terroriste venant encore compliquer la situation.

Face à cette inflation des incertitudes et des coûts difficilement « mutualisables », les systèmes d'assurances pourraient désormais refuser d'assurer la couverture de certains risques, car, faute de discernement et de prudence, l'existence même des grandes compagnies d'assurances et surtout de réassurance, se trouverait, cette fois, définitivement menacée... D'où l'urgence, selon les responsables de ce rapport, d'étoffer sérieusement la *culture du risque* d'un État français qui déteste prévoir les catastrophes et prétend même faire de l'optimisme un devoir civique !

Quelques mois plus tard, à l'automne 2005, un rapport de l'OCDE annonçait que les compagnies d'assurances américaines ne pouvaient plus garantir seules les MÉGARISQUES, en particulier

ceux qui sont liés à un terrorisme de masse par définition imprévisible, et interdisent donc tout calcul actuariel susceptible de fixer un quelconque « prix de marché ». Ainsi, les entreprises étaient appelées à repenser leur mode de couverture économique des catastrophes naturelles ou humaines de notre XXI^e siècle.

Enfin, au printemps 2006, le Programme alimentaire mondial (PAM) des Nations unies et l'assureur français AXA-RE mettaient au point un contrat pour *assurer l'Éthiopie* (deuxième pays le plus peuplé d'Afrique, avec 77 millions d'habitants) *contre la sécheresse*, en s'appuyant sur le modèle des « dérivés climatiques » qui, dans les pays riches et tempérés, protègent les stations de sports d'hiver en cas de manque d'enneigement, ou encore les vignes contre les excès de la pluviosité...

Premier contrat mondial d'assurance pour l'aide humanitaire d'urgence, qui anticipe ceux qui prévaudront demain pour nombre de pays victimes du réchauffement climatique du globe. On précise, par ailleurs, que si l'expérience du PAM réussit, l'ONU et la Banque mondiale pourraient étendre ce dispositif de secours au Kenya, au Malawi ou au Niger.

Devant une telle situation d'urgence géopolitique, et en attendant la fondation d'une *Université du désastre accompli* ou du musée de l'Accident, l'École des Mines de Paris vient de créer un doctorat de « Sciences et génie des activités à risques ». Une vingtaine de thèses sur ce thème devaient être soutenues à la fin de 2006.

Même si le nom de GÉNIE attribué aux risques majeurs paraît pour le moins prématuré, il a cependant le mérite d'ouvrir la question d'une *intelligence collective pratique des intérêts partagés*, face aux mégarisques ; et ceci au moment précis où la catastrophe d'une convergence fatale de tous les risques est à l'ordre du jour d'une BIG SCIENCE confisquée par les experts attitrés du Progrès à tout prix, dont l'ambition de puissance a effacé tout discernement, toute rationalité, faisant de la recherche et du développement une passion coupable plus qu'une science capable ; sorte d'*expressionnisme postmoderne* destiné au théâtre d'une science à grand spectacle qui rejouerait sans relâche la tragédie du jardin d'Éden, au pied de l'Arbre des connaissances, au risque d'expulser, cette fois, l'Humain.

nité honteuse non plus du « Paradis originel » mais de la Terre mère, en direction des exoplanètes chères à Stephen Hawking.

« La chose, le Monde domine l'être humain, il est prisonnier, esclave du Monde, sa domination n'est qu'illusion, car c'est la technique qui est la force par laquelle la Terre saisit l'être et le soumet. Et c'est parce que nous ne dominons plus que nous perdons pied, que la Terre n'est plus notre Terre à nous. C'est pour cela que nous devenons de plus en plus étrangers à la Terre », écrivait Dietrich Bonhoeffer au début des années 1930. Cette « grande illusion », ici décrite, se matérialise aujourd'hui dans la fausse perspective *dromoscopique* d'une réalité accélérée où « il s'agit de tromper l'homme qui est effectivement en fuite, en lui faisant croire que cette fuite est son triomphe et que c'est le monde entier qui est en fuite devant lui¹ », conclut le théologien martyr de la *Blitzkrieg*.

Aujourd'hui encore, cette trompeuse illusion d'optique d'un Progrès, qui se prétend même être une RÉALITÉ AUGMENTÉE, n'est que la réalité accélérée du désastre d'un « échappement libre », hors de cette trop étroite planète tellurique, à la recherche désespérée d'un monde de substitution au monde déchu, réduit à rien, ou presque, par la force d'une technique qui nous a rendus étrangers à la géophysique ; entraînant, par là même, l'humanité entière dans cette quête coloniale et métagéophysique du tout dernier des Nouveaux Mondes.

Comble de la délocalisation, cette EXTERNALISATION globale n'est jamais qu'un délire de plus de nos civilisations progressistes, qui accomplit, à la perfection, la prophétie romantique : « S'il se pouvait, nous abandonnerions la zone du soleil pour nous ruer hors de ses limites. » C'est chose faite désormais, avec ces sondes spatiales qui s'aventurent « dans la nuit de l'inconnu, le froid d'un autre monde, peu importe lequel pourvu qu'il nous soit étranger² ».

1. Dietrich Bonhoeffer, *Création et Chute*, op. cit.

2. F. Hölderlin, *Œuvres*, op. cit.

C'est donc bien ici et maintenant, sur cette planète endotique et nullement exotique comme celles que recherche Corot, le télescope spatial lancé à Baïkonour en décembre 2006, que la question du jour se lève, ou plutôt se relève et se révèle à l'intelligence postindustrielle. Ce jour-là n'est pas celui de la *révolution* de la Terre autour du Soleil, ce n'est pas non plus l'alternance diurne et nocturne qu'il était loisible de calculer, c'est quelque chose qui détermine l'essence du monde comme de notre existence.

« Le Jour constitue le grand Rythme, la dialectique naturelle de la création, et ce rythme est à la fois repos et mouvement¹. » Ce Jour le plus jeune, c'est cette RÉVÉLATION qui fait de chacun, par sa naissance et son humilité, un « révélationnaire » plus qu'un « révolutionnaire » du Grand Mouvement d'un Progrès sans repos et sans but, qui a fait de l'histoire une sphère plutôt qu'un cercle vicieux, une dromosphère d'accélération d'une réalité dont la fuite en avant n'est jamais qu'un triomphe sans avenir ; une victoire à la Pyrrhus où la fuite des avant-gardes de la raison n'est que le cul-de-sac d'une volonté de puissance dont l'orgueil semble dérisoire, comme le prouve actuellement la quête « extra-terrestre », avec l'abandon des crédits du programme *Seti* et de son postulat : « Le Principe de banalité », qui fondait ses espoirs sur la découverte de « signes de vie », puisque notre vieille planète était tellement ordinaire, banale, qu'il devait bien en exister de semblables, sur lesquelles « l'apparition de la vie aurait été tout aussi automatique que sur la nôtre ».

Singulier détour de l'*évolutionnisme cosmique*, puisque notre minuscule planète ne serait finalement pas si banale que cela, au point qu'un exobiologiste en est arrivé à penser que « nous pourrions bien être absolument seuls dans l'Univers ».

Nullement désarmés pour autant par l'inexistence probable d'un autre objet céleste habitable, nos démiurges en viennent même à proposer la création d'une atmosphère « quasiment terrestre » afin de viabiliser un astre hostile à la vie. La dénomination de ce « créationnisme » serait : la TERRA FORMATION...

1. D. Bonhoeffer, *Création et Chute*, op. cit.

Tout cela ressemble trop aux extravagances soviétiques pour nous rassurer sur l'avenir d'une intelligence progressiste et d'un savoir UNIVERSEL devenu « extra-rationnel » autant qu'« extra-terrestre » ; à l'instar de l'étoile rouge du Spoutnik ou de ces gigantesques travaux publics de transformation de la nature qui entraînaient les populations moins vers l'« avenir radieux » d'un communisme athée que vers l'horizon négatif d'un COSMISME destiné à devenir un culte « progressiste », une religion d'État. Merveille du savoir-faire technique, le « créationnisme » est donc de retour, et son culte matérialiste ne manquera pas, demain, de devenir, comme hier en Union soviétique, au-delà du positivisme, un véritable ILLUMINISME ; un culte solaire tardif et finalement « extra-solaire », que préfigure déjà l'instantanéité de ces ondes, de ces mass media qui fascinent littéralement les foules.

Ainsi que l'expliquait récemment un « ingénieur du vivant », von Karman : « Les scientifiques découvrent des choses qui existent, mais les ingénieurs créent des choses qui n'existent pas. »

Tout est dit : après la création du monde extra-terrestre, grâce à la géo-ingénierie, on pourrait, par exemple, boucler sur elle-même la sphère d'accélération du réel, la dromosphère, par *la création de la vie* ! Et cela grâce au décryptage du génome humain... misérable miracle laïque d'une industrie du vivant qui succéderait ainsi à l'industrialisation de la mort au XX^e siècle.

En fait, n'oublions jamais que cet accident, ce désastre des connaissances, a d'abord frappé la culture occidentale, les arts contemporains d'un siècle impitoyable pour l'esthétique comme pour l'éthique.

Dans un texte datant, remarquons-le, de 1945, Henry Miller notait : « Les artistes aujourd'hui sont divisés. Une part du temps et de l'énergie de chacun d'eux est consacrée à la DESTRUCTION, destruction volontaire, intentionnelle, délibérée. Pour ceux qui vont suivre Picasso, le vieux monde ne meurt pas assez vite¹. »

Ainsi, avant d'atteindre de plein fouet la science, les « arts et métiers » du Progrès technique, *la pulsion vers l'autodestruction*

1. Henry Miller, *L'Œil qui voyage*, Gallimard, 2006.

dénoncée par Arthur Koestler paraphrasant Freud avait frappé l'ensemble des « métiers d'art » de la culture occidentale.

« *Un optimiste est un homme qui voit une chance derrière chaque calamité* », écrivait, en connaisseur, Winston Churchill... Impossible d'analyser le progrès des calamités en question sans se référer à la guerre, aux grands conflits et à leur incessante préparation au cours des âges. Depuis l'origine des sciences appliquées, qu'on le veuille ou non, l'ARSENAL a été de fait l'« Académie du désastre ».

Depuis l'atelier de l'alchimiste, la fabrique des projectiles et de leurs explosifs moléculaires, jusqu'aux laboratoires des gaz de combat ou ceux du MANHATTAN PROJECT, l'arsenal a été *la poudrière du Progrès* ; la face cachée du Janus bifrons de l'Université occidentale, comme le montre, entre autres, un Galilée proposant les services de sa lunette astronomique pour gagner le combat naval que prépare l'arsenal de Venise.

Produit indirect de l'humanisme, pourquoi cette intelligence militaire dévoyée ne serait-elle pas, un jour, mise à contribution pour nous préserver de l'Accident intégral, plutôt que de nous y exposer chaque jour davantage ? Ici, le duel ancestral de l'arme et de la cuirasse ne saurait suffire devant l'excès de puissance d'une destruction massive inaugurée sous les auspices de ce complexe militaro-industriel, et villipendé, en pleine guerre froide, par le président Eisenhower.

Dans son discours d'adieu, ce général américain, spécialiste de la logistique, devait mettre en garde les démocraties contre la persistance de ce fameux complexe qui les menaçait sous le vertueux prétexte de les sauver du totalitarisme.

Un demi-siècle plus tard, et malgré l'implosion de l'Union soviétique, force est de constater que ce complexe-là n'était pas seulement une menace pour les nations libres, mais tout autant pour la science et l'ensemble des connaissances nécessaires à la paix, puisque l'arsenal mégatonnique des deux adversaires de la guerre froide a abouti à la prolifération que l'on sait, avec le « déséquilibre de la terreur » d'une diaspora suicidaire incontrôlable...

Dénonçant, dès 1948, le fait que les derniers progrès théoriques de la science « l'ont amenée à se nier elle-même, ses perfectionnements pratiques menaçant la Terre entière de destruction », le philosophe Albert Camus tentait d'ouvrir une voie nouvelle. À la *docte ignorance* d'une science militarisée à outrance par l'exigence de la dissuasion nucléaire entre les nations pourrait, par exemple, succéder la *lucidité tragique* d'une connaissance ouverte à l'inquiétude, et non plus à l'immédiate satisfaction dogmatique de chercheurs en quête du Nobel de leur spécialité. Cependant, jusqu'à présent, nul, semble-t-il, n'a songé à analyser cette *dénégation*, ce nihilisme du matérialisme scientifique. Aucun savant connu, à l'exception peut-être d'un Karl Popper, n'a encore osé envisager sérieusement de devenir cet « optimiste » dont parlait Churchill, lui qui ne promettait à son peuple que « du sang et des larmes ».

Mais revenons au FAILLIBILISME de cette époque funeste, à la fois si arrogante et si secrètement désespérée. Selon Sir Karl Popper, critique du déterminisme, *le critère de distinction entre une science digne de ce nom et des constructions intellectuelles douteuses, c'est la possibilité que l'énoncé scientifique en question soit réfuté par une expérimentation*. D'où le terme de FALSIFIABILITÉ, ou encore de RÉFUTABILITÉ d'une connaissance.

On dira que c'est trop évident, banal, ou encore que les expériences concrètes qui ont validé la physique théorique sont nombreuses et concluantes ; certes, mais cette « conclusion »-là cache aussi la nécessité de l'expérience « grandeur nature » du désastre du succès de ces expérimentations, si heureusement partielles et limitées !

Et même, pour persister à nier l'*accident des connaissances* qui frappe actuellement la science, comme ils niaient hier les conséquences fatales de Tchernobyl, certains savants souhaiteront-ils peut-être expérimenter sinon la fin de l'histoire (des sciences), du moins celle du vivant ; la finitude géophysique de son habitat terrestre prouvant ainsi définitivement la *validité première* d'une connaissance opérationnelle à l'échelle d'une ou deux villes, hier, d'un continent ou d'un autre, aujourd'hui, et que rien, vraiment rien, n'interdirait de tester, demain, aux dimensions du monde.

Question poppérienne mais tout autant rabelaisienne : « Une connaissance qui extermine toute vie et donc toute conscience est-elle encore une science VÉRIFIABLE ? !! » Plus encore, peut-être, de quel intérêt purement « scientifique » est porteur le savoir de l'extermination que dispense l'arsenal des connaissances d'un « matérialisme » en passe de devenir *intégralement nihiliste* ?

Nietzsche a décidément bon dos, avec sa « volonté de puissance » soi-disant si mal interprétée, qui permet, entre autres, d'éviter de poser sérieusement la question de l'*accident de cette volonté-là*, au XX^e siècle ; cette expérimentation en vraie grandeur du caractère FALCIFORME d'un Progrès technologique qui se retourne pour saper l'esprit d'humilité d'un savant qui se refuse au rôle de démiurge.

Accident exotique qui s'apparente à une falsification des connaissances qui résulterait moins de sa faiblesse que de sa force de conviction ; cette puissance d'une volonté vitale autrefois si généreuse et devenue soudain, au XX^e siècle, cette hyperpuissance dévastatrice d'un savoir qui paralyse toute reconnaissance du Bien comme du Mal.

À propos de ces risques majeurs acceptables ou inacceptables, écoutons l'astrophysicien britannique Martin Rees : « Aujourd'hui, il y a disproportion entre le danger potentiel – la destruction de la population mondiale – et l'avantage – l'apport de connaissances à la science pure – donc, la garantie que l'on propose n'est pas suffisante. » Et il poursuit ainsi, pour illustrer de façon populaire son propos : « J'ai parié, quant à moi, mille dollars que, d'ici 2020, une BIOERREUR ou une BIOTERREUR aura causé un million de morts, car rien n'avance plus vite que la biotechnologie, et ses progrès vont encore intensifier et multiplier les risques¹. »

EXTERNALISÉS, nous n'avons donc pas *touché le fond*, mais le *plafond*, la couche d'ozone, cette *light glow* qui sépare le ciel des ténèbres extérieures. Au seuil du vide intersidéral (cette quantité

1. Martin Rees, *Notre dernier siècle ?*, *op. cit.*

inconnue du cosmos), la limite géophysique atteinte de toutes parts entraîne celle de la physique de cette vivante planète en voie de désertification, au point que l'*Ève future* des savants progressistes n'est plus une femme, comme la première, mais *une Terre* unique en son genre, qui se retrouve aussi dénudée qu'Adam, l'homme nu de la Genèse, la victime du fruit défendu de l'Arbre de la connaissance.

En physique, cette situation porte un nom, celui de SINGULARITÉ ; d'où cette quête astrophysique d'une planète excentrique que la géo-ingénierie pourrait peut-être rendre habitable et adaptée à la « vie future » du genre terrien, du genre *humus*, autrement dit du genre humain.

En effet, lorsque Stephen Hawking déclare à la BBC (été 2006) : « Dès lors que nous nous disséminerons sur d'autres planètes, *notre avenir sera assuré* », il nie l'état des lieux d'une connaissance singulièrement accidentée dans ce qui la fondait, depuis ses origines, *la géophysique d'une matière appelée Terre entière*.

Hawking pousse d'ailleurs plus loin la méprise, en accordant à la vitesse de la lumière le soin d'assurer le salut de l'histoire, après l'abandon de la géographie : « Il faudrait 50 000 ans pour atteindre une planète accueillante dans un autre système solaire ; mais en employant les principes d'annihilation matière/antimatière, on atteindrait des vitesses proches de celle de la lumière et le voyage vers une nouvelle terre ne prendrait alors que six ans environ. »

Par ces propos révélateurs, où science et science-fiction se confondent littéralement, l'astrophysicien, victime de l'illuminisme postmoderne, non seulement confirme la pulsion vers l'autodestruction de la matière pour atteindre son but, mais il restaure, sans le savoir, le culte solaire au point d'idolâtrer l'*accélération de la réalité*, cet *hubris* contemporain d'un NÉOCRÉATIONNISME que le fameux BIG BANG a, semble-t-il, autorisé !

Dans sa vision morale, Bossuet – cité par Grothuysen – distinguait deux grands ordres : « les Grandeurs de Puissance et les Grandeurs de Pauvreté ». Avec la rétention spatiotemporelle due à la compression du temps réel, cette pollution grandeur nature

fait passer la planète entière d'un ordre mondain de puissance plénière à l'ordre INFRA-MONDAIN d'une pauvreté en ressources que reconnaît désormais une science écologique devenue simple eschatologie...

« *J'ai été tout et tout n'est rien* », constatait Marc Aurèle, l'empereur stoïcien. Dans un état d'esprit franciscain, on pourrait ajouter aujourd'hui : *Moi qui ne suis rien, j'ai pitié de ce Monde qui est Tout*.

Si, effectivement, toute grandeur de puissance retourne à la poussière (atomique), à son *humus*, y compris la grandeur géophysique du globe, la science physique devrait, à son tour, revenir à cette humilité qui fondait jusque-là son savoir-faire.

De fait, la finitude de la Grandeur Nature a réduit à rien, ou presque, la *Grandeur Culture* d'une philosophie des sciences acquise, naguère, dans l'immensité de l'étendue d'un corps territorial qui supporte désormais de plus en plus mal nos excentricités.

Inversant la phrase du psalmiste louant Dieu dans sa doxologie, on pourrait aujourd'hui s'écrier : « *Honte à l'Humanité dans l'inétendue où éclate son impuissance*¹ ! » Comme de toute éthique, l'humilité est la vérité de la physique. Quant à l'« astrophysique créationniste », elle tombe sous le coup d'arrêt de ce principe énoncé par Hans Jonas, qui n'a rien de commun avec celui de simple précaution : *le principe de responsabilité*.

En fait, il existe une confondante ressemblance entre les découvertes scientifiques actuelles et la colonisation. On *découvre* scientifiquement quelque chose d'important, et la technique vient aussitôt *coloniser* ce terrain mis au jour ; jusqu'à l'exploiter abusivement au nom du Progrès de l'humanité, puis à l'abandonner tout à fait.

« Qui dit grande colonie dit aussi grande marine », déclarait Jules Michelet. Aujourd'hui, on pourrait paraphraser cette déclaration de principe et déclarer : « Qui dit grande civilisation (développée) dit aussi BIG SCIENCE. » Au point que l'actuel repentir des impénitents impérialistes de jadis devrait englober les méfaits des techniques maritimes – depuis les navires des

1. Psaume 150, doxologie finale.

esclavagistes jusqu'au sous-marin nucléaire lanceur d'engins – comme de cette technoscience « coloniale » dépourvue de conscience et cependant responsable d'un environnement humain réduit à rien, ou presque, par ses inconséquents progrès.

On n'arrête pas le progrès, disait-on. Certes, mais il s'arrête aujourd'hui de lui-même, au bord du vide, d'un gouffre interplanétaire qui parachève la finitude d'une matérialité géophysique qui supportait hier notre vitalité.

Ayant pratiqué jusqu'ici le plus extrême des *réductionnismes* et épuisé la plénitude des biodiversités, nous n'habitons plus guère que la finitude d'une contraction tellurique sans précédent, celle du continuum de notre environnement matériel. Occupants désarmés d'un cataclysme apparemment indolore, nous nous retrouvons démunis face à ce vide, à cette quantité inconnue que d'aucuns souhaiteraient coloniser elle aussi, grâce aux performances d'une *Grande Astronautique* dont les vaisseaux spatiaux seraient bientôt disponibles pour un grand débarquement OUTRE-MONDE... Aventure coloniale cosmique, ou plutôt « tragi-cosmique », dans l'espérance d'une résurrection postmoderne, mais surtout post mortem, pour une humanité enfin délivrée de la pesanteur terrestre comme des lois de sa gravité.

En guise d'illustration, écoutons encore Henry Miller : « Tous embarqués sur la grande piste de nulle part, de l'osmose au cataclysme, rien qu'un grand Mouvement silencieux, perpétuel, rester immobile au sein de cette danse insensée, se déplacer avec la Terre, même si elle vacille, c'est ça le voyage¹ ! »

« *Nous sommes entrés dans l'âge des conséquences*². » C'est un fait incontestable pour ceux qui souhaitent éviter le « crime contre les humanités » perpétré par les dégâts du Progrès et échapper peut-être à la répétition, voire à l'automation pure et simple, des crimes commis par les apprentis sorciers du siècle dernier.

1. H. Miller, *L'Œil qui voyage*, op. cit.

2. Winston Churchill vers 1939-1940.

Exigence qui déboucherait non pas exclusivement sur une « écologie politique », comme on le prétend aujourd'hui, mais sur l'invention d'une « économie politique de la vitesse » et plus uniquement de la richesse, au siècle d'une accélération qui, désormais, bouleverse de fond en comble l'accumulation des savoirs, la réalité même de nos actives INTERACTIVITÉS, et occasionne, de la sorte, cette pollution des distances de Temps qui parachève celle des substances de notre environnement.

« Au XX^e siècle, nous avons découvert la nature atomique de la matière du monde. Au XXI^e siècle, le défi sera de comprendre la nature profonde de l'espace et du temps¹ », écrivait encore Martin Rees, illustrant ainsi l'inquiétude du savant devant cette accélération du réel où le désastre devient potentiellement universel ; car cette UNIVERSALITÉ-là remet en cause la fiabilité non plus du savoir propre à telle ou telle discipline scientifique, mais de l'ensemble des connaissances acquises au cours de l'Histoire.

Qu'on l'accepte ou non, la révélation brutale d'un MÉTARISQUE de convergence des accidents, des catastrophes, climatiques ou autres, nous ramène à la problématique évoquée par Leibniz au XVIII^e siècle dans sa *Théodicée*.

Aujourd'hui, cependant, ce n'est plus tant d'une *anthropodicée* qu'il s'agit, comme le souhaitait Jankélévitch, mais bien d'une TECHNODICÉE, qui nous entraîne malgré nous dans cette fatale « techno-odyssée » de l'espace d'un futur sans avenir, privé de sens comme de raison, puisque l'émancipation libératrice des différents savoirs, grâce aux sciences cognitives et aux fameux « logiciels », atteint la sagesse philosophique jusqu'à ses fondements, avec cette automation où la *pensée statistique* du nombre efface jusqu'au souvenir de l'expérience complexe de la phénoménologie du vivant.

Une anecdote illustrera ces propos apparemment « iconoclastes » sur l'avenir de la logistique informatique : au début de la « Révolution des affaires militaires », il y a déjà plus de dix ans, les stratèges du Pentagone appelaient cette procédure cybernétique la « guerre des connaissances ».

1. M. Rees, *Notre dernier siècle ?*, op. cit.

Après le fiasco retentissant du renseignement humain dans l'affaire de l'attentat de New York en 2001, force est de constater que cette guerre-là est perdue, à l'instar de celle d'Irak, sans parler du *faillibilisme* de l'« expédition ratée » de Tsahal au Liban, où ce terme, employé par les Israéliens, identifiait parfaitement le *conflit asymétrique* à un test « grandeur nature », une expérimentation ratée, telle que la souhaitait Karl Popper !

De fait, tout ce qui est *élévation* dans la « grandeur de puissance » d'une nation (guerre des étoiles ou guerre cybernétique) rend vulnérable à la révélation soudaine de la « grandeur de pauvreté » ; et ce qui fut manifeste lors de l'implosion de l'Union soviétique l'est tout autant pour n'importe quelle hyperpuissance à l'âge des conséquences !

À propos de l'esprit faux de ces savants démiurges qui savent juger de l'aspect de la Terre et du ciel, mais qui sont, par contre, bien incapables de juger le temps où nous sommes, écoutons encore le psalmiste : « *La vérité germara de la terre et du ciel se penchera la justice*¹. » Autrement dit, de la Terre jaillira la vérité de l'épuisement de ses ressources, et du ciel se penchera la justice qui dirige les humbles, les justes, ceux qui se refusent à l'illusion lyrique de la « grandeur de puissance » d'une science astrophysique confrontée à l'énigme de la création et pour laquelle la vitesse d'expansion de l'Univers n'est jamais que l'*obturateur à rideau* de la chambre noire du cosmos...

Quant à Milan Kundera, il écrivait à propos de l'origine littéraire du roman : « Un rideau magique tissé de légendes était suspendu devant le monde. Cervantès envoya Don Quichotte en voyage et déchira le rideau. Le monde s'ouvrit alors devant le chevalier errant dans toute la nudité comique de sa prose². » Il en est de même aujourd'hui du rideau magique d'une astrophysique théorique.

Ne vient-on pas, en France, d'inaugurer le SYNCHROTRON SOLEIL pour éclairer les « nuages d'inconnaissance » de la matière profonde, à défaut d'apercevoir, enfin, l'étendue où éclate la grandeur du TRÈS-HAUT !

1. Psaume 85.

2. Milan Kundera, *Le Rideau*, Gallimard, 2005.

« Sans le charme de l'inattendu, poursuit Kundera, aucun personnage et aucun grand roman ne serait concevable. La naissance de l'art du roman fut liée à la prise de conscience de l'auteur, car le romancier est le maître de son œuvre. IL EST SON ŒUVRE¹. » Autrement dit, il est celui qui est, qui était et qui vient !

Attendre l'inattendu, disions-nous au début de cet ouvrage, à propos d'un accident qui atteint l'intégralité de la géophysique du globe... À défaut d'une victoire dans la guerre des connaissances, force est alors de constater qu'au détour du troisième millénaire ce qui nous attend, c'est moins le progrès d'un quelconque savoir-faire que la révélation inattendue de la *grandeur de pauvreté* d'une humilité dont l'écologie est déjà le signe, avec ses laïques « prophéties de malheur » qui débusquent, une à une, les illusions lyriques du roman cosmique des savants de l'errance de la science.

1. M. Kundera, *Le Rideau*, *op. cit.*

La révélation

L'amputation des accidents ne fait pas mal.

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

Sous les auspices du réchauffement climatique, l'atmosphère est devenue une longue maladie nosocomiale dont les symptômes ne cessent d'évoluer au gré des expertises.

Peu à peu, l'évidence se fait jour. De l'ère du soupçon nous entrons dans celle d'une confirmation éclatante : la *Grande Santé* du climat a disparu, volatilisée par l'effet de serre d'un progrès énergétique inassimilable.

« En deux siècles, constate Jean-Marie Pelt, nous aurons relâché dans l'atmosphère pratiquement tout le carbone qui s'était fixé dans le ventre de la Terre, sous forme de gaz et de pétrole, depuis des millions d'années¹. » Avec ce bilan, les sciences opératoires sont donc entrées dans l'ère d'une austérité volontaire dont l'écologie n'est jamais que le signe avant-coureur.

N'oublions pas que ce terme d'« austérité » vient d'un mot grec qui signifie « brûler », « enflammer », et implique ainsi l'idée d'une « mise à sec », sinon d'une prochaine mise à sac d'un Progrès de la physique qui avait débuté, au cours de l'été 1945, avec

1. « L'écologie n'est pas un groupe politique », entretien avec P. Verde, *Sud-Ouest*, 5 février 2007.

chaos déterministe, d'une météorologie que nul n'appréhende sérieusement.

Ce *fond* sur lequel se détachent toutes les *formes* de pensées, toutes les thèses et leurs hypothèses, ce contexte qui contient tous les textes des expériences scientifiques, c'est la nature d'un CONTINUUM qui redevient, aujourd'hui, la question cosmogonique majeure, comme l'indiquait récemment Martin Rees¹.

D'où cette soudaine *quête du manque*, d'une *matière noire* et de son *énergie manquante*, soi-disant responsable de l'accélération de l'expansion de l'Univers dont parlent des astronomes curieux d'innover, eux aussi, une sorte de MÉTÉOROLOGIE de l'espace-temps d'un COSMOS où l'invisible précipitation des « nuages d'inconnaissance » dissimulerait l'ensemble de la matière absente d'un univers dont nous n'observons que 5 %, avec les étoiles, les planètes, les galaxies, qui composent notre carte du ciel – au point que l'astrophysique dénomme cette infirmité liée aux effets de réel des lentilles gravitationnelles, l'ASTIGMATISME COSMIQUE².

Ainsi, après l'esthétique de la disparition, la perte de vue des NANOSCIENCES et de leur micro-technologie, c'est l'essor de cette éthique de l'apparition (nécessaire) de l'invisible, pour une MACROSCIENCE qui s'apprête à prendre le relais d'une astrophysique privée d'instruments de perception. D'où ce lancement récent d'un programme de surveillance tous azimuts confié aux caméras du télescope Hubble, afin d'établir, si possible, *la première carte en trois dimensions de la matière absente*.

Dans une déclaration commune, quatre personnalités américaines, dont Henry Kissinger, viennent de demander une négociation globale pour dénucléariser la planète : « Le monde, d'après eux, s'achemine vers une nouvelle ère nucléaire porteuse de grands dangers et il revient à la puissance américaine de faire

1. M. Rees, *Notre dernier siècle ?*, *op. cit.*

2. J.-M. Augereau, « La première carte en trois dimensions de la matière noire », *Le Monde*, 9 janvier 2007.

entrer le monde dans une ère nouvelle : celle d'un consensus solide en faveur de la fin du recours à l'arme nucléaire qui permette d'éviter la prolifération aux mains d'acteurs potentiellement dangereux, pour qu'au bout du compte *le nucléaire cesse d'être une menace pour la planète*¹. »

Paru en France en janvier 2007, ce texte faisait étrangement écho aux déclarations du président Jacques Chirac, présentant à la presse internationale, le 29 du même mois, sa conférence pour « une gouvernance écologique mondiale ».

Interrogé par le représentant du *New York Times* sur le problème de l'énergie nucléaire civile en Iran, mais aussi sur son aspect militaire, le président français répondait : « Ce n'est pas tellement dangereux d'avoir une bombe nucléaire, peut-être une deuxième un peu plus tard... *Ce qui est dangereux, c'est la prolifération.* »

Singulièrement, ce qui était alors passé sous silence, c'était la relation de cause à effet entre la *bombe climatique*, qui devrait donner lieu à une relance de l'énergie nucléaire civile « non polluante », et la prolifération de la *bombe atomique* qui en procède directement, comme chacun le sait.

En effet, quand Jacques Chirac déclare « Ce qui est dangereux, c'est la prolifération », il omet soigneusement de préciser que ce danger-là provient de la prolifération de l'énergie nucléaire civile qui précède celle des armes de destruction massive.

Si l'alarme climatique lancée cet hiver par le GIEC devait contribuer, demain, à relancer systématiquement l'énergie nucléaire civile au nom d'une soi-disant *préservation de l'environnement*, elle contribuerait tout autant à faire exploser cette prolifération de l'arme atomique qui constitue l'un des risques majeurs de l'histoire, aux dires des signataires américains de l'entourage de Henry Kissinger.

Comment ne pas remarquer, ici, la profonde ambiguïté de cette coïncidence fatale entre les impératifs écologiques de la préservation de l'atmosphère terrestre contre l'effet de serre des énergies fossiles en voie d'épuisement et ceux de la préservation

1. « Guérir de la folie nucléaire », *Le Monde*, 24 janvier 2007.

de la paix comme de la santé publique contre les effets dévastateurs, non seulement des armes nucléaires entre des mains « terroristes », mais également de ces déchets radioactifs, pour lesquels Henry Kissinger recommande « d'instaurer au plus vite une surveillance des activités d'enrichissement d'uranium et de se pencher, par ailleurs, sur la question de la prolifération des déchets nucléaires produits par les réacteurs des centrales électriques et donc de faire disparaître tout à fait l'uranium hautement enrichi des échanges civils¹ ».

Conscients de l'ambivalence extrême de la situation énergétique internationale, il paraît difficile, aujourd'hui, non pas de douter de l'effet de serre du réchauffement du climat, mais bien plutôt de cette étrange coïncidence « transpolitique » qui pousse désormais les grands groupes pétroliers à investir dans les mines d'uranium, voire à exploiter directement des centrales nucléaires, comme l'annonçait, au début de l'année 2007, le nouveau P.-D.G. de Total, et ceci, disait-il, « en vue de diversifier les activités du groupe ».

On observera, également, que la fameuse BP Amoco vient de transformer son acronyme en *Beyond Petroleum* (« Au-delà du Pétrole ») ! On est bien loin de la pressante recommandation de « dénucléariser la planète », selon les vœux – pieux – de Henry Kissinger, car c'est plutôt d'une relance qu'il s'agit ici !

En effet, lorsqu'on tente de nous prouver que le développement de l'énergie nucléaire favorisera la protection du climat contre les dégâts causés par les énergies fossiles, on omet la mise en garde des anciens responsables américains qui précisent dans leur manifeste : « La menace terroriste mise à part, les États-Unis se verront bientôt contraints d'entrer dans une nouvelle ère plus instable, *psychologiquement* plus difficile, et *au coût économique plus élevé encore que ne l'était la dissuasion de la guerre froide*². »

En clair, après l'époque du concept de la « Destruction mutuelle assurée » (MAD) et de sa *dissuasion militaire* tous azimuts, nous devrions pénétrer dans l'ère d'une « froide panique »

1. « Guérir de la folie nucléaire », art. cit.

2. *Ibid.*

qui exigera, à son tour, l'innovation coûteuse d'une sorte de *dissuasion civile* organisée ; l'« éthologiquement correct » de la protection contre les nuisances exigeant, cette fois, sinon un « ministère de la Peur » comme au siècle dernier, mais une administration transnationale des menaces dont le projet de création d'une Organisation des nations unies de l'environnement devrait être le modèle.

Remarquons d'ailleurs que le 8 février 2007, la Commission européenne proposait une directive afin de sanctionner pénalement le non-respect de l'environnement et de poursuivre les coupables de CRIMES VERTS. Outre le rejet de pollutions dans l'air, l'eau, la faune ou la flore, cette directive se proposait de sanctionner aussi « la fabrication, le traitement, le stockage, l'utilisation, le transport ou l'importation de matière nucléaire, ou d'autres substances "radioactives" dangereuses susceptibles de causer la mort » ; et tout ceci, pour que les États de la Communauté européenne puissent enfin mettre en place des sanctions pénales dissuasives, qui incluent dans les cas les plus graves des peines de prison ferme « pouvant donner lieu à extradition ».

L'effet de serre aboutissant à l'« incarcération » des coupables, c'est logique, écologique même ! Quant à l'« extradition », c'est là un type d'externalisation qui devrait nous conduire demain à une interrogation philosophique sur l'avenir de la prochaine « déterritorialisation » des connaissances !

« Dénucléariser la planète » est un vœu que l'épuisement des énergies fossiles peut certes contrarier, mais la question essentielle demeure : doit-on entendre par là qu'il faut déménager la BIG SCIENCE, la physique nucléaire ? Lui faire quitter la géophysique d'une planète désormais menacée de toutes parts par l'accélération de ses éclatants succès depuis l'éclair du Trinity Test de Los Alamos ?... Si c'est bien le cas, cette « détérioration » du Progrès devrait aboutir à d'autres types de délocalisations pour une entreprise scientifique et technique dont les rejets nocifs et les retombées dans l'atmosphère terrestre constituent bien une *bombe à retardement*, symptômes cliniques de cette longue maladie nosocomiale dont il était question précédemment.

On pouvait lire récemment dans la presse une publicité comparative qui posait la question : « Peut-on concilier performance et protection de l'environnement ? » La DROMOSPHERE s'opposant de toute la force de conviction de ses performances publicitaires à la BIOSPHERE de la diversité du vivant, la réponse était celle-ci : « Notre stratégie, fondée sur la complémentarité des métiers de l'énergie de l'eau comme de la propreté, vous apporte l'essentiel de la vie. » Dans l'emphase, tout était dit. À moins que cette situation paradoxale et sans précédent dans l'histoire des connaissances n'aboutisse, pour finir, à l'expulsion, à l'*extradition* d'une science sans patience et sans longueur de temps, comme si son avenir radieux était soudain devenu EXTRATERRESTRE, ainsi que l'expliquait clairement l'astrophysicien Stephen Hawking.

Aujourd'hui, il est révélateur de constater que l'usage immo-déré des hautes technologies, l'utilisation négative des connaissances acquises au siècle dernier aboutissent finalement au viol des foules par la propagande, mais aussi à celui d'une science privée non plus uniquement de *conscience* par sa militarisation, mais de la patience nécessaire à l'estimation de sa validité en ce qui concerne l'environnement terrestre.

Validées dans l'espace – le court terme de l'expérimentation réussie –, les sciences opératoires devraient encore l'être, ou ne pas l'être, dans le temps – le long terme des conséquences de leurs découvertes. Voir ici, par exemple, la question non résolue de la nocivité des déchets radioactifs.

Attachés aux très longues durées dans le domaine de l'astrophysique, nos savants semblent aujourd'hui démunis dès lors qu'il s'agit du temps de la géophysique, de sa géologie. De fait, la globalisation n'est autre que le nom d'emprunt de cette *sphère d'impatience* d'une science physique entraînée dans l'accélération d'une réalité dont l'incontinence conduit tout droit à l'inertie de l'histoire, celle, politique, des événements comme celle, scientifique, des savoirs.

Depuis moins de deux siècles, *la vitesse a ainsi succédé à l'étendue* au point de nous faire perdre toute grandeur et donc

toute mesure, non seulement dans le domaine de la nature qui nous abrite, mais tout autant dans celui de la culture ; d'où l'urgence philosophique de l'étude d'un désastre sans équivalent connu, puisqu'il est celui d'un accomplissement parfait, d'une réussite grandiose, mais qui débouche sur cet avertissement : « *Toute vérité scientifique n'est jamais qu'une erreur en sursis* du fait de l'inétendue relative de l'astre terrestre¹ ! »

Ayant finalement remplacé la RÉVOLUTION, toutes les révolutions (y compris copernicienne) par cette RÉVÉLATION, où le *temps présent* renouvelle instantanément le *temps révolu* des représentations du passé, il reste désormais à appréhender les ultimes conséquences d'une course qui efface jusqu'au souvenir du discernement et de la sagesse accumulés au cours des âges. En effet, avec l'importance excessive accordée à la présentation *live*, la révélation de l'instantanéité domine l'histoire ; y compris celle d'une physique « géophysique » dépassée par l'astrophysique et ses délires extraplanétaires, où l'exode de la réalité scientifique n'est plus que l'exil *outre-monde* des connaissances acquises *en ce monde*.

Souvenons-nous qu'en pleine crise de la philosophie européenne Edmund Husserl écrivait : « La Terre ne se meut pas. » D'où ce surgissement intempestif d'une science TRAGI-COSMIQUE telle qu'Albert Einstein l'envisageait lorsqu'il déclarait, après avoir tiré la langue aux photographes : « Il n'y a pas de vérité scientifique ! » Après Copernic et Galilée toujours en procès, après Newton et Einstein, le mot de la fin revient donc aujourd'hui à Stephen Hawking, ce savant moins réactionnaire que révélationnaire qui déclarait à la BBC que l'avenir de l'humanité dépend de la découverte d'une planète exotique à coloniser, puisque « tôt ou tard, une castastrophe, telle une collision avec un astéroïde ou une guerre nucléaire, nous tuera tous ».

L'astrophysicien émérite illustre curieusement l'accident d'une circulation cosmique où la collision des objets célestes s'apparente tout à fait au télescopage des véhicules de la révolution des transports, dans l'excès de la fuite en avant du progrès.

1. Cornelius Castoriadis, *Fenêtre sur le chaos*, Le Seuil, 2007.

Un peu comme si le CRASH-TEST devenait le symbole d'une CRASH-SCIENCE à venir, l'autre solution (si l'on peut dire) n'étant jamais que l'éternel retour d'un COLONIALISME qui s'appuierait, cette fois, sur l'astronautique, comme naguère il s'appuyait sur les navires d'une puissance maritime dont l'arsenal de Venise avait inspiré Galilée ; sans omettre les fusées de ce complexe militaro-industriel dénoncé par Eisenhower. Tout cela comme si la DROMOSPHERE n'avait jamais été que le « Grand Véhicule » de la pensée d'Occident, son énergie à la fois cinétique et cinématique précipitant nos civilisations vers ce « grand carambolage » progressiste où, pour finir, nature et culture s'avèrent incompatibles.

On pourrait même en venir demain à imaginer la *Sphère d'accélération du réel* à la manière de l'un de ces BOLIDES dont l'énergie emmagasinée, compte tenu de la masse et de l'inertie, représente un potentiel d'autodestruction qu'il faudra bien finir par étudier un jour ou l'autre, puisque l'énergie cinétique de ce bolide cosmique pourrait être dissipée par la prise en compte « écologique » des distances de temps de la nature comme de celle des substances de l'espace, alors même que le rejet de cette précaution entraînerait une catastrophe « éco-systémique », un cataclysme DROMOSPHERIQUE infiniment plus grave que celui du réchauffement ATMOSPHERIQUE de la température du globe ; et ceci du fait même de la brutale dispersion énergétique que constitue l'excès de vitesse en tout genre d'une réalité non seulement « historique » mais « géographique » ; *le crépuscule des lieux* de ce monde débouchant fatalement sur la nuit privée d'étoiles d'un TROU NOIR !

En fait, la longue focale du progrès des connaissances n'est pas infinie mais bornée, qu'on le veuille ou non, par l'inétendue relativiste de la récente contraction spatiotemporelle des distances géophysiques. Certes, chacun le sait, « la vitesse n'est pas un phénomène mais la relation entre les phénomènes », une sorte d'ANTIFORME phénoménologique où la relativité est essentielle, à condition de considérer cette dernière *ici-bas*, ici et maintenant, de manière très *terre à terre*, et pas uniquement *là-haut* et *là-bas*, au fin fond d'une expansion universelle perçue par le truchement des instruments « télescopiques » de contemplation du firmament.

Observons d'ailleurs qu'actuellement cette focale d'accélération du réel vient de donner lieu, à Pékin, au projet de construction d'un nouvel accélérateur linéaire, d'une longueur avoisinant les 35 kilomètres. Proposé en février dernier par une équipe internationale de physiciens, ce long *tunnel d'accélération* des électrons et des positrons serait le complément technique du grand accélérateur, circulaire celui-là, aujourd'hui en construction sous la frontière franco-suisse.

Pourquoi ne pas étudier dès maintenant, après la ligne et le cercle, *la sphère d'accélération de la réalité* d'un progrès manifeste, non pas grandissant, mais réducteur et responsable au premier chef de *la pollution des distances* de la « grandeur nature » du globe ? Cette DROMOSPHERE qui abrite d'ailleurs toute vie, toute vitalité connue dans l'Univers.

Pollution des substances de la nature ou réchauffement (météorologique) et pollution des distances de la grandeur nature (dromologique) allant de pair, la question de l'économie d'énergie trouverait là son fondement écologique le plus complet, et remettrait ainsi en jeu non seulement le *mode de vie*, mais, cette fois, le *mode de vitesse* de l'histoire à venir.

En rester à une approche purement « matérialiste », comme c'est le cas aujourd'hui, de la menace de la bombe climatique, c'est accepter l'aveuglement volontaire et se refuser à voir non seulement la contradiction, mais l'incompatibilité entre les impératifs écologiques de la sauvegarde d'un mode de vie dispendieux et l'hystérie d'une société développée qui ne se contente plus d'un CONSUMÉRISME des produits finis de l'industrie, mais encore et surtout de la *consommation effrénée* de l'espace de temps des distances d'une planète décidément bien trop étroite pour abriter plus longtemps la course du vivant.

Modèle de base de L'UNIVERSITÉ DU DÉSASTRE ŒCUMÉNIQUE, la plupart des entreprises industrielles d'envergure se dotent aujourd'hui d'installations spécialisées dans la recherche de la « sécurité passive » de la circulation ; comme si la *Blitzkrieg* du Progrès à tout prix aboutissait maintenant à dépasser l'ancienne

défense passive des populations de jadis, avec leurs abris, leurs remparts, ces fortifications dont Vauban fut l'un des maîtres à penser.

Dans ces usines singulières où l'on détruit les engins les plus divers, les ingénieurs en charge de la procédure des tests évaluent les conséquences des impacts et la déformation des matériels provoqués par les « emboutissages autoroutiers » ou, encore, les catastrophes ferroviaires ; autrement dit, *les dégâts de cette dispersion de l'énergie cinétique emmagasinée dans les moyens de transport rapide*.

Loin cependant d'être une critique « en actes » de l'accélération des performances du véhicule en question, ces CRASH-TESTS à répétition ne visent pas tant l'excès de vitesse que l'amélioration de la sécurité des passagers ; d'où ce terme de « sécurité passive » qui sert d'argument supplémentaire pour leur production.

En pointe, depuis l'origine du chemin de fer, sur ces techniques avec le BLOC SYSTEM de régulation du trafic et l'automatisme du CAP-SIGNAL qui équipe aujourd'hui les motrices, la SNCF, avec ses trains roulant à 300 km/h, possède une avance certaine en ce domaine, puisque son RUNAWAY TRAIN, le TGV, détient le record du monde avec 515 km/h et n'a, jusqu'à ce jour, connu qu'un seul déraillement, sans aucune victime, d'ailleurs.

Comme l'indiquait un responsable de la SNCF, Dominique Tessier, après la tentative réussie d'améliorer ce record : « Il nous importe de trouver le bon compromis entre la consommation d'énergie et le gain de temps qui devient marginal au-delà des 300 km/h. Sur un trajet de 800 kilomètres, 20 km/h de plus ne ferait gagner qu'une dizaine de minutes¹. » Ici, le discredit de l'étendue est manifeste car, poursuit le responsable : « Ce n'est pas déterminant pour les parts de marché. En revanche, la possibilité d'accélérer est essentielle pour la régularité du trafic puisqu'elle permet de compenser d'éventuels retards. »

1. « Quelle vitesse le TGV pourrait-il atteindre ? », entretien avec Michel Waintrop, *La Croix*, février 2007.

Ainsi, dans le but d'assurer au mieux la « passivité sécuritaire » et la régularité de ses parcours, les responsables des installations de la SNCF étudient les situations les plus périlleuses, depuis le classique télescopage des convois, le chevauchement ou le déraillement, jusqu'à la collision entre un train lancé à grande allure et un container nucléaire, par exemple...

Illustration parfaite de la prolifération non seulement de la course aux armements de destruction massive, mais tout autant de cette course de vitesse pour l'émancipation de l'étendue des territoires, la métaphore ferroviaire servait au même moment à un président iranien pour vanter sa détermination à assurer coûte que coûte la *défense passive* de son pays grâce à l'énergie nucléaire : « C'est un train en marche, disait-il, qui n'a plus ni freins ni marche arrière, car nous avons tout arraché et jeté l'an dernier¹. »

Vision d'une prévention qui s'appuie sur la quasi-fatalité d'un risque majeur pour préparer, dès maintenant, le désastre de demain !

Comme l'explique dans un autre domaine – celui des télécommunications intensives – un spécialiste : « Aujourd'hui, l'innovation est sur toutes les lèvres, mais peu nombreux sont ceux qui savent le faire efficacement parce qu'ils se trompent de priorité ; ils tentent de gérer l'innovation technique en créant par exemple des bases de données, alors que l'on devrait d'abord s'occuper de gérer *le risque généré par l'innovation*, le risque de panne, de sécurité pour l'utilisateur, de non-conformité aux évolutions juridique, éthiques ou sociales, etc. *Il faut maintenant passer de la gestion de l'innovation à la gestion des risques, en réagissant en temps réel face à tout dysfonctionnement*². »

En fait, la CINDYNIQUE, cette science de la prévention des risques en tous genres, qui n'est cependant pas une ACCIDENTOLOGIE puisqu'elle se refuse à analyser l'effet même de la rapidité du progrès et de son accélération sur les « projections azimutales

1. Mahmoud Ahmadinejad, *Le Monde*, février 2007.

2. Martin Illsley, « Les entreprises doivent maintenant s'organiser pour entrer dans l'économie du temps réel », *Le Monde*, 27 février 2007.

équidistantes » de la géographie des transports ; par exemple sur l'aménagement des territoires ou encore les conséquences de la MÉTROPOLARISATION du peuplement, la délocalisation des entreprises, l'EXTERNALISATION de la productivité postindustrielle.

Fondée, dès l'origine, sur un choix énergétique qui remonte à la poudre à canon et à la machine à vapeur, en attendant le « moteur à explosion », notre civilisation dromocratique s'est lancée dans la course d'une accélération historique sans aucun frein, liée à l'impératif d'urgence d'une croissance démesurée où la dépense d'énergie est devenue peu à peu une véritable *défense publique* de son « train de vie » ; véritable fatalité moins politique que transpolitique, dont l'invention du « moteur à réaction » et ses tuyères aura été un symbole méconnu, en attendant l'émancipation extraterrestre des fusées et l'innovation de cette *vitesse d'échappement* à la gravité terrestre, qui ne mène à rien d'autre qu'au vide intersidéral ; le TURBOCAPITALISME du marché unique débouchant, quant à lui, demain ou après-demain, sur l'*accident intégral* de l'économie-monde, la bombe d'un involontaire KRACH-TEST dont les symptômes se succèdent depuis le fameux BIG BANG de l'interconnexion du *PROGRAM-TRADING* des bourses internationales.

De fait, cette situation critique de l'humanité remet en cause la question de la croissance inconsidérée en matière d'urbanisation, de motorisation et donc de consommation d'énergie et reste ainsi le défi majeur pour la lutte engagée contre la pollution atmosphérique et ses pandémies.

Observons par exemple que, dans certains pays démunis d'Afrique, la demande de transport augmente plus vite encore que le produit intérieur brut ou la population, au point qu'il faudra bientôt envisager un changement radical des comportements sociaux dans l'ordre du transport et de sa vitesse, comme dans celui du développement métropolitain, et tenter enfin de « maîtriser le type, la longueur comme la fréquence de nos différents trajets », ainsi que le souhaite un talentueux urbaniste du tiers-monde.

OBJET, SUJET, TRAJET : l'impact de ce dernier terme sur les deux autres implique, dès maintenant, la prise en charge écono-

mique et politique d'une pollution, dromosphérique celle-là, des distances de temps de l'étendue géographique non seulement du transport physique des personnes et des biens, mais plus encore de la transmission de l'information interactive à l'échelle du globe ; faute de quoi, l'accident de la DROMOSPHERE d'accélération de la réalité entraînera la fusion du KRACH-TEST du capitalisme et du CRASH-TEST d'un auto-immobilisme conduisant droit au désastre dont la cosmologie implosive du *BLACK HOLE* représente peut-être la prémonition.

Mais revenons à cette *sécurité passive* évoquée précédemment qui réalise pleinement l'ambiguïté d'un principe de précaution qui se refuse à devenir, enfin, ce principe de responsabilité souhaité par Hans Jonas, et qui exigerait non pas la passivité de l'idéologie sécuritaire des annonceurs de la course au profit et à ses parts de marché, mais l'activité d'une défense à la hauteur des risques écologiques encourus par l'humanité, puisque, aujourd'hui, « la course aux réserves énergétiques a remplacé la conquête géographique, et que les anciennes disputes qui se résolvaient dans le fracas des canons se résolvent à présent dans la signature des contrats », *le temps réel de l'accélération supplantant définitivement l'étendue de l'espace réel des nations*. Victime si souvent consentante d'une machinerie géante (mécanique puis électronique) qui, au lieu de libérer l'homme, restreint sans cesse l'espace de son autonomie, l'individu, plus *intemporel* que réellement « contemporain », devient peu à peu le servent d'un écosystème panique dont il dépend pour exercer *des professions incapacitantes*, selon l'expression d'André Gorz, qui l'exilent de sa vitalité, au point que certains pronostiquent déjà que l'Université et ses facultés pourraient devenir demain, pour la société postindustrielle, ce que l'usine et ses fabriques ont été, hier, pour celle de l'industrie naissante...

Vision d'avenir où *l'accident des connaissances* pourrait bien déboucher, cette fois, sur l'implosion de cette DROMOSPHERE progressiste dont les effets seraient analogues à ceux du GRAND COLLISIONNEUR LINÉAIRE INTERNATIONAL proposé à Pékin, et qui s'apparente tellement, par son « effet tunnel », à ceux si souvent mis en œuvre par les responsables des CRASH-TESTS, dans le

but d'accélérer encore le confort des particuliers, et non plus de faire progresser la physique des particules élémentaires ; la gigantesque énergie générée par ces collisions aboutissant, finalement, à reproduire les conditions supposées du BIG BANG après quelques millionièmes de seconde.

Coût initial de ce tunnel de détonation cosmique : cinq milliards d'euros, ce qui n'est rien en comparaison de la facture probable du KRACH-TEST du « collisionneur dromosphérique » susceptible d'engendrer ici-bas les effets dévastateurs du BIG CRUNCH de l'économie-monde et de son écosystème !

En fait, si l'écologie des substances a un prix, on le remarque aisément, l'écologie des distances, l'*écologie grise*, est, quant à elle, hors de prix, puisque son économie est à la veille d'être définitivement exterritorialisée au milieu de nulle part.

Table

L'INTUITION	13
LA SALLE D'ATTENTE.....	21
Chapitre I.....	23
Chapitre II.....	41
L'INERTIE PHOTSENSIBLE	57
Chapitre III	59
Chapitre IV	79
L'UNIVERSITÉ DU DÉASTRE	97
Chapitre V.....	99
Chapitre VI	117
LA RÉVÉLATION	135

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LE
COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À
MAYENNE EN AOÛT 2007.
NUMÉRO D'IMPRESSION : 68612.
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2007.
NUMÉRO D'ÉDITION : 807.